N° 294 — Tome LXXXI 16 Septembre 1909

MERCVRE DE FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, ALBERT DE BERSAUCOURT,
R. DE BURY, COMMINGES, HENRY-D. DAVRAY, ERNEST GAUBERT,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, MARIE HUOT,
INTÉRIM, PAUL LOUIS, HENRI MASSIS,
CHARLES MERKI, MARCEL MONTANDON, PÉLADAN,
FRANÇOIS PORCHÉ, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
E. SÉMÉNOFF, PAUL SOUCHON, ÉMILE VUILLERMOZ.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 294 — 16 SEPTEMBRE 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LE COSTUME ET LES MŒURS

—

D'une saison à l'autre les modes changent, sans autre motif que le désir de variété chez ceux qui les portent, et le souci du gain chez ceux qui les lancent ; et ce serait une vrai piperie de rechercher pourquoi on élargit des manches qu'hier on rétrécissait : les modes sont au costume ce que le journalisme est à la littérature : éphémères, elles ne blasonnent rien et leur protéenne absurdité défie le commentaire.

Mais le costume, si on l'étudie à larges intervalles, par quart ou moitié de siècle, ou dans les grands moments de la vie sociale, offre un véritable synchronisme avec les mœurs.

Aujourd'hui l'ouvrière, la jeune femme du peuple, rejette le corset, autant par coquetterie que par commodité ; et les élégantes en portent un nouveau qui abolit toute distinction entre la taille, le ventre et les hanches ; ce qui, ajouté à l'abandon du jupon, produit une forme longue, sans autre modelé que la gorge et la croupe.

Cette notable réforme, où il entre autant d'hygiène que d'instinct sensuel, qui donne des aises appréciables sans que le diable perde rien pour ses appeaux, ne correspond-elle pas à cette émancipation féminine qui se reconquiert sur les anciennes bienséances et littéralement ne veut plus se gêner ?

Prise isolément, la mode du jour n'a aucun sens; celle d'un règne reflète fidèlement les caractéristiques d'un temps.

Difforme, maladive, grotesque, une forme exprime toujours

quelque chose de l'âme, et, en l'espèce, de l'âme collective. Dans les monarchies, la cour, ou plutôt le roi, décide du vêtement, selon son bon plaisir, en apparence ; en réalité selon une logique assez sensible. Henri II, s'il n'était pas l'homme du meilleur goût, subissait une influence incomparablement artistique : il n'y a que chefs-d'œuvre à son époque, de la cuirasse à la reliure, du manteau au bijou : depuis le treizième siècle on n'avait rien vu d'aussi raffiné et aristocratique : et en effet, une admirable femme, Diane de Poitiers, régnait sur le monarque et sur les arts. Que la perruque de Louis XIV soit née des loupes que ce roi voulait cacher, elle ne symbolise pas moins la dominante de ce règne qui se présente en tous ses portraits avec un aspect léonin, majestueux et magnanime. Le sentiment de la dignité disparaît chez Louis XV et fait place à une grâce qui deviendra du laisser aller à Trianon. On suit, dans la succession des images, la décadence de la monarchie qui abdique formellement, longtemps avant qu'on la renverse.

Quel romancier contemporain convierait son lecteur à la toilette de La Palferine et lui ferait entendre une véritable théorie de l'élégance masculine? Le Dandysme, avec sa jeunesse dorée, sa loge infernale et son héros, « le grand Brummel, dont les gilets bleus causaient de si violentes insomnies à Byron », est aussi lointain et aboli que le Fouriérisme et l'Unitéisme.

Tout le monde a pu remarquer le radical changement qui s'opéra, après l'année terrible, dans l'aspect de nos soldats. Qui se souvient d'une revue en 1859, et de la crânerie un peu théâtrale des simples lignards, n'a pas oublié la stupeur éprouvée à la vue des mobiles, tristes, ternes, aussi résolus et fermes à l'action que leurs devanciers, mais désormais soldats de défense et non de conquête, soldats par devoir et non par goût, soldats sans fierté de l'être. Ne rencontre-t-on pas, à chaque instant, des officiers de mérite, aussi patriotes qu'aucuns, qui portent leur sabre accroché au bras, par la garde, comme un parapluie ? Les suisses de la porte de bronze à Rome étonnent le visiteur, car ils manient un fusil au lieu d'une hallebarbe : et l'archaïsme, qui a sa raison d'être au Vatican, devient de l'anachronisme.

Barbey d'Aurevilly, qui fut ou qui souhaita d'être un dandy,

ne passa exentrique que malgré lui. Il suivit la mode autant qu'il put. La gêne l'immobilisa dans une mise surannée où il s'entêta ensuite orgueilleusement : je le tiens de sa bouche.

Ce serait aller loin que d'essayer une philosophie du costume ; la sagesse n'a rien à voir dans le vêtement, qui obéit ou à des exemples hiérarchiques ou à des courants d'inconscience. Le soulier à pointe (à pigaches) dut son apparition aux oignons monstrueux qui chargeaient les pieds de Foulques, comte d'Anjou ; l'adoption du chapeau haut de forme, dit tuyau de poële, n'a pas même un motif d'utilité individuelle; sa laideur et son absurdité seules l'imposent souverainement comme le symbole de renônciation à toute beauté extérieure et en ce cas il devient représentatif de nos mœurs, qui, bonnes ou mauvaises, restent laides, masculinement au moins.

En attribuant une signification psychologique au nouveau corset, je n'entendais pas établir un parallélisme entre la morale et le costume, qui serait faux. Le dix-huitième siècle avec ses buscs et ses paniers acceptait la gêne imposée par les bienséances : jamais on ne fut plus exact aux conventions somptuaires que sous la Régence.

Pour dégager quelques principes, il faut retenir seulement la relation entre l'esprit d'une époque et son vêtement. Ainsi on pourrait avancer des théorèmes dans ce goût : *la robe du laïc indique une hégémonie religieuse*. Le Moyen-Age nous en fournirait la vérification.

Au vitrail de Chartres, saint Louis ressemble à un clerc. Sur les pierres tombales, les reines se différencient à peine des abbesses, par l'accessoire. Le cavalier de Bouvines, si lourdement armé que, jeté à terre, il ne pouvait se relever, portait la robe aux circonstances pacifiques. Jean sans Peur en est revêtu et les beaux seigeurs du *Triomphe de la mort*, à Pise, comme les minnesingers, malgré l'épée et la lyre, conservent, en bigarrant la couleur, la vêture monastique, quand ils ne maintiennent pas, dans le privé, le caractère du costume de guerre. L'Italie s'émancipa la première de la pression des castes.

L'humaniste apparut, nouveau protagoniste, en face des deux personnages du drame féodal, le moine et le baron. Pour Léonard, le prince ne vaut que par la commandite qu'il accorde au génie. Aucun podestat transalpin n'a baptisé un

style. Chez nous, le roi, réel régulateur des mœurs, impose aussi la mode, comme une loi. Notre histoire artistique n'offre pas de meilleures divisions que les règnes et aussi le costume français reflète les révolutions de la politique : par là, il prend un caractère réel d'historicité.

Sur une même page, en une douzaine de figures, on résumerait par des croquis l'acheminement à la simplicité qui caractérise le Louis XVI, l'intrusion des modes anglaises, la brusque entrée de la carmagnole révolutionnaire, qui n'est autre que l'actuel veston ; la métamorphose du Jacobin en officier impérial et, après l'extinction du pseudo-antique, le pastiche médiéval des romantiques. Depuis le Directoire, dernière manifestation du goût français, on assiste aux convulsions de l'art somptuaire, qui se défend mal contre la confusion des castes et l'unification des diverses activités, qui ne laissent plus d'un homme à l'autre que la différence d'une bourse plus ou moins pleine.

Quelle preuve plus sensible de la relation entre le costume et les mœurs que la mise actuelle qui abolit à la fois la personnalité et l'aspect professionnel, selon cette égalité d'âme des démocraties, où le million remplace le blason, où le riche homme succède au gentilhomme ?

§

Quand David composa un costume civique, il fit un dessin ridicule, que Denon a gravé, où la tunique romaine s'unit au bonnet hongrois.

La mode, inspiration collective et anonyme, correspond à l'opinion ; c'est aussi une abstraction dans le domaine des formes. Nous avons de beaux travestissements de Pisannello, de Léonard, de Della Bella, de Gavarni ; aucune mode ne porte une signature illustre.

De tout temps, les arts mineurs ont reflété ou mieux monnayé l'art suprême et générateur, l'architecture. L'habit serait-il le reflet de l'habitacle ? Une longue robe du Moyen-Age correspond-elle à l'élancement de la ligne ogivale ? Le pharaon svelte orne les colonnes trapues du temple horizontal d'Egypte. En outre, les époques monumentales sont peu nombreuses et sans correspondance avec les mutations somptuaires. Il faut chercher ailleurs un principe : la géométrie le four-

nira, par deux lignes : la verticale et l'horizontale. Seul l'homme marche perpendiculairement à la terre, l'animal, même noble, offre un développement en longueur. Par conséquent, Don Quichotte, l'idéaliste si long, si ogival, et Sancho, si matériel, si large, si trapu qu'il paraît rond, fournissent les points extrêmes de la figure humaine. Au sens esthétique, les chevaliers doivent être minces et hauts et les écuyers gros et courts. Cet exemple se justifie par une tendance perpétuelle à exagérer une dimension ou la dimension d'une partie du corps. Mais l'hidalgo et son écuyer sont des caricatures ; ramenés au type ordinaire, ils donneront le bohême et le bourgeois.

Dans le bohême il faut comprendre les réfractaires, lords comme Byron, tire-laine comme Villon, et Giotto qui devint illustre et le Tasse qui devint fou. Le bourgeois résume cette catégorie, sans ailes non sans vertu, qu'on appelle le parti conservateur, magistrats et rentiers, d'un bon sens timoré et d'une prudence un peu égoïste et semblables au chœur de la tragédie qui n'exprime jamais que des sentiments moyens sinon médiocres.

Selon la loi de convenance, le costume, ne pouvant pas se plier aux complexités de l'individu, devrait déterminer les catégories d'activité. Le contemplatif, le sédentaire qui a autorité spirituelle ou correctionnelle portent encore la robe, prêtres et magistrats, professeurs en séance solennelle. L'actif, le soldat, au contraire, auraient des vêtements ajustés, mettant en valeur la force physique, avec des accessoires brillants et même provoquants, galons, aigrettes et panaches. Quoi de plus caractéristique que les hautes guêtres blanches de ceux qui allèrent, au pas de conquête, du Caire à Vilna? Ce serait être dupe des prestiges de l'art que de penser que la Renaissance parlait par images, en un lyrisme soutenu, ou que le Pnyx groupait autant de statues mouvantes que d'Athéniens. Cependant, si le costume limite le geste, il circonscrit également l'élocution. Voit-on la contemporaine la plus éprise dire à un monsieur en frac :

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux.

Ou un jeune ministre, en redingote, s'écrier :

> Je marche tout vivant dans mon rêve étoilé !

Les mots de Chamfort, de Champcenetz, de Rivarol sonne-

raient faux dans un salon modern style, comme une révérence exécutée avec un chapeau haut de forme tournerait au comique.

En changeant d'habit, nous changeons de manières. Le sexe laid date du dix-neuvième siècle.

Comparez les costumes des deux sexes, depuis *les Noces d'Anne de Joyeuse* jusqu'aux jeunes hommes de Gavarni. Mettez côte à côte un mousquetaire et Ninon de l'Enclos, Louis XIV et Mme de Montespan, Louis XV jeune et Mme de Pompadour. Evoquez le manteau des Valois, le feutre de Charles Ier, et les modes masculines jusqu'à la Révolution : l'homme se présente quelquefois beau, toujours joli, en égalité de grâce avec la femme. Chérubin n'est-il pas aussi charmant que les pages de Gozzoli au palais Riccardi? Mais Chérubin a été guillotiné ou bien il est devenu capitaine aux armées de la République et colonel à la suite de l'Empereur; et on ne le verra plus qu'au théâtre, sous les traits de Déjazet. En lui, a péri le suave génie des temps monarchiques qui n'est autre que celui de l'art. Il y a bien de la mélancolie dans la cantilène de Mozart.

Non piu andrai, farfaglione amorose

. . . .

Narcisseto, adoucino d'amore.

Ce qui n'était autrefois que les curiosités de l'histoire est admis au même titre que les rubriques de guerre et de traités : nous sommes plus intéressés aux mœurs et aux détails biographiques qu'aux grands effets de la politique, et les résumes officiels ne contentent personne. Nous voulons passionnément connaître ces romans vrais que revèle la documentation appliquée à une vie illustre; l'estampe facilitée par la photographie met, sous tous les yeux, l'image du passé, ses formes et ses couleurs.

Un musée du costume ne servirait pas seulement à l'historien, à l'artiste, au comédien, à ceux qui ont besoin de se figurer les hommes et les choses d'antan; il compléterait toute instruction, primaire ou supérieure; il fournirait des illustrations pour les lectures graves ou plaisantes : et enfin, on ne sait quoi l'emporterait de son utilité ou de l'amusement qu'il donnerait.

Or, l'exposition du Pavillon de Marsan, intéressante en soi,

le devient davantage, si on songe que l'excellent comédien qui y a présidé, M. Maurice Leloir, nous convie à la répétition partielle d'une fondation durable. Il nous livre un essai; son vœu tend à la création d'un musée : et déjà il a été question de donner à la Société du costume l'actuel édicule du Luxembourg, lorsque les artistes contemporains traverseront la rue de Vaugirard pour s'installer dans l'ex-séminaire de Saint-Sulpice.

Paris ne possède rien dans cet ordre d'études que les armures et la médiocre série d'uniformes du Musée d'Artillerie et des pièces isolées de Cluny.

Ce qui est forme et couleur a besoin d'être vu : les descriptions d'un Rabelais lui-même sur l'accoutrement de ses contemporains ne nous documentent pas.

Cette exposition démontre, dès l'entrée, un point d'importance : la nécessité du mannequin pour présenter un costume et l'excellence d'un groupement de mannequins dans un décor approprié.

L'exposition des arts du théâtre, l'an dernier, nous avait offert ces vitrines mornes où les plus beaux habits appendus font un effet si triste, malgré la beauté des étoffes et la gaieté des broderies claires ou dorées, loques d'apparat, chiffons de choix, mais loques et chiffons quand même, suscitant des idées de décès et de brocante, de magasin théâtral.

Le vêtement réduit au profil, tapissant une planche, a bien encore une ligne, mais non pas une forme; au contraire de l'armure complète qui ferait croire à la présence humaine.

La plus belle chasuble, la plus riche dalmatique à plat ne suggère aucune idée décorative : on ne juge plus que du tissu et de ses ornements.

Aussi le succès le plus franc obtenu par M. Leloir est-il dû à un groupement de mannequins formant une scène intime à la fin du dix-huitième siècle. Une jeune femme est au clavecin, un jeune homme se tient debout prêt à tourner les pages; quelques intimes écoutent déjà dans les fauteuils du temps : décor et costumes créent là une atmosphère plus évocatrice que mille objets alignés derrière une glace, sur des étagères.

Certes, on rencontre un écueil dans cette voie, la scène historique en figures de cire; les Galilée devant le Saint-Office, les Luther à Worms, la copie de l'escalier de Voltaire d'après

Chenavard seraient d'odieuses tentatives. Point de drame, ni de personnages illustres, il faut des scènes de la vie coutumière anonyme, ne figurant que l'époque. Qu'on se figure une dizaine de reconstitutions allant du *studio* d'Isabelle d'Este à la chaise longue de Mme Récamier, en passant par les filles d'honneur de Catherine, un salon de précieuses, un dîner de Mme Geoffrin ; ce serait l'histoire de la sociabilité.

M. Leloir semble l'avoir compris, à la façon dont il a animé son carrosse : il rencontre ici son second succès, et peut-être le plus décisif. Quoique postérieur d'un siècle à celui dont parle Trissotin, avec un affreux calembour :

> Ne dis plus qu'il est amarante
> Dis plutôt qu'il est de ma rente,

il étonnerait certes tout le pays et il étonne le visiteur.

Au Trianon, on a vu d'autres voitures « où tant d'or se relève en bosse », mais elles sont remisées, alignées, semblables à des accessoires de féerie, à des chars de cavalcades.

Celui-ci vit, autant qu'il est possible, par son cocher qui a bien en mains les rênes de cuir blanc, par ses deux valets de pied debout sur le caisson, par la jolie marquise qui penche sa tête souriante à la portière.

Autrefois, à l'état de neuf, ces sculptures dorées, ces cuivres plus brillants, ces panneaux peints des portières, dans la poussière ou sous la pluie, paraissaient certainement moins précieux et délicats. Le temps a patiné la couleur, harmonisant les vernis, les dorures, unifiant ces couleurs trop vives à l'origine, ôtant au véhicule son aspect de char voyant et peut-être clinquant.

A la suite, une diligence conduite par un postillon emporte une jeune femme avec ses cartons et ses malles.

A côté, un traîneau sculpté, qui servit à Marie-Antoinette quand elle était Dauphine, cambre ses bois sculptés et dans les coins des chaises à porteur laquées ou sculptées se rangent pareils à des confessionnaux.

Comme dernière démonstration de la nécessité du mannequin, une immense vitrine renferme la joyeuse garde-robe du dix-huitième siècle ; vestes et gilets littéralement enchantent les yeux. Le goût exquis des broderies aux tons discrets sur la soie miroitante fait penser aux plus délicats ornements de

la verrière médiévale, aux tapis orientaux, aux faïences persanes. C'est vraiment fête pour l'œil que ces étoffes d'une fantaisie si ordonnée, d'un décor si pur : et cependant c'est de la loque, c'est plat et mort et morne. L'habit n'est qu'un revêtement de la forme humaine, et ne se manifeste que sur elle.

Un Musée historique devra se garder de céder au goût du pittoresque et résister au pullulement des coiffures bretonnes et à toutes les vêtures provinciales qui ne tiennent bien leur place que dans les collections régionalistes.

Voici un paysan et une paysanne de Salamanque, chacun sur une mule, qui ne signifient rien : ils tiennent de la place ; une vitrine scintille des paillettes de toreros, plus proche du travestissement que du domaine studieux.

Une grande appendaison des uniformes, de hussards, de lanciers, avertit de l'invasion redoutable des costumes militaires, ennuyeux déjà sous Louis XIV, au témoignage de Van der Meulen.

Ce pistolier, bien qu'il ait sa bandoulière avec ses charges et son sac à balles, appartient au musée spécial des armes. L'abondance des équipements d'ordonnance arriverait vite à envahir le local le plus vaste; et vraiment, ce n'est pas là ce que nous voulons voir. La guerre ne représente pas la civilisation et c'est cette dernière, en ses différentes phases, qu'il s'agit de faire apparaître, avec ses traits intimes et profonds, au lieu de la tenue officielle et de l'allure de parade que les estampes nous peignent suffisamment. Il faut des tranches de vie ancienne et non des cérémonies publiques, Napoléon à la Malmaison plutôt que le sacre de David.

Un manteau noir de Nuremberg fait souvenir qu'il y a, à la Bibliothèque nationale, un curieux manuscrit d'un certain Mathieu Schwartz, bourgeois d'Augsbourg, associé de la maison Fugger, de ce Fugger qui prêta un million d'écus d'or à Charles-Quint et refusa d'être remboursé.

Schwartz eut l'idée de se peindre dans les 137 costumes qu'il porta de 1497 à 1560. Il ne les a conservés qu'en vignettes ; mais existeraient-ils en des coffres et préservés des mites que ce serait une suite de numéros inintéressants partout ailleurs qu'à Ausgbourg.

A Strasbourg, à Mulhouse, à Arles, on se plaît aux plus

petits détails alsaciens et provençaux : ils servent tous à l'évocation de l'ancienne province. A Paris un musée des terroirs devrait être une entreprise spéciale pour ne pas nuire, par le nombre excessif des pièces, à la présentation du costume français.

Même si on se bornait à la recherche du vêtement national, les premiers numéros ne marqueraient que des casques, des épées, des agrafes, tous objets de métal que leur matière a conservés, malgré le temps. Pour les étoffes, les plus anciennes seraient celles du costume ecclésiastique, puisque la féodalité ne nous offre guère que la maille de France et le fer plat d'Allemagne, et que la beauté n'apparaît aux ciselures qu'avec la Renaissance, et surtout à Milan.

A la fin de notre moyen âge, il y eût une période indécise ; les anciennes formes ne correspondaient plus aux nouvelles mœurs. Nos rois, en passant les Alpes, prirent une excellente leçon d'esthétique en la personne de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier.

Celui-là fut franchement de goût italien. On sait que Léonard, quoique vieilli, donna le ton pour la coupe des vêtements, dès son arrivée à Amboise : toutefois le génie français eut tôt fait de créer une nouvelle architecture, parfaitement originale, et de passer du style religieux à un autre tout de grace et de sociabilité ; il ne tarda pas à se manifester dans les modes et à donner le chef-d'œuvre de l'habillement civil. J'évoque ici Henri II. Qu'on veuille bien oublier l'air gauche, le visage contrit du monarque et ne considérer que la sobriété de son aspect blanc et noir avec de minces rayures d'or ; le haut-de-chausses bouffe à peine, la ceinture occupe sa place normale, la toque basse et le manteau court ajoutent à la désinvolture de l'image qui est certainement la plus élégante qu'on ait jamais montrée, en notre pays. Si on s'obstine à représenter le Français typique en habit Louis XV, il faut l'attribuer à l'ennuyeuse manière de Clouet et à l'ignorance de cette époque si admirable, au point de vue somptuaire. En comparant la truculence des déchiquetés, des bouillonnés, l'ampleur oiseuse des manches et les chaussures camardes du roi-chevalier à la mise de son successeur, on attribuera une si belle réforme à Diane de Poitiers, cette femme étonnante, véritable reine des arts et inspiratrice insigne, dont le triple crois-

sant ne brille que sur de purs chefs-d'œuvre. Les mœurs d'Henri III ont fait tort à ses modes, devant la postérité qui n'est pas d'ordinaire si entêtée de morale dans ses jugements.

En avançant que les modes reflètent les mœurs, il convient d'oublier qu'il y en a de bonnes et de mauvaises, sinon on jugerait mal les Valois, la Régence et le Directoire, qui furent blâmables en conduite et si remarquables esthétiquement.

Le portrait du Louvre, si on ôtait la pause de polichinel allongée jusqu'au nombril qui est absurde, ne porte pas la fraise godronnée : les chausses étroites, tailladées et froncées comme les caleçons des femmes du temps, le toquet dit *escoffion* et le très court mantel forment un ensemble d'une suprême élégance.

D'Aubigné a beau se demander

S'il voyait un roi-femme ou bien un homme-reine,

le costume est un chef-d'œuvre. « Ce roi de France incertain et de Pologne imaginaire, empereur des collets de sa femme et friseur de ses propres cheveux, » mériterait d'être pris pour patron, par les couturières et modistes. Nul ne s'appliqua autant aux chiffons.

Il efféminа le costume d'Henri II, il n'inventa pas, il accommoda avec son aberration.

En ce temps, si les humanistes, aussi bien en France qu'en Italie, avaient eu voix au chapitre, on se serait habillé à la romaine et nous aurions eu un style Napoléon Ier, vers 1550. Les intérêts de l'industrie décidèrent souvent du vêtement. François Ier ne fit un édit contre la passementerie d'or qu'après la perte du Milanais, qui fournissait cet ornement. En 1600, la serge et l'étamine prirent la place du drap dans la fabrication, et le noble homme s'habilla de soie et de velours. La multiplication des crevés suivit le perfectionnement du travail de la toile.

Un seul problème, à cette époque, reste insoluble, l'adoption de la *vasquine*, ce corset en entonnoir prolongé sur les hanches, véritable appareil de torture en laiton, baleine et rembourrage. On y ajouta un autre entonnoir, la *vertugalle*, qui produisait un tel évasement de la robe qu'une femme prenait la forme d'une croix de saint André, dont les lignes se croisaient étroitement à la taille.

Deux races exagèrent les modes, en tout temps, l'Allemagne avec lourdeur, l'Espagne, avec emphase On voit au pavillon de Marsan une vertugalle castillane de 1650, qui forme cloche à fromage ; les côtes s'écartent des hanches en ligne horizontale et, au bout de ces côtes la robe retombe perpendiculaire. Cette mascarade a-t-elle pour raison qu'elle permettait de se hausser sur de très hauts patins et de prendre la taille qu'on voulait?

Pendant que les femmes se caricaturaient à plaisir, un M. de Bellegarde, un Cinq-Mars renouvelaient encore la grâce virile du cavalier. Abraham Bosse nous montre d'étonnants porteurs d'épée et sonneurs d'éperons.

Les héros de la mode ont été des sots; tel ce duc de Candale, mort à trente ans, « qui n'eut de grand que les canons ». Il fut le modèle des élégances au début du grand règne, qui ne vit que de la beauté littéraire et les grandes manières ; pour les modes elles n'eurent ni grâce ni style, si ce n'est celui vraiment grandiose et léonin de la perruque en crins de cheval.

Le monarque de Versailles, si accompli sous d'autres rapports, n'avait pas l'œil esthétique : ses pompes lourdes, à la fois sans fantaisie et sans logique, correspondent à ses édifices qui sentent l'école de dessin et le Vitruve courant. Chose singulière, avec la décadence morale, le goût prend un essor merveilleux : le joli atteint un tel degré qu'il tient la place du beau, et la grâce française ira jusqu'à la guillotine, sans cesser de s'affiner. Nous ne concevons pas qu'on ait pu tuer des êtres qui étaient de vivants chefs-d'œuvre dont chaque geste, chaque mot donnait l'éblouissement d'une humanité si polie qu'on n'en reverra jamais de semblable. Au reste, à part un journaliste, Desmoulins, et les Girondins, la Révolution a été faite par des hommes hideux, à tête de hyène comme Robespierre, à tête de dogue comme Danton, à tête d'anthropomorphe comme Marat.

Sans doute, le Directoire, soit comme mobilier, soit comme impudeur, mérite encore une mention ; mais au Pavillon de Marsan on voit les habits d'apparat de Napoléon, comme ceux du sacre de Charles X, et cela ne vaut pas de s'y attarder : ce n'est que luxueux.

Quant aux spécimens de la Restauration, ils sont simplement comiques : la laideur, décrétée en même temps que l'égalité, ne laisse plus au vêtement que son intérêt documentaire.

On pense que les jeunes gens de Balzac s'attifaient ainsi et ils paraissent invraisemblables. Quelle peine à se figurer la duchesse de Maufrigneuse en manches à gigots et en capote de cabriolet ! Mme Récamier a porté le dernier costume de style ; déjà l'homme n'était que vêtu, non plus habillé.

Nous savons tous, les uns par réflexion, les autres par instinct, que nous ne verrons plus de beauté extérieure. Désormais, la laideur emplira d'incoloration et d'informité l'œil du civilisé. L'homme vivant ne sera plus un spectacle pour ses contemporains. Génie, vertu, miracle opéreront leurs œuvres ; mais notre espèce ne retrouvera plus un noble aspect où la forme et la couleur resplendissent. Il n'y aura plus de joie visuelle que dans les musées. On sait cela et on applaudit à la tentative de M. Leloir, avec la ferveur si vive qu'on éprouve pour les belles choses mortes.

Le Pessimisme, qui domine les pensées de l'heure et les décolore toutes, exalte, même chez les gens de médiocre culture, le goût du Passé, le regret de ses pompes, le culte de ses œuvres.

Les humanistes, aux époques les plus diverses, se complurent dans l'antiquité, nécromanciens spirituels, joyeux seulement à l'évocation des morts illustres. Aujourd'hui, le demi-lettré trouve son plaisir à se familiariser avec les époques aux belles formes ; il se figure qu'il y aurait vécu noblement, que sa place y était marquée. Dans un musée du costume il trouvera l'image d'un autre lui-même et un moyen d'illusion analogue à celui du théâtre, qui lui permettra de se voir au temps choisi par son imagination.

PÉLADAN.

LA FIN DE LA PREMIÈRE INTERNATIONALE

Au fur et à mesure que les années s'écoulent, la première Association Internationale des Travailleurs attire davantage les regards et conquiert un prestige plus éclatant. Après plus de trente ans, elle nous apparaît encore bien vivante, frémissante de tous les courants qui ont pu circuler dans le prolétariat, depuis qu'il a saisi son individualité. Les procès-verbaux de ses délibérations évoquent déjà, en contours précis, les doctrines qui se heurtent aujourd'hui dans la classe ouvrière. Les idées qu'elle a semées dans le monde ne sont point restées enfouies sous les cailloux de la route, mais ont levé en abondantes moissons. Si elle finit réellement entre les années 1877 et 1878, c'est pour renaître peu après de ses cendres, comme le phénix de la fable. Cette prodigieuse et instinctive création de la période révolutionnaire du second empire ne pouvait s'évanouir, sans laisser derrière elle une trace lumineuse, et sans féconder à tout jamais l'histoire sociale.

A la vérité, deux traits singuliers nous séduisent en elle. Elle s'est répandue sur le monde avec une célérité qui tient du prodige, recrutant des affiliés par le même entraînement qui groupa des milliers d'hommes autour des prophètes de l'Islam..., et nous retrouvons, dans les débats de ses congrès, les mêmes oppositions de thèses qui travaillent encore aujourd'hui le prolétariat militant. Ses formules, ses conclusions, ses argumentations sont celles mêmes que socialistes politiques et syndicalistes révolutionnaires continuent à utiliser en les adaptant seulement à l'évolution des choses.

Cette armée en marche, et dont rien d'abord ne semblait pouvoir briser le cheminement, cette cohue énorme, qu'à chaque instant grossissaient des apports nouveaux, exerçait sur les foules une attraction irrésistible et sur les gouvernements une terreur qu'ils ne dissimulaient point. Elle fut un produit de l'époque où elle surgissait, beaucoup

plus que de l'initiative des hommes. La grande industrie avait effectué un peu partout sa pénétration, organisant déjà le servage de millions de travailleurs, et soudain une crise fondait sur l'univers, qui les réduisait à la misère et montrait à nu tous les vices du régime social. Les peuples en mal de liberté, les nationalités soucieuses d'autonomie se dressaient de toutes parts contre le despotisme des souverains et la suzeraineté des États vainqueurs... Une formidable secousse faisait craquer les vieilles formes, les traditions, les rapports consacrés. Spontanément, tous les opprimés se ruèrent dans cette Internationale, qui s'était constituée le 28 septembre 1864 au meeting de Saint-Martins Hall, et dont les programmes, un peu vagues, un peu lâches au début, promettaient à tous émancipation et solidarité. Au fur et à mesure qu'elle sortait des nuages, qu'elle précisait ses vues, affirmant par exemple la reprise du sol et du sous-sol, prêchant la révolution ici, la soutenant matériellement et moralement là, appelant les ouvriers à la Fédération économique, elle précipitait son recrutement. Des délégués américains venaient un jour lui apporter l'adhésion de 800.000 de leurs camarades. On l'acclamait d'instinct : les persécutions, que les gouvernements dirigeaient contre ses membres ne faisaient qu'accroître sa puissance de rayonnement. Il arriva un moment où la société européenne parut si bien minée par sa propagande qu'elle jugea cette société européenne condamnée à une dissolution presque immédiate, que les empereurs et les rois semblèrent chanceler sur leurs trônes, sous la formidable poussée de ces prolétaires, dont nul ne savait le nombre.

Et ce fut l'Internationale qui s'effondra ; elle croula avec autant de rapidité qu'elle s'était édifiée. Si elle avait remué, au cœur des hommes, des sentiments qui ne devaient plus mourir, éveillé des notions qui ne pouvaient plus sommeiller, elle n'avait créé qu'une façade d'organisation, elle avait fait l'ébauche — en plâtre — d'un monument que d'autres construiraient dans la pierre et le bronze.

La période contre-révolutionnaire, qui succéda à la répression de la Commune, lui fut fatale. Le soulèvement avorté du prolétariat français donna des armes à tous les États contre les groupements ouvriers, et la répression fut telle que beaucoup désertèrent la bataille. Les conflits de personnes qui s'é-

taient effacés au second plan, dans la phase de splendeur, se dressèrent au premier, lorsque les mauvais jours furent venus, et les oppositions de doctrines (beaucoup plus saisissantes, beaucoup plus réelles parfois qu'on ne l'a dit), sur lesquelles ils s'étayaient, prirent une exceptionnelle ampleur. Autant les conflits de personnes, quelques conséquences qu'ils aient engendrées, sont méprisables et fastidieux pour l'historien du mouvement social, autant ces antagonismes de doctrines se révèlent passionnants dans leur nudité un peu sèche. Moins voilés, moins tamisés que ceux de notre âge, ils mettent en jeu tous les concepts que nous avons l'habitude de manier aujourd'hui, et qui constituent l'appareil intellectuel commun des luttes présentes. Toute la théorie du syndicalisme révolutionnaire se trouve exposée dans les discours et les écrits des Jurassiens de l'Alliance socialiste, et les arguments qu'ils invoquent contre la conquête des pouvoirs publics sont ceux mêmes que les libertaires de 1909 défendent avec plus d'ingéniosité acquise. L'histoire de la première phase de l'Internationale, — celle qui va de 1864 à 1872, — reste encore à écrire, en ce sens qu'aucun travail classique et complet n'a encore été imprimé. Celle de la seconde phase, jusqu'à la désagrégation totale, est encore plus confuse, — et cependant, à beaucoup d'égards, elle offre un intérêt au moins égal. Sans prétendre apporter une contribution personnelle au récit de cette période, je voudrais en dégager les traits caractéristiques, les dates maîtresses, en utilisant les *Documents et Souvenirs* de James Guillaume qui viennent d'être publiés.

James Guillaume, qui vit actuellement à Paris, où il continue à déployer une remarquable activité, a été l'un des principaux militants de la Première Internationale. Il a compté parmi les fondateurs des sections jurassiennes, qui défendirent, avec tant d'âpreté, le fédéralisme contre ce qu'ils appelaient l'autoritarisme marxiste. Plus tard, il se rangea aux côtés de Bakounine, dans la lutte que le grand agitateur russe mena contre le grand penseur allemand, l'auteur du *Capital*. Exclu de l'Internationale par le congrès de la Haye, il s'efforça de galvaniser l'Alliance Internationale de la démocratie socialiste, dont Bakounine avait été justement le créateur, après le Congrès de 1869, et l'on doit le compter parmi les protagonistes du collectivisme libertaire. Professeur et publiciste, il développe

les idées qui sont en honneur maintenant dans la fraction la plus avancée de la Confédération du Travail. Il a noté, au jour le jour, les incidents, les événements marquants de la vie de la Première Internationale, et depuis quelques années, tout en recueillant les écrits de ses compagnons de bataille, Bakounine et Adhemar Schwitzguebel, autre Jurassien, il a rassemblé une série de documents qui présentent, en une forme intéressante, mais sous un aspect un peu particulier aussi, les débats de la grande Société prolétarienne dont le congrès de la Haye, en 1872, consacra la définitive scission et l'irrémédiable décadence. Il ne faut pas demander, à ces souvenirs de James Guillaume, l'impartialité, la froideur, la sécheresse de l'histoire qui décrit, vingt-quatre siècles après, la guerre des Perses contre les Grecs! Tels quels cependant, ces témoignages d'un acteur de premier plan sont captivants, et jettent un jour nouveau sur quelques faits demeurés jusqu'ici nébuleux.

Le troisième volume vient de paraître. Comme il s'étend de 1872 à 1878, et qu'il comprend par suite toute la période de la crise aiguë, il l'emporte sur les autres en dramatique intérêt. Je voudrais, d'après ces documents soigneusement collationnés, caractériser cette phase du déclin de l'Internationale.

Créée en 1864, l'association avait tenu, à Genève, en 1866, son premier congrès, où l'influence de Marx s'était marquée dans la rédaction des statuts. L'auteur du *Capital* tenait pour une impulsion centrale, énergique et libre, et on lui reprocha assez plus tard cette tendance, que ses adversaires qualifièrent de dictatoriale. Chaque nationalité fédérée avait son conseil fédéral, mais à ces conseils fédéraux se superposait un conseil général. A ce premier congrès, où les velléités révolutionnaires ne s'affirmaient pas encore, la discussion porta essentiellement sur la réduction de la journée de travail. Le second congrès, ouvert à Lausanne, en septembre 1867, se montra plus radical : tandis qu'il déclarait que l'émancipation sociale était inséparable de la politique, il se prononçait pour l'étatisation des chemins de fer. Le socialisme proprement dit triomphe au troisième congrès, à Bruxelles, en septembre 1868, car, cette fois, on ne parle plus de l'amélioration, mais de la destruction de la vieille société, le sol devant être approprié par la collectivité.

Le congrès de Bâle, en 1869, s'ouvre au moment même où l'agitation révolutionnaire bat son plein dans toute l'Europe. Il sanctionne les résolutions qui ont pris corps, l'année précédente. C'est alors qu'apparaît Bakounine, délégué à la fois des ovalistes de Lyon et des mécaniciens de Naples. Il revendique la remise de tous les biens à la collectivité et l'abolition de l'Etat. Le conflit va surgir, qui brisera l'Internationale en deux tronçons.

Bakounine a fondé l'alliance de la Démocratie socialiste, dont il sollicite l'admission dans l'Internationale. Seules les différentes sections sont incorporées — et une à une. L'élément autonomiste, fédéraliste, libertaire pénètre ainsi dans la grande association, déjà vieille de cinq années.

Entre Marx et Bakounine, la lutte naît soudainement pour se développer, s'aggraver de mois en mois. Les deux hommes se haïssent comme d'instinct ; le penseur et l'agitateur, le théoricien et l'artisan d'émeutes ne peuvent se comprendre. Bakounine dénonce, en Marx, l'autoritarisme germanique, et Marx flétrit, en Bakounine, le panslavisme, exclusif de toute idée sociale. Marx domine l'Internationale ; Bakounine s'applique à tuer sa prépotence. L'un est fait pour commander, et l'autre pour dissoudre. L'antagonisme des doctrines se lie à l'hostilité des personnes. Ce n'est point le lieu ici d'analyser profondément ces corps de thèses qui s'entrechoquent. Marx veut que le prolétariat s'empare du pouvoir politique et le garde transitoirement pour révolutionner la société, et Bakounine, ennemi né de l'État, et qui redoute que cet État ne survive même à la révolution sociale, et ne fonde la domination d'une classe nouvelle, répudie toute accession, même momentanée, des travailleurs à la puissance publique. Le premier et le dernier mot de la victoire ouvrière doivent être la destruction de l'État, de tout organe de commandement et d'autorité.

Marx et Engels ont écrit, dans le Manifeste des Communistes : « Le but immédiat des communistes est l'organisation du prolétariat en parti de classe... Ce prolétariat se servira de sa supériorité politique pour arracher petit à petit tout capital à la bourgeoisie, pour centraliser les instruments de production entre les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe régnante » et le manifeste énumère toute une série de mesures étatistes. C'est seulement lorsque les oppositions

de classes auront disparu que l'État pourra et devra s'effondrer.

Bakounine a dit, en 1870, dans son opuscule *les Ours de Berne et de Saint-Pétersbourg* : « Tout pouvoir politique tend au despotisme. Il faut abolir le pouvoir politique et, lui aboli, le remplacer par l'organisation des forces productrices et des services économiques. Il dit encore, dans *l'Empire knouto-germanique et la révolution sociale* : « L'État républicain est aussi despotique que l'État gouverné par un empereur ou un roi. »

Adhémar Schwitzguébel, l'un des fondateurs de la fédération autonomiste du Jura, a ainsi caractérisé la position des deux partis dans l'Internationale : « Les uns veulent s'emparer de l'État actuel et le modifier graduellement jusqu'à ce qu'il soit la fidèle expression des besoins des travailleurs ; — les autres suppriment d'abord l'organisation politique et juridique, de manière à enlever toutes garanties aux privilèges de la bourgeoisie, et à désorganiser l'ordre social, pour reconstituer les communes et la fédération internationale. »

L'opposition est forcée, en ce sens que Schwitzguébel enlève, à tort, tout caractère révolutionnaire à la thèse marxiste. Il faut pourtant la reproduire en ces termes, pour qu'on comprenne bien les griefs que les amis de Bakounine faisaient à ceux de Marx ; et d'ailleurs la thèse autonomiste est exactement résumée.

L'Internationale acquiert encore une extension nouvelle en 1870, mais, en 1871, après l'écrasement de la Commune, le recul commence, et les difficultés intérieures s'accroissent. La conférence de Londres, qui s'occupe des moyens de propagande, assigne des pouvoirs élargis au conseil général, et les Jurassiens se révoltent, en protestant contre l'exagération des prérogatives de Karl Marx. Ils se sentent de leur côté menacés de suspension ou de dissolution. La querelle atteint à son maximum d'acuité. En septembre 1872, le congrès de la Haye, qui groupe 65 délégués (Bakounine et ses amis accusent Marx d'avoir soigneusement choisi ces délégués), est appelé à trancher entre les partisans d'un conseil général armé d'attributions directrices, et les partisans d'un conseil général réduit aux fonctions d'un bureau de renseignements. Les autonomistes sont vaincus, et tandis que les Blanquistes

sortent, et que le Conseil général est transféré à New-York, Bakounine et James Guillaume subissent l'exclusion.

C'est ici que commence notre récit, d'après les *Documents et Souvenirs*, récit unilatéral, en quelque sorte, puisque les Jurassiens en fournissent presque exclusivement la substance, mais qui n'en comporte pas moins quelques données instructives.

Les Jurassiens, battus et frappés, se réunissent le 15 septembre 1872 à Saint-Imier, pour tenir le congrès de leur Fédération qui précédera un autre congrès international. 16 délégués sont présents, parmi lesquels Bakounine, Schwitzguébel et Guillaume. Deux résolutions importantes sont prises. La première reproche au Congrès de la Haye, convoqué dans des conditions douteuses, d'avoir excédé ses pouvoirs, en adoptant des décisions de nature à violer l'autonomie des sections et fédérations. Le Congrès de Saint-Imier ne reconnaît pas ces décisions, comme étant injustes, inopportunes, et en dehors des attributions d'un Congrès. Il ne reconnaît, en aucune façon, les pouvoirs autoritaires du Conseil général. Il travaillera immédiatement à l'établissement d'un pacte fédératif et libre entre toutes les Fédérations qui voudront y contribuer. Il affirme le grand principe de la solidarité entre les travailleurs de tous les pays. Par la seconde résolution, les Jurassiens s'élèvent contre l'expulsion de Guillaume et de Bakounine, et leur maintiennent la qualité de membres de l'Internationale.

Le Congrès international, qui succède immédiatement au congrès de Saint-Imier, et dans la même salle, comprend quatre délégués espagnols, dont Morago, six délégués italiens, dont Costa, Bakounine et Malatesta, deux Français, six Américains et deux Suisses. Quatre résolutions sont adoptées.

1° Le congrès déclare que l'autonomie et l'indépendance des fédérations et des sections ouvrières sont la première condition de l'émancipation des travailleurs, et que tout pouvoir législatif et réglementaire accordé aux congrès serait une négation flagrante de cette autonomie et de cette liberté. Il repousse absolument toutes les résolutions du congrès de la Haye, ne reconnaissant, en aucune façon, les pouvoirs du nouveau conseil général nommé par lui; « et pour sauvegarder leurs fédérations respectives, contre les prétentions gouver-

nementales de ce conseil général, les délégués ont jeté les bases d'un projet ou pacte de solidarité entre ces fédérations. »

2° Pacte d'amitié, de solidarité et de défense mutuelle entre les fédérations libres : « les fédérations et sections espagnole, italienne, jurassienne, française, américaine, et toutes celles qui voudront adhérer à ce pacte, auront entre elles des communications et une correspondance régulière et directe, tout à fait indépendante d'un contrôle gouvernemental quelconque (le mot gouvernemental vise le conseil général). Lorsqu'une de ces fédérations ou sections se trouvera attaquée dans sa liberté, soit par la majorité d'un congrès général, soit par le gouvernement ou conseil général créé par cette majorité, toutes les autres fédérations et sections se proclameront absolument solidaires avec elle. Les délégués déclarent hautement que la conclusion de ce pacte a pour but principal le salut de cette grande unité de l'Internationale, que l'ambition du parti autoritaire a mise en danger. »

3° Nature de l'action politique du prolétariat. « Considérant que vouloir imposer au prolétariat une ligne de conduite ou un programme politique uniforme, comme la voie unique qui puisse le conduire à son émancipation sociale, est une prétention aussi absurde que réactionnaire... que nul n'a le droit de priver les fédérations et sections autonomes du droit incontestable de déterminer elles-mêmes et suivre la ligne de conduite politique qu'elles croiront la meilleure, et que toute tentative semblable nous conduirait fatalement au plus révoltant dogmatisme, le congrès déclare :

Que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat ;

Que toute organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaire, pour amener cette destruction, ne peut être qu'une tromperie de plus, et serait aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements existant aujourd'hui ;

Que, repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la Révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire. »

4° Organisation de la résistance du travail : « l'ouvrier ne pourra jamais s'émanciper de l'oppression séculaire, si à l'Etat,

corps absorbant et démoralisateur, il ne substitue la libre fédération de tous les groupes producteurs, fondée sur la solidarité et l'égalité. »

Ces documents, que nous résumons fortement, sont capitaux au regard de l'histoire de l'Internationale, car ils proclament officiellement le schisme, qui va lui-même servir la classe possédante, en ruinant à la fois Marxistes et Bakounistes.

Le Congrès de Saint-Imier eut un retentissement immense dans le monde prolétarien. Il restait à savoir comment ses délibérations seraient accueillies au dehors, et si elles seraient acceptées ou désavouées par les différentes fédérations. Si Karl Marx avait mécontenté certains groupements, si le sentiment de l'autonomie était vivace et intense dans les sections, le fondateur de l'Internationale, le signataire du manifeste des Communistes, l'auteur du *Capital* gardait un prestige incomparable, en Allemagne et en Angleterre. Bakounine, que les Italiens et les Espagnols acclamaient comme un chef, n'avait pas désarmé les inimitiés, ni même les soupçons dans l'Europe Centrale. James Guillaume, qui cède (et il ne peut en être autrement) à ses préférences personnelles, nous montre l'essor rapide de l'Internationale fédéraliste... Il signale les attaques des Belges eux-mêmes contre le conseil général de New-York, tout dévoué à Marx, et la levée des socialistes britanniques, de certains d'entre eux du moins, contre toute politique centralisatrice. Lorsque le secrétaire du Conseil général, Sorge, déclare annuler les décisions de Saint-Imier, invite la fédération Jurassienne à convoquer un congrès extraordinaire pour révoquer ces décisions et lui assigne un délai de 40 jours pour répondre (8 novembre 1872), la clameur hostile est unanime dans les vallées de la chaîne-frontière franco-suisse. Le comité fédéral Jurassien riposte par un appel aux divers conseils fédéraux des régions de l'Internationale (8 décembre). « Le moment est venu de renoncer au programme de l'autonomie fédérative, ou d'affirmer pratiquement les résolutions adoptées par la minorité de la Haye... Nous en appelons à toutes les fédérations : nous les invitons à dire ce qu'elles pensent de notre attitude : si la fédération Jurassienne doit renoncer à compter sur l'appui des fédérations, qui veulent le maintien du principe autonomiste, ou bien si toutes veulent résister à l'application et au développement du dogme autoritaire. »

La commission de correspondance italienne, par la plume d'Andréa Costa, se solidarise la première avec les Jurassiens. Le Congrès Belge, qui s'ouvre à Bruxelles le 25 décembre, et qui comprend les sections de Gand, d'Anvers, de Bruxelles, de Charleroi, du Centre-Hainaut, de Liège et de la Vesdre (Verviers), déclare nulles et non avenues les résolutions « enlevées par une majorité factice » au congrès de la Haye. — Pour appliquer rigoureusement les principes fédéralistes, il arrête en outre que le conseil fédéral belge, au lieu d'être à l'avenir élu par le Congrès, sera désigné par les huit fédérations ou Sections provinciales, à raison de deux membres pour chacune d'elles. — Presque simultanément délibère le Congrès espagnol de Cordoue, où siègent les délégués de 38 localités, et qui affirme représenter 10 fédérations locales et 398 sections. Le rapport, proposé aux mandataires des travailleurs espagnols, conclut que, dans les derniers 8 mois, les effectifs de prolétaires recrutés par l'Internationale ont exactement doublé. Nous sommes ici dans un pays latin, où l'influence bakouniste est prépondérante ; aussi n'est-il point étonnant que le congrès, sans débat, se prononce pour les Jurassiens, adhère au pacte de solidarité, et transforme son conseil fédéral, jugé sans doute trop centralisateur, en une pure commission de correspondance. Le fédéralisme désormais ne régira plus seulement les rapports des groupements nationaux entre eux, mais les rapports des sociétés locales dans ces groupements. L'ossature ancienne de l'Internationale, si l'on peut dire, est brisée et fragmentée à l'infini.

Le congrès anglais statue, à son tour, en janvier 1873. James Guillaume nous énumère les sections qui se firent représenter à cette assemblée, où de dures paroles furent prononcées à l'adresse de Marx. L'ordre du jour adopté n'apparut pas toutefois aussi explicite que les déclarations de Cordoue, et après avoir proclamé les assises de la Haye illégales, les délégués décidèrent simplement d'entrer en relations avec les autres fédérations. Les Hollandais se divisèrent, et les *Souvenirs* nous apprennent que beaucoup d'entre eux, tout en blâmant l'attitude du conseil général, opinèrent pour le maintien des rapports avec lui. Sur ces entrefaites, Sorge avait annoncé à la fédération jurassienne sa suspension.

La nouvelle association de la démocratie socialiste liber-

taire est maintenant virtuellement fondée, mais elle ne sera officiellement vivante que du jour où elle aura tenu un congrès International, et où ses diverses sections auront pris, entre elles, un contact public. Ce congrès, qui siégera à Genève en 1873, marquera en quelque sorte, avec la consécration du groupement dont Bakounine est l'âme, le terme même de son expansion. Par la suite, ce groupement ne fera plus que conserver, très peu de temps d'ailleurs, ses effectifs, avant de s'émietter progressivement, et de disparaître comme l'organisation rivale dont le conseil général de New-York est le centre; les circonstances ne sont pas favorables ; le monde traverse une phase de réaction violente, et l'on peut dire aussi que les Alliancistes ou Bakounistes, en détendant les liens de l'Internationale pour glorifier les autonomies nationales, ont contribué à cantonner le mouvement ouvrier et socialiste dans les formes nationales, où il fermentera jusqu'en 1889.

Ce fut une initiative du congrès Jurassien de Neuchâtel (avril 1873), prise au lendemain même de la clôture du congrès italien de Mirandol, qui provoqua la tenue du congrès de Genève. Les sections jurassiennes, de beaucoup les plus hardies, les plus disciplinées — sinon les plus nombreuses, — les plus animées aussi contre les Marxistes, voulaient signifier au monde la puissance de l'effort qu'elles avaient donné : elles étaient d'autant plus incitées à mesurer l'ampleur de la nouvelle association qu'un congrès belge, rassemblé à Verviers, avait adopté un projet de statuts généraux.

La ville de Genève, au mois de septembre 1873, vit accourir d'une part les Bakounistes, de l'autre les Marxistes. On était au lendemain du soulèvement nationaliste espagnol, auquel les ouvriers avaient participé en plusieurs villes, Alcoy, Séville, Malaga, Valence, Grenade, mais qui avait été finalement réprimé.

Le Congrès fédéraliste International comprit trente et un délégués, deux d'Angleterre, cinq de Belgique, cinq d'Espagne, cinq de France, quatre d'Italie, dix Jurassiens. La première question qui se posait était celle que les divers congrès nationaux avaient déjà tranchée, celle qui avait, de longue date, divisé les amis de Marx et ceux de Bakounine : maintien ou suppression du conseil général dans l'Internationale. A l'unanimité, l'institution fut déclarée abolie. On adopta

ensuite, et non sans de laborieux débats, des statuts généraux qui devaient remplacer ceux de la première Internationale. Il y était dit que l'association avait pour but de réaliser l'union des travailleurs de tous les pays, et que quiconque en adopterait les principes pourrait en être reçu membre, sous la responsabilité de la section qui l'admettrait. Les fédérations et sections conservaient leur autonomie, c'est à dire le droit de s'organiser selon leur propre volonté, d'administrer leurs propres affaires sans aucune ingérence extérieure, et de déterminer elles-mêmes la marche qu'elles compteraient suivre pour arriver à l'émancipation du travail : un congrès général aurait lieu chaque année, le premier lundi de septembre, et toute section, quel que fût le nombre de ses membres, y pourrait envoyer un délégué. « La mission de ce congrès serait de mettre en présence les aspirations des travailleurs des divers pays, et de les harmoniser par la discussion. » Il ne serait fait usage du vote que pour les questions administratives, les questions de principe ne pouvant être l'objet d'une votation, et les décisions du congrès général ne seraient exécutoires que pour les fédérations qui les auraient acceptées.

Chaque année, le congrès charge une Fédération régionale de l'organisation du congrès suivant. La Fédération qui a reçu ce mandat sert de bureau fédéral à l'Association. Le bureau fédéral peut en outre servir d'intermédiaire pour les questions de grèves, de statistique, et de correspondance en général, entre les Fédérations qui s'adresseront à lui à cet effet.

On ne saurait pousser l'autonomisme plus loin, ni créer un lien plus lâche entre des organisations nationales. La thèse bakouniste était sanctionnée dans son ampleur. Si nous en avions le loisir, nous confronterions ces statuts avec ceux de la seconde Internationale socialiste, avec ceux aussi des associations Internationales de Métiers ou d'Industrie, qui se sont constituées dans les vingt dernières années. Ce fédéralisme extrême, qui non seulement exclut tout pouvoir exécutif central, à une période de lutte sociale où l'éparpillement peut être fatal, — mais qui encore réduit la solidarité à un contrat théorique, et qui ne matérialise pas cette solidarité en un budget même rudimentaire, ne se retrouve plus guère aujourd'hui. Il revient à dire : il y aura des Congrès Internationaux, mais ces congrès n'engagent personne. Des conseils de guerre se tiendront, qui arrê-

teront le plan de campagne de la classe ouvrière, mais chacun exécutera ensuite le plan à sa guise, ou pourra même ne pas l'exécuter du tout. Ce fédéralisme immodéré devait fatalement conduire à l'impuissance, car il confondait la période d'organisation économique du socialisme victorieux avec la phase de conquête et d'émancipation active.

D'autres objets retinrent encore l'attention du congrès autonomiste, et spécialement la participation des intellectuels au mouvement ouvrier, et la grève générale. La commission proposait un texte qui disait : « La grève générale n'étant autre chose que la révolution sociale, car il suffit de suspendre tout travail seulement pendant dix jours pour que l'ordre actuel croule entièrement, — par cette raison la question est réservée. » Finalement, il fut décidé que « dans l'état présent de l'organisation de l'Internationale il valait mieux renvoyer la solution ». Par contre, le Congrès recommanda, à toutes les sections, l'organisation par corps de métier et par fédérations régionales et internationales, ainsi que la création d'unions de métiers. Il préconisait « non plus le système centralisateur, mais l'autonomie des fédérations de métiers, qui se rattachent à la même branche de production, unies entre elles par un pacte de solidarité et de défense mutuelle ». Nouvelles et solennelles affirmations du fédéralisme libertaire !

Le Congrès Marxiste succéda au Congrès Bakouniste. Il comprenait 18 délégués ; James Guillaume ne lui consacre que des développements aussi brefs qu'ironiques. Mais, de fait, les forces qui se groupaient autour du Conseil général de New-York déclinaient de jour en jour, Sorge lui-même ayant remis sa démission, après avoir proposé de suspendre l'activité du bureau dont il faisait partie. Le 12 septembre 1874, quelques mois après cette retraite, Engels écrivait : « La vieille Internationale est complètement finie et a cessé d'exister, et cela est bien ainsi. Elle appartenait à la période du Second Empire, où l'oppression qui régnait dans toute l'Europe commandait au mouvement ouvrier qui se réveillait l'union et l'abstention de toute polémique... Mais le premier succès devait rompre ce naïf rapprochement de toutes les fractions, et ce succès fut la Commune... Dès que, par la Commune, l'Internationale fut devenue une puissance morale en Europe, les querelles commencèrent. Chaque parti voulut exploiter ce succès dans son

intérêt, et la ruine suivit nécessairement... Le congrès de La Haye marqua la fin, — et pour l'un et l'autre parti. »

James Guillaume enregistre cet aveu avec joie, en ce qui concerne la fraction marxiste ; mais il affirme que la fraction fédéraliste était encore en pleine vitalité, et cette affirmation semble un peu exagérée, parce que le rôle mondial du socialisme s'était alors partout atténué, et, que malgré tout, la décadence d'un des groupements antagonistes devait entraîner celle de l'autre. La solidarité prolétarienne était plus forte que les oppositions des doctrines. Au reste, la démission de Bakounine allait porter un coup réel, de quelques raisons qu'elle s'enveloppât, à l'association qu'il avait fondée, et dont il était le militant le plus connu, celui que, à tort ou à raison, le public désignait comme un chef.

Au début d'octobre 1873, le grand adversaire de Marx envoyait à ses compagnons de la Fédération Jurassienne une lettre qui commençait par cette phrase : « Je ne puis ni ne dois quitter la vie publique sans vous adresser un dernier mot de reconnaissance et de sympathie. » Il profitait, disait-il, de la victoire de la liberté sur l'autoritarisme pour donner sa démission et de membre de la fédération et de membre de l'Internationale. « Par ma naissance et par ma position personnelle, disait-il, non sans doute par mes sympathies et mes tendances, je ne suis qu'un bourgeois... Or, le temps des grands discours théoriques est passé..., le temps n'est plus aux idées ; il est aux faits et aux actes. Ce qui importe, c'est l'organisation des forces du prolétariat. Mais cette organisation doit être l'œuvre du prolétariat lui-même. » Et Bakounine terminait sa lettre par ces conseils : « Tenez ferme à ce principe de la grande et large liberté populaire, sans laquelle la liberté et la solidarité elle-même ne seraient que des mensonges : organisez toujours davantage la solidarité internationale, pratique, militante des travailleurs de tous les métiers et de tous les pays, et rappelez-vous qu'infiniment faibles comme individus, comme localités, ou comme pays isolés, vous trouverez une force immense, irrésistible, dans cette universelle collectivité. »

La lutte devenait de plus en plus difficile, dans les différents pays, pour les sections de l'Internationale. La vague de réaction montait toujours, d'une extrémité à l'autre du continent. La Fédération italienne reconnaissait la faiblesse de son organi-

sation économique, qu'expliquait, au surplus, la stagnation d'une industrie routinière, mais la poussée ouvrière tendait de plus en plus à revêtir la forme révolutionnaire pure, et la tactique des sociétés secrètes, surtout dans l'Émilie et la Romagne, recrutait des adhésions nombreuses. En Espagne, où, les anarchistes ou autonomistes avaient continué partiellement la bataille, après la répression du cantonalisme, le coup d'Etat de Pavia venait brusquement assurer le triomphe de l'élément conservateur et militaire, et l'Internationale était proclamée dissoute, pour la seconde fois. Les Jurassiens gardaient pourtant toujours la flamme d'enthousiasme, et leur congrès de la Chaux-de-Fonds, en avril 1874, discuta le problème des crises industrielles. Ce fut surtout à leur instigation que se réunit le congrès de Bruxelles, en septembre 1874, — le septième congrès de l'Internationale.

Ces assises furent peut-être moins importantes par le nombre des délégués, — (ils étaient 16, dont deux Allemands, un Anglais, neuf Belges, un Espagnol, un Français, un Italien, un Suisse), — et par les décisions pratiques qu'elles prirent, —(l'affaiblissement de l'attaque prolétarienne se généralisait) — que par les débats théoriques, dont les procès-verbaux ont recueilli le souvenir. A la vérité, de nouvelles oppositions s'y manifestèrent, et une scission parut menaçante : une question capitale fut discutée, qui mit aux prises, une fois de plus, les partisans de la destruction pure et simple de l'Etat, et les partisans de la conquête éventuelle de l'Etat.

On lut d'abord une adresse des Italiens, — car si le cercle de propagande de Palerme, — dont l'existence, au témoignage de Cafiero, était fictive, — avait envoyé des mandataires, le comité italien pour la Révolution sociale déclara explicitement s'abstenir : « L'Italie ne sera pas représentée à ce Congrès, parce que, dans ce pays, l'Internationale n'existe plus, et qu'aucun groupe de notre organisation sociale n'est disposé à perdre un de ses hommes, qui demain pourra, les armes à la main, rendre bien d'autres services à notre cause..., l'époque des congrès est pour nous décidément finie. » Puis on attaqua la grave question des services publics. Le rapport bruxellois, œuvre de Paepe, un des travaux les plus suggestifs qu'ait produits l'Internationale, attribuait à la commune la sécurité, l'hygiène, l'assistance, etc., à la fédération des com-

munes *qui était appelée l'État*, les routes, postes, chemins de fer, les assurances, etc., enfin certaines entreprises d'intérêt général à la Confédération universelle. De Paepe concluait ainsi : « A la conception jacobine de l'État omnipotent et de la commune subalternisée, nous opposons la conception de la commune émancipée, nommant elle-même tous ses administrateurs sans exception, faisant elle-même la législation, la justice et la police. A la conception de l'État-gendarme, nous opposons la conception de l'État désarmé, mais chargé d'instruire la jeunesse, et de centraliser les travaux d'ensemble. »

Le débat fut long et vif. Schwitzguébel déclare que si l'on part du point de vue anti-autoritaire, on doit revendiquer la destruction de l'État actuel. Frohme (allemand) ne conçoit point que, sans État, on puisse sauvegarder les intérêts généraux : il s'agit de transformer l'État présent en État socialiste. Et Schiwtzguébel reprend : « Il est évident que la question se pose entre l'État et l'anarchie, et le rapport bruxellois aboutit à la reconstitution de l'État, et l'on y aboutit fatalement dès que l'on choisit, comme origine de l'organisation sociale, l'ensemble des collectivités humaines, communes ou pays, au lieu d'adopter les groupes librement formés, et en dehors desquels pourraient vivre les hommes isolés. » De Paepe riposte qu'il y a deux tendances : celle de l'Espagne, de l'Italie, du Jura, qui sont anarchistes, celle de l'Allemagne et de l'Angleterre, où prévaut la notion de l'État ouvrier. La Belgique flotte entre les deux. Il serait plus pratique que les Fédérations, au lieu d'aborder l'inconnu, s'emparassent de la direction des États pour les transformer. « La révolution purement anarchiste peut offrir des dangers sérieux pour l'émancipation des travailleurs, à savoir : le manque de direction générale, et, dans l'état actuel d'ignorance, la possibilité pour les ambitieux de s'emparer du mouvement et de le faire dévier. »

Comme l'entente ne pouvait se réaliser, en présence de thèses aussi contradictoires, on décida de renvoyer la question des services publics aux sections et fédérations.

Le problème de l'action politique donna lieu à des discussions moins amples et moins chaudes, bien qu'ici aussi l'accord manquât totalement sur la solution à adopter, et que les Allemands et les Jurassiens fussent à l'antipode. Le congrès décida, — conformément aux principes mêmes de l'association, — que

« c'est à chaque fédération et au parti démocratique socialiste de chaque pays à déterminer la ligne de conduite politique qu'ils pensent devoir suivre ».

Avant de se séparer, les délégués lancèrent encore un manifeste à toutes les associations ouvrières, et à tous les travailleurs. Ce document constituait en quelque sorte un historique de l'Internationale, tel que les fédéralistes le pouvaient concevoir. Sur la première partie, nous n'aurons, en quelque sorte, rien à dire. La seconde contient un nouveau réquisitoire contre la fraction marxiste. Cette fraction étant tenue pour refoulée, l'Association internationale des travailleurs conviait les compagnons ouvriers de tous les pays et de toutes les professions à contribuer à son œuvre. Ce manifeste était une affirmation de force et de vitalité, et sans doute ceux qui le signaient étaient de très bonne foi, mais l'effort prolétarien n'en demeurait pas moins brisé pour quelques années.

Le congrès de Bruxelles est le dernier congrès important de l'Internationale autonomiste. A deux reprises encore, les délégués des diverses sections se grouperont pour délibérer — à Berne à 1876, en 1877 à Verviers : mais la classe ouvrière européenne, — il ne s'agit pas à ce moment de classe ouvrière mondiale, — soutient trop de luttes, et les gouvernements la compriment avec trop de succès, pour qu'elle songe alors à une offensive vigoureuse. James Guillaume nous donnera plus tard le récit de ces deux dernières années, où le grand arbre, planté en 1864 dans la terre anglaise, et qui a couvert le continent de ses puissants rameaux, continue à s'épuiser et à se flétrir. Mais on sent, à lire les dernières pages du fascicule récent, qu'une ère vient de se clore.

Le 24 janvier 1875, le bureau fédéral de l'Internationale se réunissait à la gare de Convers, près de Neuchâtel. Il lança aux fédérations régionales cette circulaire, qui résumait à merveille la condition du prolétariat militant à cette époque de dépression :

« Nous ne nous dissimulons pas que l'Internationale se trouve actuellement placée dans une situation exceptionnelle, faite pour paralyser sur beaucoup de points son action publique. En France, en Espagne, en Italie, la réaction comprime violemment toute manifestation socialiste, — et dans deux grands pays, l'Angleterre et l'Allemagne, les travailleurs semblent

vouloir se contenter pour le moment d'une organisation purement nationale. Toutefois, nous gardons la conviction que la crise que nous traversons aujourd'hui n'est que passagère. L'idée internationale ne peut périr. »

Depuis cette époque, l'Internationale s'est reconstituée. Elle s'est étendue sur des pays où celle de 1864 n'avait point projeté ses racines, en groupant des contingents beaucoup plus nombreux que ceux de 1869 ou de 1873, mais les problèmes qui se posaient au temps des luttes entre Marxistes et Bakounistes demeurent toujours en suspens, et les mêmes antagonismes se manifestent, bien qu'ils se soient dépouillés de tout caractère personnel.

L'unité ouvrière n'est pas encore faite dans le monde ; tous les prolétaires conscients ne cheminent pas d'un même pas, et les aspirations sociales qu'ils révèlent, les systèmes auxquels ils adhèrent, les méthodes de lutte qu'ils adoptent, les divisent en fractions rivales. Dans certains pays, tels que la France, l'Italie et même l'Espagne, renaît la vieille opposition de ceux qui réclament la conquête des pouvoirs publics, et de ceux qui revendiquent avant tout l'abolition de l'État, et cette opposition, qui est celle du socialisme politique et du syndicalisme libertaire, nous ramène à l'époque où Bakounine et Guillaume, défendant l'autonomie totale des sections, qualifiaient d'autoritaires ceux qui préconisaient la mainmise sur tous les rouages de la société !

Les souvenirs de l'ancienne Internationale pèsent lourdement sur la seconde, et les dissensions qui ruinèrent l'effort prolétarien, il y a trente-sept ans, constituent encore aujourd'hui la dernière carte de la classe dirigeante. Les travailleurs n'ont pas encore compris que la force de leurs adversaires est faite de leur propre faiblesse, et que leurs divisions doctrinales, ou autres, constituent les seules chances de durée du régime social.

Ils ont le tort, aujourd'hui ainsi qu'en 1872, de trop considérer la subversion de la vieille société comme déjà accomplie, et d'envisager par suite les temps futurs plus que le temps présent. A juste titre, on combat le maintien de l'État, qui n'est que l'arsenal même, le réduit de défense, où se concentrent toutes les énergies suprêmes de l'oligarchie dominante, — et dans la société nouvelle, à laquelle tendent à la fois le socia-

lisme et le syndicalisme, cet organe parasitaire, fait uniquement pour la répression et la coercition, ne saurait subsister : à cet égard, la thèse des purs syndicalistes ne peut être réfutée. Mais, en sens inverse, les socialistes s'arment du bon sens et de la logique, lorsqu'ils disent : pour détruire cet État, ne faut-il pas saisir toute sa puissance et la retourner contre lui-même, contre ceux qui l'ont maniée jusqu'ici ; et avez-vous des raisons de craindre que ne se forme une classe gouvernementale nouvelle, aussi oppressive que l'ancienne, si c'est le peuple tout entier qui exerce la puissance publique, dans l'égalité économique sanctionnée ? Votre fédéralisme même — que ce soit le fédéralisme des communes, comme l'ont conçu les hommes de 1873, ou le fédéralisme des associations ouvrières, tel que l'adoptent certains théoriciens de 1909, — protégera-t-il suffisamment tous les droits et tous les intérêts, et ne conviendra-t-il pas que les droits et les intérêts de la collectivité soient confiés à un pouvoir quelconque, dont les attributs, strictement limités et contrôlés, consisteront à refréner les abus de force et les empiétements, à remédier aux inévitables égoïsmes corporatifs ? Autant l'étatisme est odieux, en ce qu'il suggère à des individus l'ambition de diriger, — autant le fédéralisme sans contrepoids est impuissant et même parfois dangereux, et ainsi apparaît indispensable la conciliation que la première Internationale n'a même pas cherchée, que la seconde n'a pas encore réalisée, et qui associerait tous les prolétaires dans une même poussée. Que l'on envisage la période transitoire de l'offensive et de la destruction, ou la période, plus sereine, de la reconstruction, la synthèse des idées, qui se contrarient depuis tant d'années, ne saurait être une chimère, et d'ailleurs, en matière de transformation sociale, les théories préconçues triomphent rarement. L'évolution des choses est plus forte que les préférences doctrinales des hommes : il n'est pas prouvé que l'avènement du prolétariat s'accomplisse, dans tous les pays, selon les mêmes formes et les mêmes méthodes ; il se peut que les fédéralistes les plus tenaces soient contraints à s'armer momentanément de toutes les forces de l'Etat contre les dirigeants de la veille, et que les socialistes, qui rêvaient d'une conquête méthodique de la puissance publique, soient obligés de renoncer à leur système, et de s'incliner devant une grève générale victorieuse, qui bouleverserait les rapports anciens.

Le prolétariat ne lutte pas en vase clos, dans l'absolu, mais il se heurte chaque jour à de vivantes et mobiles réalités, et les exposés constructifs qui peuvent avoir un intérêt philosophique, aujourd'hui comme il y a quarante ans, ne sont que de pauvres spéculations, sans portée pratique et sans but. L'action quotidienne, vers cette fin invariable et lumineuse : l'émancipation des salariés par la destruction du salariat, peut seule réconcilier les millions d'hommes divisés par les métaphysiques transitoires. C'est la grande leçon qui se dégage de l'histoire de la première Internationale, et que la seconde Internationale ne paraît pas encore avoir pleinement comprise.

PAUL LOUIS.

POÈME

I

O soirs noirs de ma rue ancienne, à Paris,
Quand, des gouttes de pluie en sa barbe, en décembre,
Mon ami, de son pas lourd, entrait dans ma chambre,
Comme vous êtes loin, déjà, moins noirs que gris,
Pareils à ces bateaux que j'ai vus, dans la brume
Des mers du Nord, se fondre avec l'air et l'écume !
Mais vous, malgré l'absence, ami, vous êtes là,
Près de mon cœur. Ma voix, vous l'avez entendue,
Aussi souvent que, triste, elle vous appela,
Comme, dans le blé, pipe une caille perdue.
Amitié, qu'il est fort, ton doux parfum amer !
O pins ensoleillés de France, quand l'hiver
Chasse la neige et rend la campagne lugubre,
Quel vent m'apporte ici votre senteur salubre ?

II

Lorsque mon cœur cherchait un abri près du vôtre,
Que nous vaguions, tous deux, dans Paris endormi,
Sans trop parler, car l'un se taisait-il, que l'autre
Lisait à livre ouvert l'âme de son ami,
Savions-nous, quand les feux s'éteignaient dans la brume,
Quand chaque pauvre fille, à l'angle du bitume
Postée, et s'accrochant à tous les pas errants,
Semblait, fardée et pâle, une poupée obscène,
Qui mimait, dans la nuit, sur une vague scène,
Un drame où nous passions comme des figurants ;
Savions-nous, quand, tous deux, promeneurs taciturnes,
Nous regardions devant notre œil à demi-clos

Se jouer lentement les mystères nocturnes,
Lorsque, dans telle rue, à tel coin, des sanglots
Ont étranglé nos voix pleines d'ombre, savais-je
Que, plus tard, un matin tout azuré de neige,
Me faisant de mes doigts un écran pour mes yeux,
Je verrais le bonheur sur ma route? Et toi, vieux,
Toi qui riais amèrement, pouvais-tu croire
Qu'un jour ta vie, enfin, lasse de tournoyer
Dans l'ennui comme au fond d'une cour basse et noire,
S'épanouirait d'aise aux rayons du foyer?

III

Levez-vous de l'abîme éternel, ô vieux cris
Du passé! Remontez à mes yeux, vieilles larmes!
Debout, vieilles douleurs qui dormiez sous les armes!
Amours, rêves et pas perdus, jours de Paris,
Sortez en longue file, un par un, des ténèbres!
Venez, regards éteints, venez, bouches funèbres,
Tout ce que l'âge efface et tout ce qui s'est tu!
Réveillez-vous, frottez votre paupière morte,
Compagnons avec qui j'ai longtemps combattu,
Venez faire à ma vie une royale escorte!
Serrez vos rangs, parlez tout bas, marchez sans bruit!
Et toi, prends les devants, ô ma triste pensée,
Entre dans sa maison dire à ma fiancée
Que mon armée est là qui l'attend dans la nuit.

IV

Rien ne prend les couleurs du passé dans ton âme,
Rien n'est cendre, tout brûle en une seule flamme :
Ce que souffrit ton cœur, il le souffre à jamais.
Et les vœux qu'à seize ans, aux bords des prés assise,
Le regard au lointain si vaste, tu formais,
Gardent pour toi toujours la fine odeur précise
Des roses qu'on respire au matin sur leur tige.

Donne-moi le silence ébloui, le vertige,
L'immensité d'air libre où, jadis, ont flotté
Tes rêves! Donne-moi la prairie en été,
La rivière et les cris des baigneurs sous les saules!
Et, quand frileusement tu serres tes épaules,
Quand tes mains tremblent, quand tes peurs vagues d'enfant
Te reprennent comme un cauchemar étouffant
Qui, dans la fièvre, reparaît toujours le même,
Donne-moi ton angoisse à porter, car je t'aime.

V

Recueille tes espoirs avec tes désespoirs,
Mets ensemble les jours qui furent doux, les soirs
Où, seule, dans un coin de grande ville sombre,
Laissant le long de toi couler tes faibles bras,
Tu vis diminuer ta bougie, et pleuras;
Joins l'azur clair des eaux printanières à l'ombre.
Et lorsque je tiendrai tout entière en ma main
Ta vie, alors j'irai plus grave et plus humain.

VI

Dans tes yeux je vois
Une peur affreuse;
La souffrance creuse
Ta joue, et ta voix
Devient sombre et basse.
Quel orage passe
Sur les prés? Les fleurs
Sont grises de pluie;
Tu verses des pleurs;
La feuille s'appuie
A la feuille : il vente;
Toute la forêt
Tremble d'épouvante;
Le jour disparaît.

Qu'as-tu? quel présage
Cause ta pâleur?
— Je lis mon malheur
Sur ton cher visage.

VII

Ne dis pas cela. Je t'ai tout donné,
Depuis le premier regard étonné
Que mon œil d'enfant jeta sur le monde.
J'ai cherché très loin dans l'ombre profonde
Où ce que l'on fut, jour par jour, descend,
Et mon cœur tout blanc de l'âge innocent,
Ce cœur muet, plein de douceurs obscures,
Je l'ai déposé dans tes deux mains pures.
Je t'ai tout donné : mon cœur de vingt ans,
Brusque, rendu fou par la lumière, ivre
De sa force gaie, oh! si gai de vivre,
Bondissant comme un poulain au printemps!
Et voici mon cœur d'aujourd'hui, la somme
Des peines qui font un cœur grave d'homme,
L'espoir, ce beau blé jamais moissonné,
Enfin tout, sans rien cacher, rien exclure,
Mes erreurs, mes pleurs, jusqu'à la brûlure
Des anciens baisers, je t'ai tout donné!

VIII

Dis-moi, lorsque ta main dans les plis de ton châle
Prend comme une figure exténuée et pâle,
Quand de tes yeux s'échappe un long rayon brûlant,
Que ton corps à regret se meut, plaintif et lent,
Fatigué de porter ton âme et ses blessures,
Quand la foi t'abandonne, en ces heures peu sûres
Où les plus beaux serments semblent ne pas tenir
En face d'on ne sait quel lugubre avenir,
Qu'est-ce donc que tu vois, autour de nous, qui rampe

Dans l'ombre, au bord du cercle enflammé de la lampe?
Quel frisson te saisit jusque sur mes genoux ?
Que crains-tu? Quelle horreur dans la tendresse même,
Donne à tous tes baisers cette fièvre suprême,
Et qui veux-tu braver en disant : « Aimons-nous » ?
Si Quelqu'un qu'on ne peut nommer, dans les ténèbres,
Flaire une proie et rôde à pas mystérieux,
Dis-le, pour qu'à l'instant, redressé, furieux,
Je porte la clarté sous ses voiles funèbres.
Et si le cœur devant son visage me faut,
Les mains jointes, avec des larmes, s'il le faut,
Je lui crierai : « Seigneur, pitié! c'est vrai, nous sommes
Vos sujets : nous aimons, et les amours des hommes
Sont de tristes rosiers effeuillés par le vent!
Mais nous avons souffert, elle et moi, bien souvent :
Laissez-nous être heureux! Oui, c'est une injustice,
Puisqu'ici bas la loi pour tous est qu'on pâtisse.
Tout de même passez, passez votre chemin,
Allez-vous-en! pas aujourd'hui! demain! demain! »

IX

Ni pressé ni lent, écoute
Cet inexorable bruit
De fontaine qui s'égoutte
Infiniment dans la nuit.

Pas un instant qui s'égare :
Tous nous mènent par la main.
Qu'on roule ou qu'on reste en gare,
On fait le même chemin.

Mais, dis-tu, les trains vont vite,
Ils fuient! Non, cela n'est pas :
L'horloge que nul n'évite
Les règle aussi sur son pas.

En vain, tirant sur leurs chaînes,
Là-bas, le long du ravin,
Percent-ils l'ombre des chênes
De leur feu rapide ! En vain,

Notre amour, ouvrant son aile,
Veut-il, front contre le vent,
Hors de la ligne éternelle
S'envoler... Il tombe avant.

Ni pressé ni lent, écoute
Cet inexorable bruit
De fontaine qui s'égoutte
Infiniment dans la nuit.

X

Ce vide, cet ennui, ces larmes d'impuissance,
C'est toi qui me manquais. J'ai pleuré ton absence,
Des mois entiers, sans m'en douter, sans te connaître,
Et, lorsqu'au ciel brillait une lueur, peut-être
Qu'en moi les vagues yeux que donne le délire
Te voyaient quelque part dans le monde sourire.
Peut-être aussi qu'un jour, de loin, tu m'as fait signe.
Je vins. J'ai traversé l'Europe en droite ligne,
Ignorant où j'allais. Il tonnait, et la grêle
Mêlait, il m'en souvient, son bruit au bruit des roues.
J'avais la fièvre ; un flot de sang brulait mes joues.
Et dire que j'étais déjà dans ta main frêle !

XI

Je commençais à trop souffrir, j'en concevais
Une espèce d'orgueil boudeur, aigri, mauvais.

Je pleurais d'être seul, mais de ma solitude
J'étais près de me faire un tic, une attitude.

Lorsqu'on est malheureux longtemps, c'est comme un pli
Que prend le cœur, un sort d'homme pauvre, établi.

Il faut lutter, on lutte, et, quand le combat dure,
Il se forme dans l'âme une peau morte et dure...

Si donc j'ai pu montrer, parfois, quelque raideur,
Pardon ! Toute raideur est grimace et laideur.

L'orgueil, je le confesse, est la suprême ruse
Du Démon. La souffrance était ma seule excuse.

XII

Je croyais mon cœur sec et vieux comme l'automne
Avec ses craquements de bois mort. Je m'étonne
De le voir, à présent, risquer de jeunes pousses
D'un vert pointu. Mon Dieu, que tes brises sont douces !
Que ta goutte de pluie est tiède ! Elle me touche
Comme un doigt, et la sève a coulé dans la souche.

XIII

On se dit las, de tous les rêves revenu,
On le pense, et qu'est-on? un petit enfant nu.

L'écorce, au vent d'hiver, se ride et se contracte,
Mais la moelle de l'arbre est toujours tendre, intacte.

J'accepte la leçon, et veux, tout le premier,
Me moquer de mon cœur, et lui dire : O ramier,

Des pleurs, jadis, gonflaient ta gorge. Un an s'écoule,
Et maintenant la voix qui sanglotait roucoule.

Le chant du rossignol, dans le parc embaumé,
Semble égoutter l'azur tout en perles de Mai.

Dans les sources, au vol, des becs aigus s'abreuvent,
Et des yeux de soleil entre les feuilles pleuvent.

XIV

Du moins jamais mon cœur n'a-t-il su blasphémer,
Jamais n'a-t-il connu l'envie,
Je n'ai pas attendu d'être heureux pour aimer
La vie.

Les pauvres m'ont appris qu'à côté de la mort
Il n'est peine qui ne soit douce.
Et, lorsque je me plains, chaque cri que je pousse
Est suivi d'un remord.

De bonne heure, Paris a bercé ma souffrance
Dans la sienne où chante l'espoir,
Et j'ai vu dans les pas de la foule, le soir,
Une marche à la délivrance.

FRANÇOIS PORCHÉ.

LA SCHOLA
ET LE CONSERVATOIRE

—

Dans son numéro de juillet 1902, le *Mercure de France* offrait à ses lecteurs une étude musicale enflammée, intitulée « le Conservatoire et la Schola ». Avec sa sincérité et sa fougue coutumières, Jean Marnold, incorrigible paladin que toutes les croisades musicales trouveront toujours l'armet en tête et la lance au poing, y saluait solennellement le Messie de la rue Saint-Jacques, exaltait ses hautaines doctrines, prophétisait le retour de l'âge d'or, et, pour honorer le triomphateur, terrassait sous ses yeux M. Dubois, hydre débonnaire préposée à la garde du trésor conservatorial, lui brisait les mâchoires, et traînait joyeusement ce maigre fonctionnaire à l'écorche-cul.

Sept ans — déjà ! — nous séparent de ces héroïques réjouissances. Le Messie a fait son chemin. Il a pignon sur rue, église métropolitaine à Paris et chapelles en province. Il s'enorgueillit d'une douzaine d'apôtres fervents et résolus et d'une armée de pieux disciples. Quelques vierges et plusieurs martyrs ont confessé sa foi, son évangile s'élabore et les premiers versets en ont été édités chez Durand : c'est un dieu arrivé.

On pouvait faire crédit à l'église militante, on devait accorder sa compassion à l'église souffrante, mais on peut aujourd'hui sans impudeur soumettre aux formalités de l'inventaire une église triomphante. L'heure est venue de savoir si l'institut de musique de M. Vincent d'Indy a tenu les promesses de son fondateur. Quels fruits a portés cet arbuste planté en terre musicale avec la solennité et la ferveur qu'apportaient autrefois nos pères à l'inauguration d'un arbre de la Liberté ? Quelles sont actuellement, dans le domaine de l'art, les positions respectives prises par les fidèles du culte conservatorial et par les tenants de la Réforme ? Sur quels articles de foi sont-ils en désaccord et sur quels points de doctrine ergotent leurs théologiens ? Autant de questions enveloppées d'obscurité

pour les nombreux mélomanes qui ne fréquentent pas les sacristies de la musique et totalement ignorées du grand public, autant de problèmes trop mal posés pour être résolus et dont il n'est pas inutile de préciser les données.

Pour bien comprendre l'œuvre de la Schola, il ne faut pas perdre de vue que cette école représente un énergique effort de réaction. Son esprit, ses tendances, ses appétits les moins conscients et ses goûts les plus réfléchis sont foncièrement réactionnaires, non certes dans l'étroite acception parlementaire du terme popularisé par le jargon électoral, mais au sens le plus largement humain du mot. En fondant cette institution, M. Vincent d'Indy n'accomplissait pas un geste banal d'Américain munificent, préoccupé de multiplier les fontaines de sapience et les arbres de science aux carrefours des villes. Ouvrir une école de musique de plus à Paris lui paraissait une médiocre entreprise, mais dresser en face de l'enseignement officiel un enseignement libre qui en serait la critique vivante était une ambition plus digne de lui. C'est ainsi qu'avant de se mettre au service de l'art, la Schola s'était déjà imposé une auguste mission : redresser les torts de l'État, dénoncer les hérésies de l'Alma Mater du faubourg Poissonnière et entretenir jalousement, sur l'autel de la vérité absolue, la sainte veilleuse de l'orthodoxie.

Rien de plus respectable qu'un tel idéal et l'on serait mal venu de sourire en présence d'un aussi généreux plan de campagne, mais ce souci d'opposition systématique n'était-il pas un fardeau bien importun pour des artistes fournissant leur première étape? En acceptant cette préoccupation initiale de « faire autre chose » que leurs collègues de la rive droite, ces jeunes musiciens rivaient à leur pied le plus lourd des boulets. Ils le traînent encore aujourd'hui.

Les vices de l'esthétique conservatoriale sont assurément nombreux et notoires : pour en dénoncer un, le Maître de la Schola n'avait que l'embarras du choix. C'est dans ce choix pourtant qu'il fut mal inspiré.

L'établissement du Faubourg-Poissonnière — ne parlons pas de celui de la rue de Madrid où germeront peut-être les semences fauréennes! — ne s'est jamais signalé par un esprit de centralisation excessif. Son directeur est investi de fonctions plus administratives qu'artistiques et son influence est

à ce point illusoire que les classes de déclamation n'ont jamais songé sérieusement à secouer le joug des croque-notes qui les gouvernent et que les professeurs de hautbois ou d'harmonie s'accommoderaient fort bien d'un patron tragédien ou auteur dramatique. Une telle fonction pourrait, en somme, constituer une retraite honorable pour quelque haut parlementaire frotté d'art, et le séant de quelque Dujardin-Beaumetz remplirait congrûment ce fauteuil. L'organisme conservatorial est composé d'une multitude de petites cellules vivantes et autonomes fabriquant un aliment musical prodigieusement abondant. Chaque élève en prend sa part, selon son appétit, sous l'œil, intéressé ou indifférent d'un professeur artiste ou cuistre. Suivant le talent du maître-queux de la classe, la pâtée est plus ou moins raffinée, mais elle demeure toujours solide et inépuisable et constitue une nourriture hygiénique pour l'enfance d'un musicien. Bien entendu, il ne faut pas se contenter indéfiniment de cette alimentation simplifiée et l'élève heureusement organisé sait vite découvrir le régime qui conviendra désormais à son estomac plus exigeant et plus délicat.

Les résultats de cette méthode simpliste sont surprenants et tout à l'avantage de la sélection naturelle. Grâce à elle, les tempéraments médiocres se résorbent et s'éliminent mécaniquement, tandis que les natures de choix acquièrent une vigueur inattendue. Les croisements, les greffes, les bouturages les plus fantaisistes réussissent admirablement et donnent des produits d'un savoureux imprévu. Guiraud, pédagogue circonspect, allaite Claude Debussy ; Pessard, magister vérécondieux, enseigne l'harmonie à Maurice Ravel et la nursery de Fauré nous vaut simultanément des Florent Schmitt, des Février, des Ravel, des Ladmirault, des Aubert, des Ducasse et autres frères ennemis. La vieille poule conservatoriale est touchante parce que sa myopie lui permet de couver avec la même sollicitude des œufs de canard, d'aigle ou de cygne ! Longue vie à la vieille poule !

De telles erreurs ne sont pas à redouter avec la nouvelle couveuse artificielle brevetée de M. Vincent d'Indy. Les résultats obtenus sont scientifiques. Le libéralisme inconscient mais salutaire de l'enseignement officiel est précisément ce qui scandalisa le maître scholastique et ce qu'il voulut bannir à

jamais de son royaume. A l'instar des manuels guerriers il décréta que la discipline serait la force principale de son armée et il l'organisa sévère et inflexible. Ses élèves furent d'ailleurs les premiers à s'enorgueillir de cette rigide ordonnance qui les classait, à leur sens, fort au-dessus des francs-tireurs de la rue Bergère. Ils acceptèrent tous le même idéal, celui de leur généralissime, et s'appliquèrent à le réaliser méthodiquement. L'art s'offrit à leurs yeux sous l'aspect d'une voie large et droite que l'on doit couvrir d'un pied résolu, entre camarades correctement alignés, marquant le pas et rythmant à l'unisson la même chanson de route. Et comment ne pas prendre en pitié les malheureux qui osent encore concevoir la beauté musicale comme une forêt vierge où chaque explorateur doit se frayer seul un étroit sentier et marcher, sans compagnon, à la recherche de trésors insoupçonnés! Les conscrits de la Schola ne connaissent pas ces inquiétudes et cet esprit d'aventure : ces élèves-caporaux de la musique puisent dans la connaissance parfaite de leur théorie la tranquillité de conscience et la paix du cœur.

Car la Schola a une théorie et connaît la faiblesse d'en tirer vanité. Cette théorie est naturellement composée de tous les principes négligés par nos officiels.

Le Conservatoire oublie facilement l'utilité de l'histoire de la musique ; un simple cours libre, ignoré des trois quarts des élèves, y répand les bienfaits de la rétrospection : la Schola voulut aussitôt faire reposer toute son esthétique sur des considérations historiques. Ses premiers travaux furent féconds. Paris étonné apprit les noms d'une douzaine d'ancêtres de génie dont il ne soupçonnait pas l'existence, et plus d'un prix de Rome, enveloppé d'un manteau couleur de muraille, se glissa, le soir, dans la salle de concerts de la rue Saint-Jacques, pour y assister à la résurrection de quelque glorieux primitif enseveli jusqu'ici dans le linceul de poussière d'une bibliothèque. Ce fut une heureuse période pour nos jeunes archéologues dont le renom d'érudition s'affirma et grandit rapidement.

Malheureusement, grisés par ce succès, ils ne surent pas s'arrêter à temps dans leur marche en arrière. Le snobisme du passé exerça parmi eux les plus terribles ravages. Pour avoir sauvé de l'oubli quelques authentiques chefs-d'œuvre,

ils en arrivèrent promptement à étiqueter chefs-d'œuvre tout ce qui était tombé dans l'oubli. Ce fut effroyable. Nous assistâmes à une reprise de « la Grammaire » de Labiche! Les plus vils tessons musicaux mis au jour dans ces fouilles fiévreuses nous furent présentés comme d'inestimables joyaux ; tout ce qui portait, ou semblait porter la date du xvie siècle, était aussitôt proclamé génial, transcrit, édité et commenté. Il fut admis qu'aucun compositeur de ce temps n'avait pu être médiocre et, devant la moindre exhumation, le respect étouffait le sens critique de nos pieux terrassiers. Tous les organistes connaissent, en particulier cette invraisemblable Anthologie des primitifs religieux publiée par la Schola pour l'amélioration du répertoire ecclésiastique et qui renferme une collection de motets d'une platitude inégalable et d'une morne laideur, pauvre marchandise que les pavillons vaguement révérés de Vittoria ou de Palestrina couvrent aux yeux des maîtres de chapelle accommodants.

Certes, l'étude du passé est pour un compositeur la meilleure des leçons de choses, mais elle ne doit pas arracher un artiste à son ambiance, le soustraire à l'influence de son époque, fausser sa sensibilité et son jugement et entretenir chez lui des aspirations anachroniques. L'abus du point de vue historique nous a valu trop de talents gothiques ou renaissants incapables de s'exprimer en art contemporain et a torturé trop d'artistes éternellement dépaysés et mécontents dans un siècle qu'ils traversent en étrangers. A la Schola, le mépris de tous les modernismes est pratiqué avec ferveur, car l'adoration du moyen-âge est un des dogmes fondamentaux de la maison.

Mais cette historiomanie a eu des conséquences plus directes encore. Elle a conduit les élèves de M. Vincent d'Indy à un curieux fétichisme de la forme. Habitués à noter soigneusement les variations et les développements des moules musicaux à travers les âges, ils ont été tout naturellement amenés à donner à cet accessoire de la création une place fâcheusement prépondérante. Leur grand souci, en présence d'une œuvre nouvelle, est de savoir si elle se rattache à la forme-sonate, si son thème a des propriétés cycliques et si ses phrases s'écartent de la forme-lied. Un scholiste, qui, récemment, dans cette revue — l'ingrat! — invectiva Marnold soupçonné de tiédeur à l'égard du cours de composition de M. d'Indy,

nous a laissé sur ce point quelques aveux précieux et lapidaires. Il imprima fièrement que les maîtres de la Schola ne se préoccupaient jamais de la beauté des idées musicales dans les compositions soumises par les élèves et faisaient porter leurs corrections sur l'unique question de la forme et du plan! Cela explique évidemment bien des choses et il ne faut plus s'étonner de rencontrer chez les plus brillants sujets de l'établissement cette indigence d'idées et cette sorte de coquetterie détestable qui les pousse à faire choix d'un motif inexistant pour construire une symphonie à huit étages.

Mais le même disciple ajouta un aveu plus significatif encore : « On ne nous reproche pas, non plus, le choix de nos harmonies! »... Nous aurions dû nous en douter en constatant à quel point elles étaient mal choisies! La science harmonique — orgueil un peu puéril de notre Conservatoire qui a parfois le tort de prendre des conventions pour des lois naturelles! — a été purement et simplement rayée du programme d'études de la Schola. M. Vincent d'Indy définit l'Harmonie : « l'émission simultanée de plusieurs mélodies différentes », ce qui équivaut à sa négation absolue et désigne nettement le contrepoint! « Musicalement, les accords n'existent pas », affirme-t-il encore avec un horrible courage! Et c'est le Grand Blasphème!

Nier l'harmonie, n'y voir qu'un catalogue de termes plus ou moins arbitraires, un recueil de formules abstraites, lui refuser toute réalité objective et se contenter des ressources mécaniques du contrepoint, c'est anéantir l'âme même de la musique, c'est méconnaître le principe vital de notre art, la force vive qui assure son développement et sa pérennité. Comment ces historiens appliqués peuvent-ils ignorer que l'histoire musicale tout entière se résume dans les successives conquêtes harmoniques de l'humanité? L'annexion de l'accord de septième de dominante, la soumission de la quinte augmentée, la libération de la neuvième, la colonisation de l'appoggiature non résolue... voilà les grandes dates historiques qui illuminent tout un siècle. Le contrepoint ne vit pas, ne progresse pas, ne permet pas d'acquérir de nouveaux trésors sonores. C'est un procédé artificiel d'élocution qui n'était déjà plus perfectible à l'époque de Bach et ne saurait constituer

un moyen d'expression acceptable pour des sensibilités contemporaines.

L'harmonie, au contraire, s'enrichit chaque jour, parce qu'elle soulève l'un après l'autre les voiles qui nous dérobent les phénomènes naturels et résoud lentement les problèmes acoustiques. Nier l'objectivité de l'harmonie, c'est nier la nature. Musicalement, un accord isolé existe. Une simple cloche entrant en vibration le crée, dissonnant, indépendant et complet, parfaitement organisé; il est facile de voir qu'il n'est pas engendré, comme le voudraient les théoriciens de la Schola, par des mouvements mélodiques superposés, envisagés passagèrement sous un aspect trompeur d'immobilité et offrant un sens et une valeur esthétiques grâce à ce qui le précède et ce qui le suit. Cette thèse des écheveaux mélodiques, se nouant çà et là en agrégations fugitives, ne saurait expliquer les œuvres modernes où l'accord est ordinairement choisi pour lui-même, pour la vertu de son faisceau de résonnances naturelles, pour la saveur de sa grappe de notes et enchâssé dans une période musicale comme un motif décoratif ou expressif. Il arrive également que l'enchaînement de plusieurs de ces accords ne présente aucun intérêt à l'analyse « horizontale » imposée par M. d'Indy et ne se révèle émouvant que dans la perspective verticale de ses colonnes sonores heureusement profilées. Dans *le Mercure musical*, Henry Gauthier-Villars, malgré ses tendresses scholistes, a très clairement démontré jadis à M. Louis de Serres l'étroitesse du point de vue contrapuntique et l'inanité des explications qu'on en tire si laborieusement pour l'analyse du discours musical. Mais de tels raisonnements ne sauraient ébranler la foi scholastique, car les racines de cette foi sont profondes et ne plongent pas uniquement dans l'humus musical!

Passionné de logique, M. Vincent d'Indy a voulu, fort imprudemment d'ailleurs, enchaîner étroitement son art et ses convictions. Il a, de ce fait, alourdi son enseignement musical d'une foule de considérations morales, politiques, religieuses et sociales du plus fâcheux effet. Toujours disciplinée, la Schola tout entière s'est ruée à la suite de son Maître dans cette malheureuse impasse. Elle fut, officiellement et collectivement, nationaliste, antisémite et anti-dreyfusarde avec

une puérile ostentation et eut le tort impardonnable de subordonner son esthétique à ces mesquines préoccupations qui devraient rester éternellement étrangères à la musique. Il faut entendre tous ces jeunes gens parler avec horreur des artistes de la Renaissance qui eurent l'audace de rompre la tradition chrétienne en cherchant des motifs d'inspiration dans le paganisme antique ; il faut les voir pourchasser dans l'histoire tous les compositeurs présumés circoncis et établir des barrières entre la musique sémitique et antisémitique ! Avec une candeur attendrissante de patriarche qui ne veut pas voir le mal autour de lui, M. Vincent d'Indy soumet le génie et asservit la gloire à ses édifiants concepts de justice et de morale. Il imprime dans son Cours de Composition les axiomes suivants qui désarment toute critique : « Quand une œuvre n'a point été conçue dans un but de gloire personnelle ou de profit, mais dans un esprit d'enseignement, elle mérite de durer et elle durera. » Et pour compléter ce brevet d'immortalité délivré, comme on le voit, à tout pion dénué d'orgueil, il ajoute : « Dans le cas contraire, elle tombera fatalement dans l'oubli. » Et voilà anéanties d'un trait de plume les œuvres de Gluck, dont l'avarice et l'avidité furent notoires, de Beethoven et de Wagner dont la soif de succès était inextinguible et des meilleurs de nos contemporains qui, en s'asseyant à leur table de travail, ne renoncent, hélas ! ni à la gloire ni au profit !

Il serait cruel d'insister sur la fameuse théorie des « sept facultés de l'âme » réparties en trois groupes, qui prennent part à la création artistique, et sur le catholicisme indiscret de telles appréciations esthétiques. Il ne faut retenir de cet étalage déplacé de spiritualisme agressif que la justification des théories musicales de l'institution fondée par ce croyant sincère et logique.

Tout s'explique aisément dans son programme d'enseignement en partant de ce point de vue : son amour du moyen âge, sa haine de la Renaissance, sa terreur de l'invidualisme favorisé par l'harmonie et son goût pour le contrepoint, instrument pédagogique nivelant les ambitions juvéniles et préservant les néophytes de cette sensualité coupable, de cette gourmandise d'oreille, du honteux matérialisme de la recherche voluptueuse du son pour le son qui caractérisent l'art con-

16

temporain. On comprend son enthousiasme pour le côté intellectuel de la composition, sa tendresse pour les travaux de construction et son indifférence pour l'acte brutal de la création, ce spasme cérébral, cette exaltation enivrée qu'accompagne souvent une sorte d'orgueil quasi sexuel. Et cette conception de l'art est si réfléchie et si volontaire chez M. Vincent d'Indy que cet héroïque pasteur de brebis musiciennes a plié son inspiration personnelle aux nécessités de son enseignement. Le compositeur de la « Symphonie sur un thème montagnard » et des « Souvenirs » a signé récemment deux Sonates ascétiques où les faiblesses de la chair sont domptées avec une énergie qui confine à la cruauté.

Tel est l'âpre et noble idéal de l'Ecole de la rue Saint-Jacques. Théoriquement il passe en beauté et en noblesse le pyrrhonisme de notre Faculté de musique, mais, en pratique, il n'a donné que des résultats décevants. L'expérience est faite, les « espoirs » du « sixième cours » ont terminé leur noviciat et ont présenté leur thèse de fin d'études. Ils ont tous apporté aux divers concerts de la Nationale des échantillons de composition d'une inquiétante similitude. L'empreinte du maître les a marqués pour l'éternité. Ils gardent aujourd'hui le pli de cette « forte direction »,de cette « sévère discipline artistique » dont ils étaient si fiers. On les accueille avec une affabilité inquiète et prudente : on sait qu'ils ne plaisantent pas lorsqu'ils s'expriment symphoniquement ! Leurs défenseurs attitrés se montrent moins ardents qu'autrefois : Gauthier-Villars les espace, Willy les distance et l'Ouvreuse les fuit. M. Pierre Lalo continue bien à saluer périodiquement en Albéric Magnard et Marcel Labey le triomphe de la méthode, mais ce d'Indyste résolu vient de percer le cœur de ses protégés en acceptant un fauteuil, voisin de celui de Debussy, au Conseil supérieur du Conservatoire !...

Le ciel est lourd d'orages. C'est en vain que les porte-paroles de la maison, énervés par l'atmosphère de défiance qui les enveloppe, essaient de démontrer que le dogmatisme est le meilleur moyen d'arriver au libéralisme, le public, qui n'ignore pas la vanité de ce genre d'argumentation si souvent employée par les partis rétrogrades, se tient dans une prudente réserve et attend le miracle lent à venir.

Le verrons-nous jamais ?... La route nationale que suivaient

allègrement ces jeunes gens se déroule à l'infini sans imprévu, jalonnée de bornes kilométriques. Mais leur troupe s'est vite immobilisée et nul ne songe à donner le signal du départ. Hypnotisés par la féerie du passé, ils ne peuvent s'arracher à la contemplation du chemin parcouru. Et soudain ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent plus avancer : leurs pieds desséchés sont rivés au sol, les voilà paralysés et bientôt pétrifiés pour l'éternité, les bras tendus vers le but qu'ils n'atteindront jamais. Et c'est la terrible punition du crime qu'ils commirent en se montrant plus réactionnaires que leur Dieu. Jéhovah n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Il s'irrite facilement contre celles de ses créatures qui s'attardent sur la voie du salut et qui portent sans cesse leur regard en arrière. La femme de Loth en sut quelque chose. C'est lui, n'en doutez pas, qui châtie aujourd'hui les timides ouailles de M. Vincent d'Indy de cette biblique façon. En vérité, qui ne reconnaîtrait sa manière ?...

ÉMILE VUILLERMOZ.

CHARLES DEMANGE
(1884-1909)

—

Charles Demange est mort. Quand nous croyions que le calme lui était rendu et qu'il avait retrouvé l'équilibre de l'âme, notre malheureux ami s'est tué... Notre désarroi est aussi extrême que notre douleur. Comment cet être vaillant, épris de vie, a-t-il pu s'abandonner? Comment, dans cette image ambitieuse et hardie qu'il possédait de l'existence, le regret, la lassitude se sont-ils glissés?... Non, ce ne fut point défaillance, mais excessive tension. Demange n'était pas un être affaibli, défait. A s'être trop âprement redressé contre les choses, il s'est brisé. — Je ne puis imaginer que jamais plus nous ne le reverrons. Son souvenir occupe tristement ma pensée et mon cœur : sa figure me tourmente et tous les traits de son visage et ses gestes familiers... Je sens encore plus maintenant comme il nous était cher.

Hier, j'ai accompagné mon pauvre camarade au cimetière de Préville, à Nancy. Qu'on me permette aujourd'hui d'assembler mes souvenirs, comme on porte une couronne sur une tombe à peine refermée...

Je voudrais fixer ici les traits de ce noble compagnon. Mais j'ai peur de dire mal ce que je sens si bien; je crains que les mots ne me donnent que de l'insuffisance. Ah! je voudrais tant faire aimer à ceux qui ne l'ont point connue cette âme exquise et qu'ils partagent nos regrets.

C'est en 1907 à Neuilly, chez M. Maurice Barrès, son oncle, que je vis Charles Demange pour la première fois. Très grand, mince, le teint pâle, les cheveux blonds, le regard droit, une moustache retombante, une figure empreinte d'énergie et de volonté. Nulle défiance dans la physionomie de ce jeune garçon, mais quelque chose de préoccupé, de réservé. Sa parole un peu traînante s'accompagnait de gestes des mains, qu'il avait remarquables d'élégance. — Nous fîmes, ce jour-là, une longue

promenade à pied dans Saint-James et sur les bords de la Seine. On s'entretint de littérature : tous nos goûts nous rapprochaient. Nous avions en commun des désirs, des admirations, déjà des amitiés. Demange m'invita à le revoir. Pendant ces deux dernières années, nous nous rencontrâmes souvent et partout. Ainsi est née notre affection : à nous surprendre les mêmes sympathies, chaque jour nous devenions plus amis...

Tout de suite, je m'attachai à Charles Demange : son attitude, son regard conquéraient. Celui qui fréquentait ce grand garçon de vingt-cinq ans devenait un peu son disciple. Dans nos réunions, il dominait vraiment; et puis, il désirait nous plaire et l'on ne sentait que le besoin de s'accorder à cette âme charmante. Au reste, nous nous entendions presque sur tous les points. Pour moi, Demange fut l'un de ces deux ou trois jeunes hommes avec qui on souhaite de vivre d'intelligence et de cœur et qu'au début de la vie nous choisissons. Nobles amitiés où l'on garde toujours une discrète mesure, où l'on ne donne que ce qu'on estime être le meilleur de soi-même.

Notre ami alliait à une rare délicatesse, aux plus fines susceptibilités morales, un fier désir de primauté, d'excellence. Rien de serf chez une telle nature : une droite ambition, le plus précis orgueil. A ceux qui le lui reprocheraient, je rappellerai le mot de Gœthe : « Il n'y a que les gueux pour être modestes. » Cet orgueil était chez Demange hautaine dignité, noblesse insigne de l'âme — et toujours ces mots reviennent lorsque nous voulons donner les dominantes de sa personnalité. — Avant d'être un écrivain, il voulait être un homme et savait qu'une belle existence se déroule comme un poème. Ce jeune homme nous aidait à comprendre ce que dut être la jeunesse de Maurice Barrès.

Demange était un idéaliste; il a vécu uniquement selon les passions de son esprit; il ne s'asservit à aucune réalité, repoussa tout ce qui aurait pu l'amoindrir. Nul être plus affiné. Servi par la plus rare culture, il aimait à s'entourer de mythe, de fiction. La musique imaginaire des beaux noms l'enchantait. Soucieux d'embellir, il fallait toujours à sa rêverie un compagnon de qualité. A Rome, il se tournait vers Gœthe, Chénier, Lacordaire. Comme il désirait de plaire à ces

morts glorieux! Dans ce monde où il dura si peu, il ne voulut connaître que les rêves les plus nobles des hommes.

Sans cesse, il s'exaltait le cœur, émotionnait les souvenirs. Il se tuait de sensibilité. A vivre, il mettait une excessive précipitation; et cette fièvre en lui effrayait. Il avait des nerfs magnifiques, mais il en abusa.

Ah! comme il s'ouvrait avidement à la suggestion du monde et sur tout l'univers répandait la nouveauté de son cœur! « C'est parfois une telle violence d'émotion, me disait-il, que je ferme les yeux, comme sous le soleil, les paupières instinctivement s'abaissent... Il y a entre les choses et mon corps une perpétuelle vibration. » Cette inquiète sensibilité ne le disposait qu'à souffrir avec plus de force.

Charles Demange avait beaucoup travaillé; il avait fait d'excellentes études scientifiques et littéraires. Au retour du cimetière, à Nancy, j'ai vu ce lycée où il connut les enivrants succès de l'enfance. En sortant de philosophie, il suivit les cours de la licence ès-lettres. Il eut pour professeur M. Albert Collignon, qui fut le maître de Maurice Barrès, de Stanislas de Guaita. D'autre part, Demange prépara le P. C. N. : son père et son grand-père paternels étaient professeurs à la Faculté de Médecine de Nancy et l'on voulait qu'il fût médecin. Mais en 1904, il vint à Paris, où il prépara l'agrégation de philosophie. C'est là qu'il connut M. Bergson.

De cette vaste érudition, Demange avait dégagé l'essentielle poésie. Elle lui donna des solidités. Il lisait aisément le latin et pouvait goûter dans le texte Virgile, Ovide, les divines Métamorphoses. Il savait du grec; Epictète lui était familier. Ses lectures étaient d'une diversité prodigieuse. « Par avidité d'être », il prenait tout, mais surtout les poètes... Des livres, encore des livres! Pauvre enfant sur qui tant de vies étrangères appuyèrent leur douleur et où il s'efforçait de démêler sa destinée! Les poètes firent chanter dans son âme une musique qui toujours l'éleva, mais ils la portèrent à un diapason impossible!

Demange avait les plus fines admirations littéraires. Pour Lamartine, son culte était véritable; je dois dire qu'il me découvrit ce divin poète que jusqu'alors j'avais mal lu et négligé. Lamartine fut le plus fréquent sujet de nos derniers entretiens. Nous aimions particulièrement la prose fluide, mélo-

dieuse de l'auteur de *Raphaël*. Du *Cours familier de Littérature*, Demange me révéla les touchantes beautés. Ah ! quelle douceur c'était de l'entendre lire de sa voix chantante, suivant la musique des phrases, de la main marquant le rythme. L'âme tendre et hautaine, l'idéalisme magnifique du poète nous exaltaient. Au mois de mai dernier, Charles Demange voulut connaître le pays où naquit Lamartine. *Les Confidences* en main, il parcourut les lieux où se forma l'âme de son maître. Il visita Milly, le Mâconnais et les environs de Lyon. Saint-Point et Cluny, Bussières, le château de Pierreclos furent les différents sites de sa méditation. Je crois que les notes prises pendant ce pèlerinage furent insérées dans le volume qu'il a laissé presque achevé et que des soins pieux nous donneront bientôt.

Après Lamartine, qu'il adorait, ses livres les plus chers étaient *Adolphe*, de B. Constant, *Volupté*, de Sainte-Beuve, *Dominique*, de Fromentin. Voilà sa famille sentimentale (1). Je ne parlerai point de sa culture philosophique ; ses études suffisamment nous en disent l'étendue.

Né dans le catholicisme, Demange gardait pour les choses de la dévotion une tendresse profonde. Il avait la sensibilité catholique. A Rome, dans les églises et les couvents, il suivit les traces du P. Lacordaire, de qui *la Vie de sainte Madeleine* l'émouvait comme un poème...

Très jeune, il avait beaucoup voyagé. Il visita plusieurs fois l'Italie ; en 1907 il vit la Grèce. L'an dernier, il fut sur les plages de Sicile... Il allait, demeurait, repartait sans cesse comme s'il eût voulu compenser la brièveté de sa vie.

C'est à Rome qu'il composa ce *Livre de Désir*, publié il y a quelques mois à la librairie du *Mercure de France*. Œuvre d'une brûlante sincérité où il nous confia ses premières inquiétudes devant l'existence. J'ai voulu la relire. Ah ! dès la couverture jaune, cette cruelle épigraphe empruntée à Sophocle : « C'est toi-même, garçon trop sensible, qui te condamnes à souffrir... » J'ai dû refermer le petit livre : telles notations trop aiguës, dans ma douleur m'étaient insupportables. Je ne pouvais alors me plaire à ces pages d'un goût délicat, d'une

(1) Demange était musicien. Une sœur, qu'il aimait tendrement, lui interprétait les chants de Schumann, les musiques passionnées de Chopin. Elle ouvrit son âme à la profonde magie des sons. A Paris, il fréquentait les concerts.

sensibilité ou profondeur qui, dès l'abord, avaient ravi les lettrés.

A son entrée dans la vie littéraire, Charles Demange fut salué par les plus illustres d'entre ses aînés. M. Emile Faguet tint à signaler au public les débuts du jeune écrivain, et consacra au *Livre de Désir* un feuilleton entier du *Journal des Débats*. Vingt ans plus tôt, à cette même place, M. Paul Bourget présentait *Sous l'œil des Barbares*, de Maurice Barrès. On ne peut relire, sans regret, ces lignes de M. Faguet :

M. Charles Demange a bien du talent, ou, tout au moins de bien grandes promesses de talent... Il développera sa faculté singulière de se mettre à l'unisson des pays où il fréquente, ou, ce qui est aussi intéressant, de mettre les pays qu'il épouse à l'unisson de son âme ; et nous aurons en lui un impressionniste, peut-être un romancier, en tout cas un écrivain artiste d'une qualité qui est en passe de devenir exquise.

Nous garderons pieusement ce petit volume où Charles Demange fixa ses premières expériences. Sa destinée lui fera prendre place à côté de Maurice de Guérin, de Jules Tellier, d'Ary Renan, de ces poètes morts jeunes, à qui désormais il demeurera associé dans notre imagination. Nous léguons *le Livre de Désir* à la génération qui nous suit.

La crise de souffrance d'où date cette œuvre d'adolescent était éloignée déjà. Charles Demange semblait même avoir pour ces angoisses quelque dégoût. Il se sentait délivré des douleurs que son livre exprimait. Il s'apprêtait pour les conquêtes et se tendait vers cet avenir que déjà il eût voulu posséder. Allègre, il paraissait heureux de vivre et d'agir. Il songeait à se présenter aux élections législatives de 1910, à Nancy. Un journal, *la Démocratie de l'Est*, venait d'être fondé par ses soins. Ses travaux littéraires se poursuivaient ; un nouveau volume allait être publié en octobre. Dans des revues nous lisions parfois son nom. Et puis tout ne semblait-il point favorable à notre ami? Il était riche, il avait le plus joli talent. Le succès ne l'avait pas fait attendre. La vie ne lui réservait que les facilités.

Et pourtant, ces derniers mois, Demange inquiéta notre amitié par le spectacle du mal singulier qui le tourmentait. Nous le connûmes alors irritable, craintif, s'ingéniant à souffrir

sur des soupçons insensés. Ah! l'affreuse capacité de souffrance! Le malheureux paraissait exaspéré par je ne sais quelle présence... Il ne s'appartenait plus. C'était, d'abord, de la torpeur; puis, de la révolte contre ces obsessions. Voilà ce que chacun voyait. Mais de ces amertumes qui eût imaginé les causes véritables et qui dira jamais les tourments, les meurtrissures atroces qu'il dut subir? Précipitamment, Demange quittait Paris, partait pour Épinal, où il s'était ménagé une solitude... Et cependant pour une parole affectueuse, la surprise d'un joli paysage, comme son regard redevenait confiant, comme toutes choses lui paraissaient désirables. Lisez ces lignes délicates qu'il écrivit il y a quelques semaines, comme préface aux poèmes d'un camarade.

Tout est si beau, mon ami, les soirs ardents quand retombe la chaleur sur l'horizon neigeux des monts ou l'indifférence des terres plates... Alors, passe une jeune femme dont je sais bien la voix. Danseuses, sourires, promenades rapides, tous les regards provoquants, comme ils fuient dans un brisement de plaisir... Celle-là demeure maîtresse de notre silence. Quel jour, quelle heure, si elle permet que nous lui parlions!

Dans l'attente, peu à peu, le bonheur s'insinue. La douleur et l'orgueil, l'effroi du désir que fond la volupté, empêchent nos jeunes ennuis de joindre la folie. Après avoir dormi sur les tapis de l'enfance, nous accorderons à nos gestes d'homme tout l'espace pour décor, si de subtils tissus, le rêve, le mystère recouvrent habilement la tendresse et la défaillance, l'ironie et la passion.

Le mois dernier, après une crise définitive, ses amis croyaient qu'il avait retrouvé le calme. Demange était plus paisible. Dans la soirée du vendredi 30 août, à Épinal, il se promena sur le Cours avec le lieutenant Bernardin et M. Gabriel Dauchot; il décida qu'il partirait samedi pour le lac de Côme, après avoir serré la main de son oncle, à Charmes. Vers minuit, il rentra à son hôtel. Le lendemain matin à 9 heures, on le trouvait agonisant sur son lit, la tempe trouée par une balle de revolver.

Auprès de lui, on ramassa un petit livre: c'était une biographie de Lord Byron, récemment publiée. La brochure, m'a-t-on dit, était ouverte à la page 33, où l'on voit un portrait de Miss Chaworth, à dix-sept ans, de cette jeune fille pour qui Byron écrivit ses plus beaux vers d'amour. Cette figure

toute claire rappelait à Demange le visage d'une enfant qu'au début de la jeunesse il avait passionnément aimée; écartant les laideurs dont il mourait, il voulut demeurer sur cette image charmante...

. . . .

J'ai vu Epinal, ville discrète qui fut pour notre ami un séjour plus tranquille, l'atmosphère où réserver ses secrets. Elle est mêlée à toute la dernière période de sa vie... Quand j'arrivai, le soleil du matin dorait de lumière douce les vieilles maisons de la rue d'Alsace, au bord de cette Moselle dont les eaux claires glissent rapides sur les grès rouges... Sous le ciel d'un bleu net, parmi les Vosges sombres et paisibles, la petite ville m'évoqua certaine matinée à Florence. A la pureté de cet air, à ce décor d'une telle tendresse, Demange trouvait des joies de convalescent. Paysage de confiance qu'il a choisi pour y mourir... Je me suis traîné sur ces endroits qu'il affectionnait. J'ai voulu voir ce cours où il passa ses dernières nuits et dont chaque arbre évoquait des souvenirs selon son cœur. C'est au Château, sous ce gros chêne traversé par un obus allemand le 12 octobre 1870, qu'hier encore il mit de l'ordre en des notes rapportées d'Olympie... Voilà le parc où s'apaisèrent ses fiévreuses rêveries. Puis le Musée, la Bibliothèque qui fut celle des princes de Salm-Salm...

Mais je dus gagner alors l'hôpital Saint-Maurice. Son corps était déposé là... J'entre. Une religieuse passe, furtive. Elle ne pense pas au jeune homme qui est mort... Dans le jardin ensoleillé, les roses tombent en parfum; on entend le murmure d'une fontaine... Un long voile noir sur une coiffe blanche, un visage pâle et doux, des manches bleues, un geste calme qui nous indique la chambre où, sous des fleurs, notre pauvre ami repose... Sœurs d'hospice, petites religieuses lorraines qui fûtes les gardiennes de son enfance!....

J'ai quitté Nancy après avoir conduit au cimetière mon camarade Charles Demange. A mon retour, j'ai voulu rédiger ces souvenirs. Ah! l'effroyable destinée qui veut que, sur lui, il nous faille si tôt assembler de la tristesse, du regret! Mais ai-je su dire seulement quel être exquis, d'une noblesse d'âme unique fut l'ami que nous pleurons?... Je me suis appliqué, l'esprit et le cœur pleins de lui. Et ces pages, j'ai déjà peur de les relire.

HENRI MASSIS.

POÉSIES

LES CHATS

L'Eros qui fit les dieux et les bêtes cruelles
A mis dans leur gosier le chant des tourterelles,
Dans leurs yeux ce phosphore et ce mystère noir
Des mers chaudes dormant sous la paix d'un beau soir.

Ma mémoire s'éclaire à leurs vertes chandelles;
Un fantôme lointain me fait signe et m'appelle
Dans ce puits où mon spectre a trouvé son miroir, —
— Ce visage ancestral que je devais avoir

Quand mon âme à leur ventre avait encor sa crèche. —
J'y revois l'animal étrange que je suis,
Triste, avec cet instinct de mordre ce qu'on lèche,

Ce culte de la lune et ce goût de la nuit,
Et ce lugubre amour qui gémit et qui feule,
Griffe haute, une haine héraldique à la gueule.



A UN PASSANT

Entrez. Ne dites rien et ne vous nommez pas.
Je veux tout ignorer, sauf la main qui frissonne,
Du passant timide qui sonne
Avec le désir sur ses pas.

Venez. Asseyez-vous sur ce tabouret bas :
Vous avez faim.., et vous n'avez aimé personne...
Que voulez-vous que je vous donne ?
Il ne reste rien du repas.

Buvez, si vous voulez, au lac de mes prunelles
Ces parcelles de miel traînant encore en elles
Et, dans vos yeux émerveillés,
Au fond des souvenirs brouillés,
Gardez l'image de la dame triste et brune
A qui le soir on pense, accoudé sous la lune.

*

SOIR D'AUTOMNE

A l'heure où sur les champs le brouillard tombe et fume,
A l'heure où le berger près de l'âtre s'endort,
A l'heure où le kaleb du souvenir s'allume,
J'écoute en tisonnant hurler le vent du nord.

J'écoute l'ouragan qui, déchirant la brume,
Fait aux arbres craquer les branches de bois mort,
Et mon cœur à ces bruits se plaît et s'accoutume,
Mêle son requiem à leur sinistre accord.

Oh ! je comprends vos cris, voix des rafales folles :
Je vous ai dit souvent de lugubres paroles ;
Vous êtes l'orgue où chante en secret ma douleur,

Quand s'assied près de moi le fallace fantôme
Du passant en allé pour toujours vers ailleurs
Et dont le front ardent eut son nid dans mes paumes.



LES STATUETTES

Quand la Mort, en riant, nous déshabillera
De notre manteau de théâtre
Et qu'elle lèvera le masque d'opéra
De notre orgueil opiniâtre,

L'un devant l'autre, alors, elle nous placera,
Ainsi que deux rêves de plâtre,
Nus, sur la cheminée et nous tendant les bras
Par-dessus le trou noir de l'âtre,

En s'envoyant du geste et de loin un bonjour :
— Bonjour! bonjour, ô mon amour! —
Et, comme deux enfants, deux jumeaux blancs et tendres,
De leur innocence ébahis,
Nos deux cœurs, qui se sont tant aimés, tant haïs,
Iront folâtrer dans les cendres!

MARIE HUOT.

LE THÉATRE DE VICTOR HUGO ET LA PARODIE

(*Suite*[1])

On trouve dans le théâtre de Victor Hugo tel sombre drame chargé de ténébreux mystères et de complications étranges qui peut devenir encore plus comique pour qui est à la fois spirituel et mal intentionné. Nous voulons parler d'*Angelo, tyran de Padoue*. Rappelons brièvement le sujet de la pièce afin d'éclaircir ce qui va suivre. Angelo aime la Tisbe et la Tisbe, dont le cœur est pris par Rodolfo, ne l'aime pas. Rodolfo, pour sa part, se moque de la Tisbe, puisqu'il n'est occupé que de Catarina, la femme du tyran de Padoue. Catarina est animée d'excellentes intentions à l'égard de Rodolfo, mais elle oublie qu'elle a jadis dédaigné les avances du sbire Homodéï et le sbire Homodéï se venge en dénonçant à Angelo la coupable épouse. Elle est surprise par lui en compagnie de Rodolfo et elle succomberait infailliblement sous ses coups, si la Tisbe ne se dévouait pour elle. La Tisbe meurt, frappée de la main de Rodolfo. On s'explique mal d'abord le sacrifice de la comédienne, et, pour comprendre sa grandeur d'âme, il faut savoir que sa mère fut jadis sauvée par Catarina. La mère de la Tisbe était une chanteuse des rues qu'on allait pendre à cause de propos séditieux qu'elle avait tenus contre la Seigneurie de Venise. Catarina étant intervenue, la malheureuse avait eu la vie sauve et elle avait offert à sa bienfaitrice, en témoignage de reconnaissance, un crucifix de cuivre que Catarina avait gardé et que la Tisbe avait retrouvé dans la chambre de la femme du podestat de Padoue. Déçue dans son amour, la comédienne avait acquitté sa dette de reconnaissance envers sa bienfaitrice. Voilà qui est compliqué et nos parodistes peuvent s'en donner à cœur-joie. Ils n'y manquent pas. Comme toujours, les personnages changent de nom dans *Cornaro, tyran pas doux*, pièce en quatre actes et en vers de MM. Dupeuty et Duvert. Le tyran s'appelle

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 293.

Cornaro. Au jeune capitaine Rodolfo se substitue le poêlier-fumiste Molleffo. Le traître Homodeï devient Psalmodi et Catarina, Castorine. La comédienne la Tisbe n'est plus que la danseuse de corde, Malaga. A la place de Reginella, nous trouvons Polichinella.

Examinons de quelle manière le sujet d'*Angelo* est caricaturé. Cornaro, amoureux de la danseuse de corde Malaga, vient la voir au jardin de Tivoli, et Malaga, qui n'approuve guère cette conduite d'un homme marié, ne se fait pas faute de le dire, puis, s'étant moquée de la jalousie de son soupirant, elle lui raconte, en un style d'une haute extravagance la vie qu'elle a menée. Munie d'une plaque de la préfecture, sa mère chantait dans les rues. Un jour qu'elle avait dit les couplets d'une satire politique, un gendarme l'arrêta. Heureusement une jeune fille, « ange échappé du ciel », la sauva et la pauvre femme remercia la généreuse inconnue en lui offrant la plaque de la préfecture. Il y a, on le constate aisément, identité de situation.

A un moment donné, Malaga prévient son interlocuteur qu'elle possède deux élixirs qui lui ont été offerts, par « un de ses anciens, de Dijon (Côte-d'Or), moutardier du pape » :

L'un extrait de *Lucrèce*, et l'autre, de *Tudor :*
Le premier asphyxie, et l'autre vous endort...

Cornaro réclame :

— Donne-les-moi !
— Pourquoi ?
— Pour tuer !! Je suis un
Tyran pas doux.

On raille les imitations de Victor Hugo. Angelo, dans la pièce, porte suspendue à sa chaîne de cou une clef merveilleuse ciselée par Benvenuto Cellini. Cette clef sert à ouvrir la chambre à coucher de Catarina. Dans la parodie, la clef minuscule se change en un véritable monument et le podestat l'offre à Malaga, qui raille doucement ce « truc » théâtral et nous dit :

O Raoul Barbe-Bleue, *ô Gageure imprévue*
Qu'au Théâtre-Français depuis longtemps j'ai vue !

MM. Dupeuty et Duvert sont les ennemis des moyens faciles et souvent employés. Ils estiment, non sans raison, qu'il y a trop de cachettes, de couloirs mystérieux et d'issues bizarrement

aménagées dans *Angelo*et un personnage de *Cornaro* constat

> Si les fenêtres sont en nombre égal aux portes,
> Les impositions doivent être bien fortes.

Cette critique est exprimée de nouveau au second acte, sc une forme spirituelle. Tandis que Cachné et Polichinella, s vantes de Castorine, font le lit de leur maîtresse dans la cha bre à coucher de celle-ci, Psalmodi, qui remplace le traît Homodéï, descend du cintre, assis sur un banc portant l'i cription « porte secrète ». Les servantes sont étonnées. El croyaient toutes les trappes dont les murs sont percés s gneusement closes. En outre, elles ne s'expliquent pas ce manière de s'introduire chez les gens. Psalmodi répond bafouant l'Homodéï de Hugo :

> Les chemins usités ne sont pas de mon goût :
> Moi, je suis un lézard, un vrai passe-partout !
> Et le chat joue avec la souris. C'est sensible.

Que veut-il dire ? Ni Cachné, ni Polichinella ne se l'explique et Psalmodi, impératif :

> La souris et le chat ! Vous n'avez pas compris !
> Je vous dis que le chat joue avec la souris,
> Et que même parfois il la tue, il la croque...
>
> POLICHINELLA
>
> C'est peut-être fort beau, mais c'est un peu baroque...
> Que venez-vous parler de souris et de chats ?
>
> PSALMODI
>
> Je comprends qu'en effet vous ne compreniez pas :
> Je suis un sphinx vivant, un homme hiéroglyphe,
> Et quand je ne dors pas, je fais du logogriphe ;
> J'ai même l'habitude, et jamais je n'en ris,
> De prendre pour sujet les chats et les souris.
> C'est une idée. Allons, laissez-moi, mes commères ;
> J'ai besoin d'être seul ; je veux parler d'affaires ;
> Détalez promptement sans bruit et sans éclat
> Ainsi que deux souris fuyant devant un chat.
>
> POLICHINELLA
>
> Allons-nous-en, Cachné, sa manie est fort triste
> Peut-être c'est un fou...
>
> CACHNÉ, *bas à Polichinella.*
>
> C'est un naturaliste !

Dans les scènes suivantes, les parodistes s'égaient out mesure de la situation pathétique qui met aux prises Catari

et la Tisbe, les deux rivales. La femme d'Angelo se devinant dénoncée a caché son amant et éteint la lumière de la pièce. C'est à ce moment que la Tisbe arrive, portant une lampe. Un peu plus loin, les deux femmes ayant exprimé leur colère et leur haine et la comédienne ayant aperçu le crucifix de sa mère donné à Catarina, Angelo survient à son tour et la Tisbe le berne d'une histoire qui arrête sa vengeance.

MM. Dupeuty et Duvert utilisent, pour réjouir leurs spectateurs, la pensée prudente qui fait éteindre sa lampe à Catarina. Castorine et Molleffo se savent trahis. La première ne peut éteindre sa chandelle, faute d'un éteignoir. Le second manque de souffle et ne réussit pas à souffler la lumière. Le souffleur du théâtre intervient et s'acquitte de la besogne. Cette invention comique dut coûter bien des efforts à l'imagination fertile des auteurs de *Cornaro*, mais toutes les lumières d'*Angelo* les mettent en joie. C'est armée d'une chandelle que se présente Malaga substituée par eux à la Tisbe; c'est tenant aussi sa chandelle que Cornaro nous apparaît. Un bonnet de coton le coiffe; un sabre de cavalerie bat à son flanc et, dans cet appareil bizarre, il écoute les explications de Malaga. La danseuse de corde n'est point embarrassée de justifier sa présence, à cette heure dans la chambre à coucher de Castorine. Elle était venue avertir Cornaro que le parquet le menaçait. Pendant que le bonhomme prête une oreille attentive aux balivernes que lui débite l'impudente Malaga, Molleffo, l'amant qui manquait de souffle tout à l'heure, a réussi à s'échapper, et en maladroit qu'il est, il ferme lourdement la porte cochère derrière lui. Cornaro s'aperçoit de l'infortune conjugale à laquelle son nom le prédestinait et, montrant sa chandelle, il s'exclame :

> ma femme est infidèle,
> Je ne tiens pas l'amant, mais je tiens.....

Bientôt, animé d'un désir de vengeance fort explicable, il offre à Castorine de l'empoisonner. L'épouse coupable a mauvais caractère. Elle ne se prête pas à cette petite fantaisie. Cornaro, ne réussissant pas, va chercher une pièce de canon qu'il rapporte avec beaucoup d'étoupe enflammée. Cette façon d'agir révolte Castorine :

> Pour venger vos affronts, prendre l'artillerie.

Cornaro répond :

C'est l'arme que je crois le plus près du génie !

Castorine finit cependant par mourir, non d'un coup de canon, mais empoisonnée par une coupe de champagne. On le croit, du moins. Molleffo est navré d'avoir perdu sa maîtresse ; triste, maigri, avide de vengeance à son tour, il veut tuer Malaga. Heureusement le poêlier fumiste ne commettra pas son crime. Castorine n'est pas morte. Le champagne l'avait seulement grisée. Elle se réveille et Malaga explique que sa mère fut jadis sauvée par Castorine. Pour payer sa dette de reconnaissance, la danseuse de corde que nous avons vue, au commencement de la pièce, posséder l'extrait de *Lucrèce* qui asphyxie et l'extrait de *Tudor* qui assoupit, la danseuse de corde, dis-je, a substitué le second des extraits au premier et elle a réussi à sauver sa bienfaitrice. Elle dit à Molleffo :

C'est moi qui l'ai grisée !
Moi-même, moi pour toi !

Et Molleffo :

— Toi pour moi !

Et Castorine :

— Vous pour lui !
— Moi ! toi ! vous ! De pronoms quel déluge inouï !

Les parodistes se moquent de la phrase de Rodolfo : « Catarina ! tu vis, grand Dieu ! par qui as-tu été sauvée ? » et de la réponse de La Tisbe : « Par moi, pour toi. »

La pièce n'est pas encore terminée. Cornaro revient sur la scène et on raille ce vieillard insupportable qui a quelque parenté avec les « Vieux » de *Marion* et d'*Hernani*. Cornaro ne se fâche pas. Il demande aux interprètes de la parodie :

Enfin : résumons-nous, et, malgré vos malices,
Faut-il le voir, ce drame ?

Malaga, bonne fille, répond ;

— Allez voir les actrices.

Cornaro partage cette opinion et il engage le public à aller voir Mlle Mars et Mme Dorval, qui jouaient la pièce de Victor Hugo. Se tournant vers les spectateurs, Cornaro leur dit :

Et vous aussi ! Pourtant revenez dans ces lieux :
Parodistes hardis de talents gracieux,

Heureux si nous pouvons, effeuillant leur couronne,
Recueillir quelques-uns des bravos qu'on leur donne!

Malgré certaines faiblesses, *Cornaro, tyran pas doux* est l'une des plus brillantes, l'une des plus spirituelles parodies du théâtre de Victor Hugo. Elle a de l'entrain, de la gaieté, de la bonne humeur. On n'y relève que deux passages vraiment acerbes. Les voici :

Eh! qui donc m'a bâti les drames actuels,
Où les gens innocents sont toujours criminels,
Où l'absurde renaît, où le bon sens expire?
Vous retournez Schiller, vous retapez Shakespeare!
S'ils pouvaient revenir, hélas! des sombres bords,
Ils crieraient au voleur! Vous détroussez les morts,
Malheureux! et pour mieux déguiser leur dépouille,
Vous mettez hardiment du vernis sur la rouille!

Un peu plus loin :

Le meurtre et l'affreux suicide
Nous poursuivent partout de leur face livide;
Chatterton s'empoisonne au lieu de travailler,
Et quelle est la morale, enfin? Un escalier!
Escalier curieux, espèce de symbole,
Qui semble nous montrer comment l'art dégringole!

Après *Hernani*, *Ruy-Blas* et *Angelo*, c'est *Marion de Lorme* qui a le mieux provoqué la verve des parodistes. Étudions d'abord *Gothon du passage Delorme*, par MM. Dumersan, Brunswick et Céran. Les auteurs jugent qu'il y a beaucoup de hors-d'œuvre dans la pièce incriminée. On retrancherait aisément le second acte, la copieuse discussion qui s'élève entre les officiers du régiment d'Anjou sur le mérite de Corneille n'ayant rien à voir avec l'action proprement dite. Cette critique est habilement faite. Au second acte, le rideau se lève. Les acteurs vont paraître... mais non, le lampiste s'avance sur la scène et déclare qu'il n'a pas besoin de brûler son huile. Pourquoi?

Ma parole d'honneur, cet acte est inutile;
Je ne crois pas pour lui devoir brûler mon huile.

Et notre homme fidèle à ce principe d'économie résume brièvement le second acte du drame de Victor Hugo, raille le personnage de Didier et nous donne son opinion sur le romantisme :

Le genre romantique est le genre bâtard...
De *Cromwell*, d'*Hernani*, que reste-t-il ? Molière !...
L'auteur aurait dû vivre au temps des grands auteurs ;
Il en aurait pris trois pour collaborateurs,
A son drame, je crois, c'eût été fort utile ;
Corneille eût fait le plan, Racine eût mis son style ;
Boileau se fût chargé d'épurer le français.

Donc, le second acte n'a pas sa raison d'être. Au troisième, on ne s'explique pas davantage la présence du marquis de Nangis.

Celui-ci s'imagine que son neveu Saverny a été tué en duel par Didier. Il vient s'asseoir sur un banc, écoute les condoléances du lieutenant criminel Laffemas et, se levant, disparaît sans avoir rien dit. Alors, qu'est-il venu faire ?

Monsieur De Profundis n'est pas très amusant,
Il vient pour ne rien dire.
— Eh ! c'est là le talent,
Arriver sans motif et sortir — dramatique,
Voilà de la douleur !
— J'ai trouvé ça comique.
— Sachez que le vieillard d'Hernani parlait trop.
— J'en conviens, mais l'excès en tout est un défaut.

Il y a des scènes inutiles et d'oiseuses discussions dans *Marion de Lorme ;* il y a aussi des plagiats. Le bouffon l'Angely nous dit : « Je vis par curiosité. »

Cette idée est jolie ; est-ce qu'elle est nouvelle ?
— Non, elle est de Mercier et je me pare d'elle.

Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, disait, en effet, s'il faut en croire la note de MM. Dumersan, Brunswick et Céran : « Je vis par curiosité pour voir ce que deviendra Bonaparte. »

Passons au reproche d'immoralité. Dans *Marion de Lorme*, Laffemas consent à rendre sa liberté à Didier pourvu, toutefois, que Marion accorde ses faveurs au généreux lieutenant criminel. Cette combinaison n'est pas du goût des auteurs de *Gothon* et leur héroïne répond au mouchard Chauchat, qui la presse de s'abandonner :

Les hommes d'autrefois étaient plus délicats,
Car on était honnête en se rendant coupable,
Et le vice élégant peut encore être aimable,
Mais tu ne mets point d'art dans ta séduction,
Et ton langage est plat comme ton action.

La beauté des vers, la pureté de la langue compensent-elles les graves défauts de *Marion de Lorme?* Certes non, et on prend soin de nous le prouver. Didier s'écrie :

Je vais mêler ma brume et ma nuit à ton jour.

Un tel langage reste inintelligible à Gothon, qui répond :

Je ne vous comprends pas; seriez-vous romantique ?

Didier (*Crédier* dans la parodie) ajoute :

Je veux vous épouser !
— Cela ne se peut guère !
— Quoi! tu refuses !
— Oui, soyez plutôt mon frère,
— Ça n'fait pas l'même effet.

L'hémistiche a deux syllabes de trop et une note nous prévient que les élisions « proviennent de la passion ». Hugo use d'un archaïsme qui amuse les parodistes « seyez-vous » pour « asseyez-vous ». Il omet le pronom personnel. Crédier dira :

Père, mère, cousin, n'ai jamais rien connu.

On rencontre de fréquents hiatus. Gothon est une demoiselle.

Qui ne s'appartient pas et qui n'a rien à elle.

L'expression étant consacrée, on aurait tort de s'étonner de la licence du poète.

Nos lecteurs se souviennent du dialogue entre Didier et Saverny, dans la pièce de Victor Hugo :

— Le nom dont on vous nomme,
Monsieur ?
— Didier.
— Didier de quoi ?
— Didier de rien.

Du coup, MM. Dumersan, Brunswick et Céran sont au comble de la gaîté et ils cherchent, nous affirment-ils, à imiter le mot inimitable : « Didier de rien ».

Je suis Crédier.
— Après ?
— Non; Crédier sans après.

La belle scène de *Marion de Lorme* où Marion essaie d'at-

tendrir Louis XIII et d'obtenir le pardon de Didier, ne trouve pas grâce à leurs yeux. Ils se moquent de la force et de la véhémence du discours de l'héroïne. Leur héroïne à eux, c'est-à-dire Gothon, s'efforce de toucher le cœur de Vingt-quatre-francs, maire de Gisors, et elle raconte en ces termes la querelle de Crédier avec « le Marquis » :

Ce garçon
Est doux, très caressant et surtout de bon ton..
Mais quelqu'un l'asticote; on tire la savate ;
Il ne peut pas souffrir non plus qu'on le batte;
Il reçoit la torgnole, il en rend deux ; alors
Tout naturellement il prend son homme au corps :
On lui casse le nez ; tout à coup son œil flambe,
A son maudit gamin il donne un croc-en-jambe :
L'autre, perdant l'aplomb, tombe dans le ruisseau ;
Il appelle la garde et beugle comme un veau ;
Pour le faire cesser et finir son histoire,
Mon cousin, de son poing, lui casse la mâchoire...
— Je ne suis qu'une femme ignorante en ceci,
Et je ne sais pas bien si ça se fait ainsi.

Vingt-quatre-francs ne pardonnera point. Il se plaît cependant à reconnaître l'éloquence de son interlocutrice :

Ton rôle est bien joué, ton âme est dans ta bouche :
En toi tout est tentant et dans ton ton tout touche !

Un autre passage célèbre de *Marion de Lorme*, — celui où Louis XIII se plaint au duc de Bellegarde d'être dominé par le Cardinal, — est parodié dans *Gothon*. Vingt-quatre-francs supporte impatiemment le joug de son adjoint.

Citons d'abord Victor Hugo :

Moi, le premier de France, en être le dernier !
Je changerais mon sort au sort d'un braconnier !...
Dérision ! cet homme au peuple me dérobe !
Comme on fait d'un enfant, il me met dans sa robe,
Et quand un passant dit : « Qu'est-ce donc que je voi
Dessous le cardinal ? » on répond : « C'est le roi ! »
— Puis, ce sont tous les jours quelques nouvelles listes,
Hier, des huguenots, aujourd'hui, des duellistes
Dont il lui faut la tête ! — Un duel ! le grand forfait !
Mais des têtes toujours ! — qu'est-ce donc qu'il en fait ?

Écoutons Vingt-quatre-francs, le maire de Gisors :

Je changerais mon sort au sort d'un savetier !
Et quand on dit : « Quelle est cette borne de pierre

Sur quoi l'adjoint s'assied ? » on répond : « C'est le maire ! »
S'il prend quelqu'un chez moi pour causer en secret,
C'est ma femme toujours ! Qu'est-ce donc qu'il en fait ?

Si nous feuilletons maintenant la parodie de MM. Davert et Dupeuty, *Marionnette*, nous y rencontrerons des critiques et des plaisanteries assez pareilles à celle de *Gothon*.

Les auteurs de *Marionnette* jugent, comme les précédents, que la discussion des officiers est du pur bavardage. En autorisant de telles licences, tout sera permis, un jour.

Et je vous le prédis, vous verrez aux Français
Que quelque jour en scène on fera des beignets.
— De cet usage-là je craindrais fort les suites,
Car le public pourrait fournir les pommes cuites.

Hugo ne se soucie pas de respecter la vérité historique. Il compte sur l'ignorance du public, ment à chaque scène. Pourtant :

Quand avec de l'histoire, on veut faire un roman,
Il faut tâcher au moins que chaque personnage
Ait un peu de lui-même et parle son langage.
Mais, Marion de Lorme, en femme à sentiment,
Suivant un va-nu-pieds qu'elle a pris pour amant !
Mais, du fils de Henri faire un royal Jocrisse !
Compter, pour être absous, sur les fleurs d'une actrice !

Vraiment, oui, Hugo est impardonnable et les larmes de la belle Dorval ne pouvaient l'excuser. Mais que dire de lui lorsque son héros Didier entre dans une troupe de comédiens afin de se soustraire aux conséquences de son duel avec Saverny ? Le moyen est bien vieux et MM. Davert et Dupeuty nous avertissent dédaigneusement qu'il « n'est point assez neuf pour une parodie ». Leur mépris ne se dément pas lorsqu'ils constatent le peu de fertilité d'invention du poète. Trahi par sa maîtresse, *Idiot*, qui remplace Didier dans la parodie, veut se faire arrêter. On lui demande :

Vous n'avez donc jamais vu jouer *Hernani* ?
Malheureux ignorant !
— Attendez-donc ; mais si !...
Eh bien ? ne dit-il pas : Je veux que l'on m'arrête !
Il criait à tue-tête, et je crie à tue-tête.

Les auteurs de *Marionnette* ne sont pas non plus très indulgents pour l'immoralité (!) de *Marion de Lorme*. Ils se

montrent révoltés du procédé de Laffemas demandant ses faveurs à Marion contre la liberté de Didier. Laffemas, dans *Marionnette*, devient Lavernas, commissaire de police sans aucune retenue avec le sexe, selon l'expression de MM. Duvert et Dupeuty. Lavernas presse Marionnette, qui n'est pas trop farouche puisqu'elle réplique :

> Venez donc, j'y consens, que tout soit pour le mieux !

Lavernas est tout de même surpris de la facilité de sa conquête et il fait cette réflexion :

> Les mœurs font des progrès qui sont prodigieux !

Jadis, on ne se serait pas permis de mettre sur la scène du Théâtre Français une femme comme Marion et quelqu'un constate ironiquement :

> Je vois avec plaisir les immenses progrès
> Que depuis l'an dernier l'art dramatique a faits.

Hugo est inconvenant. Mme Dorval, son interprète, l'est plus encore. Décidément, MM. Duvert et Dupeuty en voulaient à Mme Dorval. Ils raillent le jeu emporté de l'actrice se précipitant sur Didier. Marionnette étreint *Idiot* ou Didier et lui crie :

> Ton âme est toute à moi, me l'as-tu pas promise ?

Idiot, consterné, se révolte :

> Ce n'est pas un motif pour me mettre en chemise !

Du reste, est-on curieux de savoir l'opinion bien franche des auteurs de *Marionnette* sur le jeu de leur ennemie ? La voici :

> Tout ce que je puis dire,
> C'est que l'on croirait voir une femme en délire,
> Qui tombe après six mois d'eau claire et de pain sec,
> Sur les mains de Didier comme sur un beefsteack.

La langue de Victor Hugo, ses licences poétiques, ses métaphores, ses images, tout les choque. Didier se raconte à Marion :

> Me voici, jeune encore, et pourtant
> Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant ;
> Ne me heurtant à rien où je ne me déchire...

Idiot parle à son tour :

Je ne me heurte à rien où je ne me déchire !
Regardez mon habit, dans quel état il est,
Mon pauvre pantalon, et même mon gilet !

Idiot, dont les expressions sont malencontreuses, dira encore :

Je me disais, avant que d'achever ce pas...

Marionnette l'interrompt :

Vous acheviez un pas ? Vous dansiez sur la porte ?

Idiot parle de la femme, dévouée qui l'éleva et qui lui laissa :

Neuf cents livres de rente à peu près, dont j'existe.

De nouveau, Marionnette est en joie :

Ce garçon a vraiment des mots qui sont à lui :
Dont j'existe !

Nous n'en finirions pas à vouloir énumérer les critiques plus ou moins justes et plus ou moins spirituelles qui remplissent les parodies de *Marion de Lorme*. Il est temps de passer à celles de *Lucrèce Borgia*.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, il y en a trois. Une seule est supportable, bien qu'elle finisse en grosse farce vulgaire ; c'est *Tigresse-Mort-aux-Rats, ou Poison et Contre-Poison*, de MM. Dupin et Jules. Ils se réjouissent de la longue scène d'exposition :

Il n'y fait pas bien clair ;
C'est le cas de crier nos secrets en plein air.
Le bon air trouvera cette idée un peu folle,
Mais le bon sens n'est pas de la nouvelle école.
. . . .
C'était un soir, un soir qu'il faisait nuit ;
Au milieu de la mare, on entendit un bruit —
Un bruit — le bruit d'un corps qui tombe dans la boue,
Au sein de ces ruisseaux où le canard se joue.
On y trouve un ivrogne, on le retire en vain ;
Il avait pour jamais mis de l'eau dans son vin.
Ce vieux soulard était Jean-Mort-aux-Rats, le frère
De Tigresse, la femme à cet apothicaire,
Célèbre à Bagnolet par ses médicaments,
Comme sa femme l'est par ses nombreux amants.

Quand don Alphonse veut empoisonner Gennaro et qu'il donne des instructions à Rustighello, l'auteur de *Lucrèce*

Borgia use d'un grand luxe de minutieux détails et abuse du mystère. Pour MM. Dupin et Jules, ceci est d'un comique intense. Leduc, apothicaire, indique à Morphine ce qu'il attend de lui. Morphine est le valet de Leduc.

Dans la deuxième chambre, à l'étage second
Du troisième escalier du bâtiment du fond,
Tu trouveras d'abord une porte — petite —
Qui ne s'ouvre jamais. Tu presseras bien vite
Un bouton invisible; un buffet paraîtra.
Sur la première planche — écoute bien cela —
Tu ne trouveras rien, et rien sur la deuxième,
Sur la troisième rien, rien sur la quatrième,
Mais, tout en haut, derrière une peau de lapin,
J'ai caché certain coffre... apporte-le soudain.
Apprends que ce coffret vraiment extraordinaire
Renferme trois objets : deux flacons, un mystère.
Dedans le flacon blanc, c'est du kirch, ma foi, qui
N'est pas chien. Le second, c'est du jalap, et si
Tu veux perdre tes yeux, ton nez ou ton oreille,
Tu peux, homme bouché, déboucher la bouteille!

Le sujet de la pièce est blamé :

... Cet heureux chaos d'incestes, d'adultère,
Forme un piquant gâchis où le fils est le père,
Où le père est le fils, où, grâce à ces exploits,
La mère est fille et sœur, fille et tante à la fois!
— Voilà du neuf, du beau, comme je l'imagine,
Tu n'en aurais pas fait, polisson de Racine!

Tigresse-Mort-aux-Rats se termine de manière burlesque. Cascaro ne veut pas tuer Tigresse d'un coup de poignard. Il préfère l'empoisonner, le premier moyen étant trop vieux, et il s'écrie :

Même avec tes enfants, tu ferais des bêtises;
Si les monstres avaient des enfants...

Un coup de sifflet retentit, lancé par M. Gigomard, bourgeois de Paris, qui se trouve dans la salle et déclare la scène ignoble. On parle d'assommer ce protestataire. M. Gigomard répond qu'il ne suffit pas d'assommer quelqu'un pour modifier son opinion. Ce Gigomard a une femme. La querelle l'émeut. Elle défaille. On la transporte sur la scène et on l'installe dans le fauteuil que Tigresse occupait avant la bruyante intervention de Gigomard. A peine la brave femme est-elle installée que Cascaro revient. Il apporte du poison et, confondant

Mme Gigomard avec Tigresse, qu'il a laissée là tout à l'heure, il lui dit :

> Allons ! Madame ? Allons ! Avalez ce breuvage.

Mme Gigomard s'imagine boire quelque réconfortant et elle accepte l'offre, mais à peine a-t-elle avalé le liquide qu'elle reconnaît Cascaro. Elle tremble de tous ses membres. Le misérable l'a certainement empoisonnée. Non, elle a pris simplement de la limonade. « Les drogues de messieurs les auteurs ne tuent que d'ennui. »

Tigresse-Mort-aux-Rats n'offre pas grand agrément ; les parodies de *Marie Tudor* sont encore moins spirituelles. La plus agréable est *Marie tu dors encore*. Citons, sans nous y arrêter, ce petit couplet qui résume la pensée des parodistes :

> Pas jolie,
> Pas polie,
> Avec sa voix de stentor,
> Pas bégueule,
> Forte en gueule,
> V'là comme est Marie Tudor.

Les Burgraves, au contraire, ont inspiré d'heureuse façon les vaudevillistes du temps et certaines de leurs élucubrations sont d'une grande drôlerie. Mentionnons d'abord *les Buses graves*, de MM. Dupeuty et Lenglé. Leurs critiques ne manquent pas d'ingéniosité.

Dans la pièce de Victor Hugo, Magnus, le fils du Burgrave, retourne contre le mur les portraits des ancêtres et il nous fournit l'explication de sa conduite :

> Je les ai retournés tous contre la muraille
> Pour qu'ils ne puissent voir la honte de leurs fils !

Le héros de MM. Dupeuty et Lenglé, le vieux Lagobe, paraît vêtu comme un enfant en bas âge. Il porte bavette, tient une crécelle et un hochet. Un bourrelet le coiffe. Lui aussi retourne les portraits de ses enfants. On le critique. Cet effet des portraits n'a-t-il pas été déjà employé dans *Hernani ?* Le vieux Lagobe le reconnaît, mais il se défend :

> J'ai pensé, vu de dos, que l'on s'y méprendrait.

Hugo ne sait guère renouveler ses moyens dramatiques. De plus, il a la manie des longues dissertations et des hors-d'œu-

vre. Une grande partie du monologue de Frédéric Barberousse au début des *Burgraves* est absolument inutile. MM. Dupeuty et Lenglé nous font suffisamment comprendre qu'ils n'aiment pas les aperçus historiques et qu'en tous cas ils les jugent superflus au commencement de la pièce qui nous occupe, lorsque leur personnage nous confie :

J'ai bien envie
De vous parler d'histoire et de géographie :
Londre est sur la Tamise et Francfort sur le Mein,
Anvers est sur l'Escaut, Cologne sur le Rhin ;
La Marne passe à Meaux, sans compter que Pontoise,
Comme le dit son nom, doit se trouver sur l'Oise.
La Méditerranée est assez loin de Pau ;
Lyon est sur le Rhône, et Turin sur le Pô...

Et les auteurs d'ajouter, après quantité de renseignements de ce genre :

D'avance on aurait pu couper ces fariboles,
Mais, manquant d'action, il fallait des paroles.

Et le lyrisme, la violence, l'emportement de Victor Hugo dans *les Burgraves*, que deviennent-ils dans *les Buses graves?* Le poète nous dit de Barberousse :

Sa barbe, d'or jadis, de neige maintenant,
Faisait trois fois le tour de la table de pierre.

MM. Dupeuty et Lenglé travestissent :

Sa barbe, longue autant que les branches d'un arbre,
Faisait trois fois le tour d'un guéridon sans marbre.

Guanhumara s'écrie :

J'ai vécu soixante ans de ce qui fait mourir.

Le Galimafra des *Buses graves* parodie :

Mangeant de la filasse, avalant des serpents,
Dévorant ma douleur et des lames de sabre...

Enfin, voici la façon dont on se moque de la dernière scène des *Burgraves* lorsque le vieux Lagobe, poursuivi de la haine de Galimafra, va mourir. Lagobe remplace Job et Galimafra n'est autre que Guanhumara. La scène a lieu dans une cave, aux Buttes-Chaumont.

LAGOBE, *seul, assis.*

J'ai peur de tout, j'ai peur de ce lumignon terne,

Qui, comme un champignon, brille dans ma lanterne.
Murs noirs, que cachez-vous sous vos sombres arceaux ?

GALIMAFRA, *passant sa tête-à-l'œil de bœuf.*

Sot !

LAGOBE.

J'ai cru qu'on répondait... Est-ce que je m'abuse ?

GALIMAFRA

Buse !

LAGOBE

Est-ce l'oiseau de nuit aux voûtes suspendu ?

GALIMAFRA

Pendu !

LAGOBE

Est-ce la voix d'en haut qui, dans un temps profane...

GALIMAFRA

Ane !

LAGOBE

Vient effrayer César, Brutus et Tamerlan !

GALIMAFRA

Merlan !

LAGOBE

Es-tu l'écho du Ciel ? Es-tu l'écho des Halles ?
Au lieu de m'agonir en phrases triviales,
Dis-moi comme aux Français le romantisme va !

GALIMAFRA

Cahin ! cahin ! cahin ! cahin ! cahin ! caha !

MM. Dupeuty et Lenglé, malgré leurs railleries, ne sont pas méchants. Ce couplet final vous permettra de le constater :

Nos vers sont un peu sans façon,
Mais cette critique indiscrète
N'enlève pas un seul fleuron
A la couronne du poète.
Faites en juges bienveillants
La part de notre parodie.
On travestit les grands talents,
Mais la France, dans tous les temps,
Sait faire la part du génie.

Il existe, sous le titre des *Barbus graves*, une autre parodie des *Burgraves*, très différente de ton et d'intention. Nous

l'avons mentionnée plus haut. Qui se cache sous le pseudonyme de l'auteur, Paul Zéro ?... Nous l'ignorons. Les préfaces pompeuses. les grandiloquents manifestes de Victor Hugo amusaient M. Paul Zéro et il se moque du poète dans les pages qui précèdent sa joyeuse fantaisie.

Il y a pour le moment, dit-il, trois générations littéraires vivant de front : 1° les vieux qui ont écrit autrefois, chacun selon son génie et à propos de qui leurs imitateurs ont commencé la lutte ; 2° les imitateurs encore vaillants, mais déjà moins sincères, car ils n'ont pas eu tout à créer ; 3° les écoliers qui n'ont eu qu'à récolter et qui sont pour cela sans foi et sans force. Puis enfin, — car il y a toujours une aurore en train partout, — la nouvelle génération, qui se fraye et que la lutte avec les jeunes aujourd'hui fixés obligera à se faire originale et à recommencer le cercle.

Que se propose M. Paul Zéro ?

Saisir dans une tranche du présent le nœud où se rencontrent juxtaposées les trois générations littéraires ; les transporter dans un drame avec leur vie parallèle et conséquente à l'âge de chacune ; montrer vivants et confrontés veilles et lendemains, élans et chutes ; personnifier en l'aïeul l'usurpation, qui a dû être violente, mais que pour cela est restée sincère ; en son fils, la transition d'une génération à l'autre, déjà un peu gâtée par sa position plus héritée que conquise ; en ces petits-fils enfin, la complète démoralisation des gens *arrivés*, leur palinodie envers les doctrines qui le sont assis, leur mépris de la jeunesse accueillie autrefois avec transport par ceux qui installaient le principe, l'indifférence aux systèmes qui etaient la foi de l'aïeul ; la répression même et l'expulsion des jeunes aventuriers qui voudraient marcher sur leurs traces et monter l'échelle après eux. En un mot, les *barbus* devenus *graves*.

Nous sommes renseignés et nous le serons mieux encore après lecture des personnages de la pièce. Qui est Job ? Victor Hugo lui-même. Et Magnus? Alexandre Dumas. Ponsard figure un jeune homme. Les rôles de Hatto, Gorlois, Gerhard de Thuringe, Gilissa, Platon, Giannilaro, Lupus, Cadwalla, Darius, Otbert sont tenus par P. Foucher, Vacquerie, Théophile Gautier, George Sand, Sainte-Beuve, Jules Janin, Méry, Thomas Corneille, Flourens et Luc. Régina est Virginie, tragédie en cinq actes. Mlle Maxime représente Guanhumara.

Quand le rideau s'ouvre, le décor représente le n° 6 de la place Royale. Les « vieux », Hugo et Dumas, sont occupés à

festoyer. Les « imberbes » s'entretiennent et affirment que Racine va ressusciter. Un jeune poète, Luc, parle tendrement à Virginie, tragédie en cinq actes, et Mlle Maxime, cette actrice qui fit à Victor Hugo un procès parce que le rôle de Guanhumara, qu'on lui avait d'abord donné, lui fut ensuite retiré, Mlle Maxime intervient et affirme à Virginie qu'elle vivra. Les jeunes barbus apparaissent. Méry chante :

Racine est froid, ma barbe est forte.
Tous les lecteurs sont des goujons!
Ça, qu'on apporte
Du veau, mangeons!

Bientôt, Alexandre Dumas et Victor Hugo, qui ont apaisé leur faim, se montrent à leur tour. Et dans quel équipage? « On voit, sur les degrés d'un escalier, apparaître deux vieillards, l'un âgé d'un peu plus de trente-six ans, cheveux crépus, face de mulâtre, vêtu d'un paletot de peau d'ours et appuyé sur un énorme bâton de pèlerin; l'autre, beaucoup plus vieux, presque tout à fait chauve, en habit à la française brodé de vert. On porte sur des coussins leurs plumes qui sont grandes comme des plumes de paon ou d'autruches. » Les deux vieillards adressent des reproches aux jeunes barbus, mais tout à coup arrive un jeune homme. On refuse de le laisser entrer, puis Hugo ayant ordonné à Vacquerie de l'introduire, il est amené près du poète. Hugo lui dit :

Soyez le bienvenu; maître. C'est moi qu'on nomme
Victor Hugo.
(*Montrant Dumas.*)
Voici mon fils à mes genoux,
(*Montrant Foucher, Vacquerie et les autres.*)
Et les fils de mon fils, tous plus bêtes que nous.

Le jeune homme se garde bien de révéler qui il est. Nous l'apprendrons au deuxième acte. C'est de Ponsard qu'il s'agit, et Ponsard déclare :

Oui, je veux dans leur style implanter jusqu'au cou
Ma tragédie, ainsi qu'en leurs murs ma personne.
Viens bondir en plein drame, ô classique amazone;
Assez et trop longtemps le Victor nous traqua;
Il a même à Racine osé dire Raca!

Les jeunes barbus croient reconnaître Racine en Ponsard et

celui-ci les invective, non sans provoquer leur colère. Hugo les calme. L'heure a sonné, il le comprend, où les tragiques doivent revenir et il engage les jeunes barbus à dormir, ce qu'ils font. Ponsard, alors, avoue son nom. Au troisième et dernier acte, l'auteur d'*Agnès de Méranie* et celui de *Marie Tudor* se réconcilient.

M. Paul Zéro manquait de gaieté. Sa parodie est rarement drôle. Parfois, néanmoins, il raille avec assez de bonheur. Qu'on lise l'aventure de Joseph Delorme ou Sainte-Beuve dans l'Académie française. Elle est imitée du célèbre récit qui ouvre *les Burgraves* :

Un lieu lugubre, amis, un lieu de morts peuplé,
Un essaim de Barbus, tragique, échevelé,
Tourne éternellement autour du vieux Parnasse.
Leurs bâillements affreux, quand l'ennui les menace,
Font fuir jusqu'au Zénith l'air tremblant d'être bu!
De l'eau claire, du bec d'un lion non barbu
Qui devant ce palais éternellement pose,
Tombait comme un discours d'académique prose.
Un dôme à nos dormeurs servait de couvre-chef.
C'est là que, sans frémir, s'aventura Joseph
Delorme. Il marchait donc, parmi ces morts célèbres,
Tandis qu'un jour funèbre éclairait les ténèbres.
Soudain sur une estrade, au fond de ce dortoir,
Il vit dans l'ombre assis dans un grand fauteuil noir
Laissant traîner — perdu dans des rêves honnêtes, —
Son Montyon à droite, à gauche ses lunettes,
Un vieillard imposant, d'habit vert accoutré,
Ceint du glaive, vêtu de perruque et poudré,
Sur un bureau que lave et creuse sa roupie,
Ce vieux s'accoudait...

Ce vieux est l'académicien de Jouy.

Il portait gravement la main à sa perruque.
Le zèle qui troublait cette boule caduque,
Dieu le sait.

UN IMBERBE

Est-ce tout ?

UN IMBERBE

Non, écoutez encor.
Aux pas du pieux Joseph dans ce séjour de mort,
Le vieux s'est réveillé ; sa bouche blanche et hâve
S'est dressée, et fixant sur Delorme un œil cave,
Il a dit, en toussant à coups réitérés :

— Écolier, les Barbus se sont-ils retirés?
Le pieux Joseph Delorme a répondu : « Non, maître. »
A ce mot, le vieillard a, sans autre hexamètre,
Repenché son front, et, Joseph, grattant le sien
A vu se rendormir l'Académicien.

Nous préférons aux *Barbus graves*, les *Hures-graves*, de MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville. Là encore, on critique la longueur du monologue de Frédéric Barberousse et, pour s'en moquer, le personnage de la parodie nous prévient qu'il éprouve le besoin de parler très longtemps; ensuite il nous trace un tableau de Montmartre :

Montmartre est fricassé, Montmartre est démembré;
Les ingénieurs civils l'ont bien défiguré;
Tiré des quatre coins comme une peau de martre,
Je vois avec douleur écarteler Montmartre.
Oui, Montmartre est sapé dans ses fondations.
Tout ça — pour bâtir les — fortifications.

Hugo paraît-il se contredire, les auteurs s'étonnent. On ne s'explique pas que le duc Job, si fier devant l'empereur au premier acte, s'humilie, au second, devant lui :

Lui, fier au premier acte et grand comme Alexandre,
Il parle maintenant comme un père Cassandre.

La scène des *Burgraves*, où Régina et Otbert se racontent leurs peines, réjouit nos trois vaudevillistes. Vous vous rappelez que Régina est fiancée à Hatto, qu'elle exècre. Heureusement la mort la délivrera; cette union n'aura pas lieu et Otbert oubliera bien vite son amie. Otbert se récrie :

Mais pour vous je mourrais et je me damnerais!
Je ne vous aime pas!... Régina, dis au prêtre
Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au Toscan sans maître
Qu'il n'aime pas sa ville, au marin sur la mer
Qu'il n'aime pas l'aurore après les nuits d'hiver;
Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
Dis-lui qu'il n'aime pas la main qui le délivre,
Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas!

Malgré leur éloquence, les vers de Victor Hugo ne réussissent pas à émouvoir MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville. Ils font de Otbert un certain Gobelair, de Régina une certaine Loulou et du détestable Hatto, Alto. Loulou, dans leur pièce,

doit épouser Alto et elle aime Gobelair. Ce dernier affirme qu'il saura défendre son amie :

Tant qu'Alto t'aimera, je serai contre Alto.
Ah! dis au va-nu-pieds qu'il n'aime pas des bottes,
Au pochard endurci qu'il a peur des ribottes,
Au petit ramoneur qu'il n'aime pas un sou,
Au chien, qu'il craint les os, au chat, qu'il craint le mou,
Mais cesse de douter de mon amour extrême!

Hugo trouve encore de beaux accents quand il nous fait entendre le vieux Magnus se plaignant de la facilité des générations nouvelles à ne pas tenir compte de leurs serments.

Jadis il en était
Des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne
Comme de nos habits de guerre et de campagne ;
Ils étaient en acier. — J'y songe avec orgueil. —
C'était chose solide et reluisante à l'œil,
Que l'on n'entamait point sans lutte et sans bataille,
A laquelle d'un homme on mesurait la taille,
Qu'un noble avait toujours présente à son chevet,
Et qui, même souillée, était bonne et servait.

Croyez-vous que les auteurs des *Hures-graves* seront touchés, cette fois? Nullement. Leurs irrévérences ne font que s'accroître.

Autrefois on croyait ce que disaient nos bouches;
Nos paroles d'honneur ne paraissaient pas louches;
Et nos anciens serments, comme nos vieux habits,
Duraient à tout jamais. Oui, le même mépris
Eût couvert le tailleur livrant une culotte
Faite de mauvais drap, de pure camelotte,
Et les Judas qui pour renier leurs serments
Eussent levé la main — à l'instar des Normands!
Aussi serments, habits chez nous duraient sans cesse;
Jamais une reprise, un accroc, une pièce,
Et l'on n'entendait point crier à tous moments :
Marchands de vieux habits, marchands de faux serments!

La Guanhumara de Victor Hugo a juré de se venger de la jalousie du burgrave Job et elle se vengera, en effet, après quatre-vingts ans d'attente :

Je suis le meurtre et je suis la vengeance ; —
Je vais, fantôme aveugle, au but marqué d'avance...

La Coinavieura des parodistes dit à Gobelair :

Tiens! vois cette chemise,
Voilà quatre-vingts ans que blanche je l'ai mise;
Eh bien! j'ai fait serment de ne point en changer
Avant que sonne l'heure où je dois me venger.

Citons, pour terminer, la scène baroque où Coinavieura affirme à Gobelair qu'elle sauvera sa fiancée au moyen d'un remède spécial :

Ce remède était sûr, je l'ai trouvé dans l'Inde.
Telle que tu me vois, mon ami, je suis d'Inde,
J'ai longtemps parcouru le monde..., j'ai longtemps,
Pour donner la colique à tous ses habitants,
De remèdes sacrés rempli mes catalogues ;
Partout j'ai rencontré des simples et des drogues.
Mais tu sais que pour prix de mon médicament
J'ai reçu de ta bouche un horrible serment!
Viens, viens dans une cave à trois cents pieds sous terre!
C'est là qu'au clair de lune un grand coup doit se faire.

GOBELAIR

La lune à trois cents pieds sous terre — c'est mentir!

COINAVIEURA

La lune est une esclave et ne doit qu'obéir!
Dans cette cave enfin on trouve un vieux bonhomme.
C'est un vieux Fiasco que je veux qu'on assomme,
J'ai juré son trépas par l'enfer déchaîné,
Par Satan, par ces murs, par mes yeux, par ton nez!
Je l'ai juré dessus ma vieille jarretière.

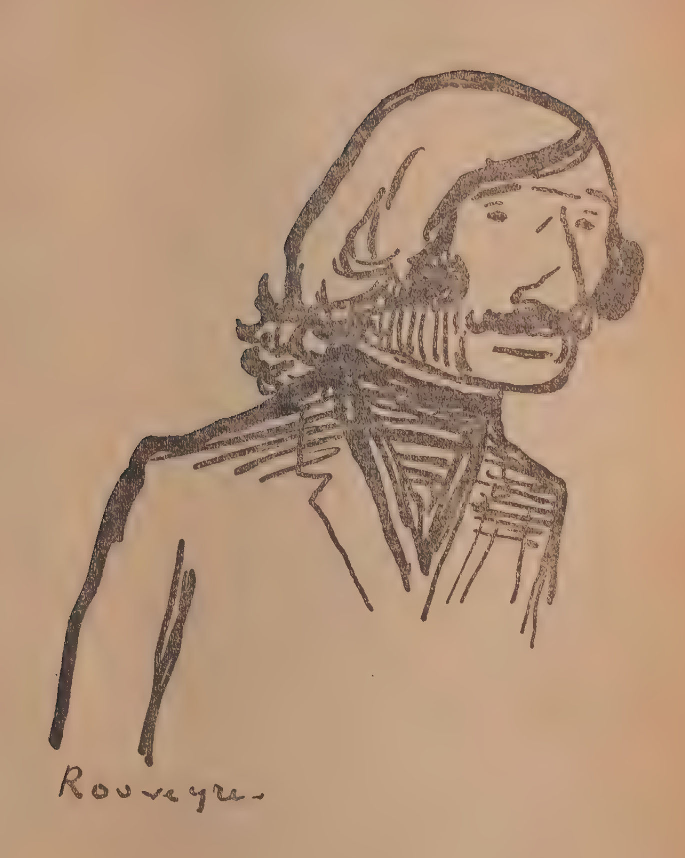
A la fin des *Hures-graves*, MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville se sentent pris de remords et ils se demandent :

N'avons-nous point agi comme des mécréants?
Devions-nous, faibles nains, attaquer les géants?
Et devions-nous enfin par une perfidie
De ces grands et beaux vers tenter la parodie?
Et pourtant nul de nous, certes, ne s'en repent!
Si nous avons ici, semblables au serpent,
Brisé toutes nos dents à mordre sur la lime,
C'est que le ridicule est voisin du sublime,
Et le Palais-Royal du Théâtre-Français.

Nous arrêterons ici cette étude déjà longue. Aussi bien nous sommes-nous efforcé de la rendre complète. Comme nous le disions au début, les parodies du théâtre de Victor Hugo et les pamphlets contre la nouvelle école permettent de se faire une idée à peu près exacte de l'attitude du public en face du

romantisme. Et nous le répétons, parce que nous en sommes très persuadé, la plupart de ces farces et de ces vaudevilles, qui provoquèrent les rires et la gaîté de la foule durant de longs soirs, furent sans doute écrits à l'instigation des ennemis de Victor Hugo. Un ouvrage succombe bien mieux sous le ridicule que sous le poids d'une savante argumentation. Et peut-être que la défaveur qui s'attache aujourd'hui au théâtre du grand poète commença le jour où ces bouffonneries parurent à la scène.

ALBERT DE BERSAUCOURT.



PAUL FORT

LES DEUX AVENTURES DE BÉLISAIRE

I

LA DAME DE SPOLÈTE

Quand Bélisaire de Pointe-à-Pitre arriva un soir d'octobre à Spolète, son cœur s'alourdit de tristesse et de répugnance à la vue de cette ville pauvrement splendide qu'il allait parcourir. Car il « faisait » l'Ombrie, à dessein d'en étudier les primitifs. Sa famille, du moins, s'était flattée de cette espérance, en lui remettant une convenable bourse de voyage.

Mais pourquoi Bélisaire, rêveur et artiste, ne goûtait-il pas cette heure du soir si calme et si reposée et ce ton orangé répandu sur la campagne paisible, sur les belles pierres cuites de la dominante Rocca que le soleil couchant tiédissait, malgré la saison avancée? Etait-ce la solitude de son voyage qui lui causait cette sorte de dégoût préalable, ou l'encombrement d'un cerveau surmené par trois semaines d'exaltation ? Simplement, il avait assez de tous ces vieux restes morts, qui ne lui parlaient que de morts, depuis trop longtemps morts et piétinés par l'activité stupide de la vie... la vie quotidienne avec sa gravité bourgeoise, insolite dans ce passé si permanent. Du mystère? ah oui! il en voulait encore, mais du rare, de l'inouï... du mystère aussi émotionnant qu'une réalité extraordinaire et dramatique. Seulement, voilà! pour évoquer le mystère, il faut pouvoir se monter le bourrichon... et Bélisaire, en quinze jours, avait tout à fait usé le sien.

Sa lassitude s'accentua quand, dans la cour de la gare, il dut agir et prendre le fiacre 14, dont le cocher, parmi tant d'autres, avait lancé le *Pzst!* le plus convainquant. Il frémit en voyant s'avancer une calèche haut perchée, minable et disloquée, et tirée par une haridelle noire, au chef empenné d'une vieille plume de faisan. Il y hissa, pourtant, son élégante valise et sa morne personne. Hostile, il regarda l'entrée

de la ville et l'activité de la place où, à côté d'une charmante fontaine, un monstrueux autobus en panne rassemblait le populaire. Il jugea Spolète déflorée dès son seuil. Sa mauvaise humeur l'accompagna par les rues grimpantes, devant *San Domenico* et le long du *Corso V. Emmanuele*, cependant que, dans leurs boutiques modestes et tranquilles, les marchands oisifs se redressaient un peu, fiers de recevoir un aussi élégant étranger. — *Dove andiamo?* demanda le cocher au tournant de la Grande Poste.

Cette douce voix italienne, ce qu'elle pouvait agacer Bélisaire !

— *Albergo Fosco!* répondit-il.

Arrivé à l'hôtel, d'un geste flegmatique, las et tout à fait dans la note de l'homme qui s'ennuie, il se gratta la tête, en relevant son chapeau mou. Une longue mèche soyeuse et brune s'en échappa qui vint barrer son front très blanc de créole et rejoindre son sourcil expressif.

— *Pranzo è pronto*, annonça le garçon engageant.

Bélisaire passa dans la salle à manger où, sans avoir eu le temps de délibérer avec lui-même, il était installé par le garçon, d'autorité et fort mal, à côté de quelques mangeurs de macaroni, dont la bouche gloutonne allait chercher les fuyants et longs fils jusque dans leur assiette.

« L'animal, pensa Bélisaire, se rappelant un dicton américain, va chercher sa nourriture dans l'assiette, tandis que le gentleman la porte à sa bouche... Je suis dans le pays des truffes ! Sous les chênes verts et sacrés, ondoyant à la brise, chantés par Virgile et Carducci, les truffes ont germé, les porcs ont fouillé... Ça va bien ! Allons, la soupe, à présent, et en gentleman ! »

Les couverts étaient ternes et moites, la nappe sale. La serviette dépliée sentait le rance. Bélisaire mangea, car l'homme est fait de telle manière que d'avoir un couvert devant lui ouvre son appétit. Entre le *minestro* épais et la côtelette de *carne* (animal assez répandu en Italie et qui se distingue par un arrière-goût de gibier), il demanda une fiasque d'Orvieto et se mit à copieusement noyer sa mélancolie. Il savait le charme du vin dans la solitude et la consolation d'une légère ivresse, consolation offerte pour trois lires dans toutes les hôtelleries.

Déjà, aux choux-fleurs, qui n'avaient guère connu la fleur, et dont les côtes saillaient sous une sauce colle-de-pâte, Bélisaire ressentait plus d'indulgence pour cet endroit perdu... Après tout, sa famille avait eu raison de lui tracer cet itinéraire qui l'obligeait à visiter un pays riche, bien que peu fréquenté. Peut-être Spolète serait-il le clou de son voyage !... Il regarda avec une soudaine amitié les vilaines fresques du plafond et les frises peintes du mur blanchi à la chaux. La salle, peu à peu, lui sembla plus claire, remplie de monde et presque bruissante de gaieté. Même, le goût ambigu du fromage de chèvre se mua en une saveur franche — « couleur locale », osa-t-il penser — ainsi que celui des poires rèches, pierreuses comme le sol des collines ombriennes. Vraiment, il eût été déçu de les trouver fondantes. Avec la lame d'un mauvais couteau, il rafraîchit un cure-dents et, tout en tourniquant dans sa mâchoire le petit instrument dangereux, il se mit à divaguer.

La salle avait fini par se remplir de convives. Dans un coin sombre, là-bas, ce point rouge? C'était bien le hurlant pompon d'une vieille dame anglaise qui, depuis 75 ans, décolletait avec entêtement ses épaules grasses. Sa dame de compagnie affichait moins de fidélité au protocole, mais plus de décence. Et, plus loin, ce couple noir et blanc, trop près serré pour être honnête? Des amants? Un jeune ménage en voyage de noces? Il y avait encore des officiers, des commis-voyageurs, des jeunes gens de la ville, et, sur la table, des fleurs prétentieuses.

Le patron de l'hôtel fit son entrée; il tenait un peu de Napoléon et beaucoup d'un acteur anglais. Mis avec une élégance recherchée, les revers de son veston croisé bleu-marine très larges, la taille trop pincée, les manchettes en tromblon, debout devant un dressoir, il se mit avec affectation à servir la soupe — le « potage » disait-il — aux derniers arrivés; puis il alla, de table en table, recueillir critiques et flatteries, s'inclinant avec grâce et se regardant dans les glaces. Non loin de Bélisaire, il s'arrêta; celui-ci, qui le suivait d'un œil amusé, remarqua avec quel intérêt il entretenait une dame dont les bras appuyés sur la table cachaient le visage, tout en laissant voir une taille charmante, une chute de reins souple et charnue. Elle avait, noués en grosse torsade sous la nuque, d'admirables cheveux noirs que séparait sur sa tête une fine et

longue raie blanche. Quoique mise très simplement, cette dame avait une grande élégance de lignes.

Le sens artistique de Bélisaire, son instinct de la beauté lui firent goûter la petitesse de cette tête à l'antique, et l'eurythmie parfaite des gestes simples de la jeune femme. Dans les vapeurs du vin et la fumée de la cigarette, il rêva tenir dans ses bras quelque déesse de l'Olympe exilée à Spolète.

La dame sortit et il ne vit rien de son visage. Tout aussitôt il s'ennuya et l'envie le prit, lui aussi, de quitter la salle. Il demanda une chandelle, le numéro de sa chambre et, précédé d'une bonne, se mit à gravir le roide et majestueux escalier qui voltait devant lui.

L'*Albergo Fosco* était une ancienne résidence papale. Avait-il fallu de bons jarrets à toutes ces seigneuries, prélats, ecclésiastiques et autres, pour s'accommoder de semblables gradins! L'arrivée au premier étage parut à Bélisaire digne d'une étape. Il pria la bonne de s'arrêter. D'ailleurs, aux murs, dans de sombres bahuts, il venait d'apercevoir des « curiosités » bizarres. Son âme de brocanteur s'épanouit dans un sourire; ce que voyant, la bonne, qui avait une mine à préférer autre chose que de tenir le chandelier, prit congé, non sans lui avoir donné les dernières instructions pour trouver la porte de sa chambre « au bout du corridor, 2e *piano*, bien entendu, les salons étant au premier... ».

— « Neuf salons et deux bonnes... Bien l'Italie » — ronchonna Bélisaire qui, d'un œil distrait, considérait, dans la vitrine, un pot étrusque, — vulgaire contrefaçon, il en était sûr, — des armes rouillées, des vases sans beauté, des lézards, des fossiles, mélange affreux sous une poussière sordide. Seule, dans un coin, la lune perçant un instant le ciel nuageux, oui, la lune de Spolète, à travers les vitres d'une grande croisée, faisait chatoyer magiquement le fragment de poterie cuivrée du maestro Giorgio. Bélisaire s'attendrit un instant sur ce maître — il reprenait l'âme artiste, — sur ses secrets perdus, sur la céramique en général, puis sur son ennui particulier... Machinalement, le chandelier à la main, il entra dans l'un des deux salons pour écrire à sa famille.

« Mes chers parents... »

Il ne put continuer. Son cerveau se refusait à la moindre servitude. L'or des lambris et du mobilier massif, le damas

rouge des tentures, cette majestueuse et lourde richesse de théâtre, dans ce silence mal éclairé, cette pénombre qui cachait la poussière et les loques, lui causaient un malaise indéfinissable.

Dans ce salon aux miroirs ternes et funambulesques, où sa chandelle et quelques pâles ampoules électriques se renvoyaient leurs piteuses lumières, Bélisaire se sentit « seul au monde ». Sa tristesse crût aussitôt jusqu'à l'angoisse; il se leva, s'enfuit presque, à travers d'autres salles sombres qu'éclairaient à peine des candélabres d'argent à trois branches posés au hasard.

Mais le numéro de la chambre, était-ce bien le 23! et ne fallait-il pas monter un étage, traverser un palier, tourner à droite?... non à gauche! Bast! il verrait bien. Il avait oublié aussi la majestueuse raideur de l'escalier papal. Au second palier, il s'assit, fourbu, sur un escabeau de chêne sculpté, recouvert de poussière. « Pouah! » fit-il à haute voix, en sortant son mouchoir pour s'épousseter.

Au même moment, une rafale ouvrit la fenêtre avec fracas, tourbillonna et éteignit la bougie. Bélisaire resta penaud. Plus le plus petit morceau de lune pour faire chandelle.

— *Cameriere! Cameriere!* appela-t-il de toutes ses forces. Le silence resta absolu, mais sur ses épaules une chose molle et chaude avait sauté. Un chat faisait *ron ron* autour de son cou, promenant sur sa figure sa queue douce et impertinente. Bélisaire n'avait jamais aimé les chats et celui-là lui fit horreur.

— Sale bête! s'écria-t-il. Et prenant le chat brusquement, il le jeta sans façon par la fenêtre.

Ce geste d'énergie avait remonté Bélisaire, qui, bravement, se mit à explorer l'obscurité. Il finit pas trouver un couloir, de la lumière, beaucoup d'assurance et, par une chance providentielle, le n° 23, juste devant son nez.

Au milieu du vestibule aux portières de brocatelle rouge, en loques, comme à l'étage inférieur, brûlait, sur un guéridon, un candélabre où trois chandelles baveuses et mal d'aplomb balançaient aux courants d'air leurs flammes d'église. Bélisaire y alluma son bougeoir et entra dans sa chambre. Elle était grande, à deux fenêtres, à deux lits et nue. Un lavabo de collège et trois chaises de paille faisaient ombre sur le carrelage en briques délavées. Cela sentait le renfermé. Comme

il avait la migraine, Bélisaire ouvrit une des fenêtres, et, machinalement, s'y accouda.

Spolète ne bougeait plus, endormie dans la nuit tranquille. Au loin, vers la vallée du *Tesino*, quelques lueurs brillaient en lampe de sanctuaire, et dans le ciel tourmenté par des nuées sombres se dressaient, plus noires, les grandes tours de Noblesse.

Le jeune homme fit ses projets pour le lendemain. Il essaya de débrouiller les premiers plans de ce paysage nocturne que dominait l'*Albergo Fosco*. Mais il ne vit ni les toits vieillots qu'il eût pu toucher de la main, ni les palais minables, ni les flèches des églises. Son cerveau, alourdi par les fumées du vin, était aussi peu clair que le ciel d'orage dont la lune se trouvait obscurcie.

Comme il se décidait, enfin, à se coucher, il crut entendre gémir près de lui... Un gamin dans la rue, un ivrogne attardé? Il ferma la fenêtre. Les plaintes persistèrent, plus nettes. Elles venaient d'une chambre voisine et la bouche qui les proférait était sûrement celle d'une femme douce, résignée, pitoyable. Tout attendri, Bélisaire colla son oreille à la porte mitoyenne et, courbé en deux, les jarrets ployés, les mains sur les genoux, il écouta.

Dans le plus pur et doux italien, la victime priait Dieu de la délivrer de ses tyrans, de lui envoyer un libérateur, un Persée qui fît cesser, avec sa captivité, ses angoisses et ses souffrances... Haletant, Bélisaire percevait à présent les sanglots déchirants de cette pauvre âme qui confiait à la solitude sa désespérance et son martyre.

Quel homme de vingt ans eût entendu tout cela de sang-froid ? Bélisaire, lui, se sentit tout à coup le héros prédestiné.

— Qui est-là ? demanda-t-il par le trou de la serrure. Qu'il y-a-t-il ? Quelqu'un peut vous sauver, *signora*, là, tout près de vous. Ouvrez !

— *Signor !* Mon Dieu aurait-il eu pitié de moi? Celui que j'attends est donc enfin venu ? Seriez-vous mon sauveur ? *O Signor*, si la Providence m'a exaucée, vous n'avez qu'à tirer le verrou de votre porte et à entrer chez moi.

Bélisaire s'approcha, saisit le loquet, mais, par désir machinal de plaire, il passa sa main tremblante dans sa mèche soyeuse, puis, brusquement, tira le verrou.

Sur un petit sofa nankin, tout contre la cloison de sa chambre, se tenait une admirable femme brune, les cheveux répandus en pèlerine sur ses épaules. Ils encadraient un visage fin, régulier, mais baigné de larmes. Ses yeux, cependant, regardaient, avides et anxieux, le libérateur qui venait ouvrir sa prison. D'un geste spontané, bien naturel en pareil cas, sembla-t-il à Bélisaire, elle se jeta dans ses bras.

Aussi le jeune homme, profitant inconsciemment de son trouble, comprit-il bien vite, et le plus simplement du monde, la souplesse de ce corps charmant, la grâce de ces ondes brunes et veloutées qui les couvraient tous deux du même manteau, la fermeté de ces seins qui s'offraient, haletants, au « libérateur »... Il avait vraiment devant lui ce que les Italiens appellent « un beau morceau de la grâce de Dieu » !

A peine remis de leur émoi, côte à côte, ils s'assirent, les mains unies, sur le sofa nankin. Et, tout de suite, la jeune femme, qui avait laissé ses bras autour du cou de Bélisaire, se mit à parler d'elle-même. Ses malheurs avaient été nombreux et, maintenant, l'injuste jalousie d'un mari la tenait enfermée, pour toujours, peut-être, sûrement jusqu'au retour du long voyage qu'il avait entrepris. Elle dit sa vie lamentable, seule dans cette chambre verrouillée, la sévérité moyen-âgeuse de ses geôliers et la détresse de son âme « abandonnée par l'espérance »... Que Bélisaire fût jeune, ardent et beau, rien de plus naturel, — c'était ainsi qu'elle l'avait rêvé, — mais qu'il logeât dans la chambre contiguë à sa prison et qu'il fût venu précisément à l'heure même où la jeune femme s'était, pour la première fois, livrée à un désespoir bruyant, voilà ce qu'elle ne pouvait comprendre et qui touchait vraiment au merveilleux !

Quant à Bélisaire, il cherchait des yeux la couronne de chêne, d'olivier — ou de violettes peut-être (il n'était pas sûr) — qu'il devait, fervent adorateur, déposer sur la tête fine au profil grec de la divinité assise à ses côtés, dans son peplum de laine blanche. Le charme hallucinant de cette Andromède qu'il avait conquise l'envahissait tout entier et, aussi, la douce tiédeur de ces beaux bras autour de son cou, de ce corps abandonné. — Heureusement pour lui, Bélisaire ne portait ni casque, ni glaive de Persée, mais une jolie mèche brune et veloutée qui se pencha vers l'inconnue dont les lèvres

s'entr'ouvrirent pour montrer, avec deux rangées de dents blanches, le désir renaissant d'un baiser.

✶

Comme Iseult à Tristan, la recluse avait versé son philtre à Bélisaire dans l'ivresse de la première nuit. Il s'était réveillé amoureux à mourir, tout au moins à commettre les pires folies.

Elle s'appelait Totila. De son corps merveilleux, elle savait, avec une intelligence exercée, tirer le meilleur parti. Ses gestes, toujours, restaient simples et utiles. Elle mélangeait une gaieté presque enfantine à la mélancolie que lui causait sa triste vie de prisonnière. Mais elle savait surtout, tendre et réservée, se taire, charme rare que goûtait excellemment Bélisaire. Car, muette, elle redevenait l'Andromède conquise. Quand, pâmée dans l'étreinte, elle entr'ouvrait sa bouche mince et rouge pour laisser son souffle haletant s'apaiser, son amant contemplait longuement la beauté parfaite de son corps rejeté en arrière, la ligne harmonieuse et symétrique des bras liés en couronne autour de sa tête fine ; artiste et poète, il caressait avec une volupté sacrée ces belles formes antiques auxquelles il vouait toute l'exaltation de sa littérature, tandis qu'il les louait en phrases hésitantes empruntées aux odes mythologiques.

Leur amour était si exclusif et si ardent qu'au cours de leurs premières entrevues il ne fut entre eux nullement question de la réalité des choses, dont la principale était, certes, la délivrance définitive de Totila.

Bélisaire ne pouvait la visiter que la nuit. Dans le jour, il « tuait le temps ». En homme ivre d'amour — et un peu fatigué aussi — il parcourait paresseusement Spolète avec fièvre, et, s'intéressant à tout ce qui, de près ou de loin, pouvait ramener sa pensée vers la jeune femme, il retrouvait partout son souvenir.

Jamais fils ne remplit plus dûment le désir de ses bons parents. L'amour développant son exaltation artistique, il avait retrouvé son bourrichon. Aussi goûtait-il plus bellement la ville.

Tout imbu, enfin, de sensualité italienne, il atteignait l'heure divine où, tirant le verrou, il retrouvait Totila, si naturelle de

grâce et de tendre désir, étendue sur le sofa nankin, drapée dans sa robe blanche aux longs plis graves.



Salut! ô verte Ombrie, et toi, divinité de la source limpide, ô Clitumne, se répétait, tout joyeux, Bélisaire, courant en fiacre sur la route de Giacomo, un volume de Carducci dans sa poche. Là, dans l'église petite, majestueuse et désolée, sous les fresques du Spagna, le tendre maître, il devait retrouver Totila.

A genoux, les mains jointes, la jeune femme égrenait un lourd rosaire, avec une dévotion si ardente que Bélisaire dut lui toucher la joue d'un doigt caressant pour l'avertir de sa présence.

C'était dimanche ; ses « maîtres », avait-elle dit, lui laissaient ce jour-là de longues heures de liberté. Rougissant un peu au souvenir de sa servitude, elle expliqua comment le dimanche, à onze heures, ses « bourreaux », avec son déjeuner, lui apportaient un repas froid pour le soir. Ils allaient ensuite se promener, après l'avoir soigneusement verrouillée dans son affreuse chambre tendue, ô dérision, d'un papier peint à joyeuses roses rouges, dans le cœur desquelles, en pensée, elle laissait tomber tant de larmes... Et jamais elle ne revoyait ses geôliers avant le lundi matin.

« Pauvre colombe altière et humiliée... », pensa Bélisaire attendri. « Aujourd'hui, du moins, ils pourraient jouir du soleil et s'aimer librement à la lumière du jour et en plein air ! »

Les deux amants montèrent en voiture. Quoiqu'on fût au mois d'octobre, le soleil dardait ses rayons sur la glèbe dont les sillons nouveaux se fendaient en fumant.

Totila gardait son silence précieux. Bélisaire, heureux, avec le respect que son souvenir attachait aux œuvres anciennes, contempla cette vallée qu'avait chantée Virgile, toute pamprée encore de ses vignes rougissantes aux raisins mûrs. Il se réjouit à la vue des potirons d'or jaune et des maïs suspendus en grappes oranges aux branches défeuillées des arbres. Des montagnes environnantes la brise apportait l'odeur des thyms et des menthes, et faisait frissonner les chênes sacrés. Puis, la voiture longea de hautes et brutales collines.

De leurs flancs pelés, des cailloux ronds, charriés par les pluies d'orage, roulèrent sous les pieds des chevaux... Qu'y avait-il donc de changé depuis les *Géorgiques*? Rien, répondait Carducci à Bélisaire.

De la montagne couronnée de sombres hêtres qui, en murmurant, ondoient au souffle du vent et d'où la brise emporte au loin l'odeur des sauges et des thyms sauvages, les troupeaux descendent encore vers toi dans les soirées humides, ô Clitumne! Le jeune Ombrien baigne encore dans ton onde son indocile brebis...

Car voici les sources du Clitumne.

Un sentier bordé de choux cabus menait à l'enclos vert soigneusement ceint de barrières blanches et où, silencieuses, au milieu de leur tapis d'herbe drue, les sources vives forment un lac minuscule et charmant.

Derrière de hauts et tendres peupliers, le soleil perçait avec rage les ramures grêles ; hostile à cette ombre, à cette fraîcheur, il picotait de paillettes aiguës l'émeraude des prés humides... Sous le mystère d'un gros saule chevelu, dont les longues branches venaient caresser la surface de l'eau, une barque blanche attendait. Les deux amants, pour y entrer, s'enlacèrent, afin de rechercher l'équilibre rompu de cette coquille de noix. Totila, dès qu'elle fut assise, se penchant, plongea ses deux bras nus dans l'eau d'où semblèrent aussitôt monter deux fines colonnes d'albâtre. Puis, la jeune femme, souriante, admira l'intimité de ce coin de verdure, sa fraîcheur, son repos. D'un geste juvénile, elle ôta son chapeau; Bélisaire goûta encore sa simplicité et sa grâce constantes. Il comprenait, cependant, ne pouvoir partager son enthousiasme. Il était trop habitué aux coins de France où l'eau, la verdure et les arbres et la fraîcheur humide de la terre se rencontrent si souvent. Mais une Italienne devait s'émerveiller de cette nappe d'eau subite, profonde et rapide qui créait une oasis poétique au milieu de cette terre dure, sèche et haletante de l'Ombrie. Et Bélisaire aima Totila parce qu'en cela encore elle suivait si naturellement l'instinct de sa race ! Il l'enlaça doucement et la baisa au front. Le miroir liquide, vibrant sous la poussée des sources, mêla un instant l'image de leurs visages unis et penchés.

Du fond de ce lac d'émeraude, l'onde sourdait, calme et

généreuse, en spires frémissantes ; elles entraînaient dans leur giration de grandes algues plates qui ondulaient avec des mouvements de bêtes vivantes, avides d'atteindre la surface pour respirer... Et des mousses onctueuses ouataient la paroi des roches. Mais c'étaient surtout les jeux de lumière qui charmaient Totila et la transparence cristalline, le mystère du cœur même des sources, le vertige des profondeurs et aussi la course des petites truites affolées vers le panier aux nourritures sordides.

Bélisaire saisit les avirons et conduisit la barque jusqu'au village proche. Sur la route, derrière le faîte d'un petit temple en contrebas, passaient, attelés, deux grands bœufs blancs. L'arc élargi de leurs cornes immenses apparaissait au-dessus du toit de briques rousses et leur char rempli de raisin exhalait une forte odeur de vendange. Bélisaire récita..... *Les hanches couvertes d'une peau de chèvre comme les faunes antiques, pensif, le père dirige le chariot peint de diverses couleurs et la vigueur des beaux taureaux... des beaux taureaux à la large encolure, aux cornes en croissant sur le front, aux yeux pleins de douceur, au pelage de neige, pareils à ceux qu'aimait Virgile...*

Totila et Bélisaire, quittant la barque, prirent le sentier qui, le long du bief d'un moulin rustique, conduit au petit temple que dorait chaudement le soleil déjà sur son déclin. Son fronton triangulaire soutenu par de pures et nobles colonnes, ses escaliers symétriques semblaient attendre que les deux amants vinssent, les mains unies, consacrer leur amour au dieu tutélaire du Clitumne.

Les sauges et les thyms poussaient entre l'appareil disjoint des pierres roses ; Bélisaire écrasa les herbes sous ses doigts. Il huma leur odeur avec ivresse. Puis il se tourna du côté de la vallée, comme s'il eût voulu l'étreindre.

Salut à toi, s'écria-t-il, *ô verte....*

Mais où était Totila ? L'eau du Clitumne balançait près du moulin la barque vide ; au loin, une femme cueillait du cresson sur la berge... c'était elle, Totila, dont il avait fait une déesse et qui maintenant, les jupes retroussées vulgairement, cueillait de la salade, au lieu de s'émouvoir avec lui devant ce temple évocateur, sous le parvis duquel Carducci salua la patrie antique ! . . . . .

Avec regret, il prit congé de Jupiter Clitumnien et, reprenant le sentier herbeux, il rejoignit sa compagne. Dans ses mains blanches, elle tenait un paquet de cresson gras qui dégouttait encore d'eau fraîche. Elle en mâchonnait quelques feuilles comme une chèvre capricieuse. Les racines blanches de la plante pendaient en fil de soie sur ses lèvres rouges. Bélisaire, oublieux de Carducci, de Virgile et de Pline, la trouva belle et la baisa sur la bouche...

Ils reprirent le chemin de Spolète, après s'être arrêtés dans une ferme pour goûter d'œufs durs, de noix et de raisins. Totila se pressait tendrement contre son amant, avec cette mélancolie particulière aux proches séparations. Pourtant le jeune homme n'avait pas parlé de départ.

Bélisaire, malgré la désillusion du cresson, gardait la grave ivresse de ceux qui, avec la foi, burent à la coupe de l'antiquité païenne. Aussi, cette nuit-là, s'approcha-t-il du sofa nankin avec une sorte de solennité. C'était « la femme » tout entière que le jouvenceau croyait tenir dans ses bras. D'ailleurs, jamais Totila ne lui parut plus douce, ni plus attentive...

Quand l'aube leur indiqua l'heure de la séparation, elle eut une crise de désespoir dont Bélisaire s'effraya. Que ferait-il de cette femme, le jour proche où il lui faudrait la quitter définitivement ? Mais il avait vingt ans et ne s'embarrassait pas, à l'avance surtout, d'idées trop sérieuses. Il baisa donc, sur ses beaux yeux, son amie en larmes et, lui ayant donné rendez-vous pour la nuit suivante, selon qu'ils avaient accoutumé, il s'arracha enfin à son étreinte.

Encore exalté par la promenade de la veille et par le rêve éveillé de la nuit, Bélisaire s'en fut errer aux portes de Spolète, près du Monteluco ; sous les chênes verts et sacrés, il composa une ode à la Nature, à l'Italie, à la Femme. Après l'avoir recopiée, il s'endormit doucement, assis sur le terre-plein de *San Pietro in Gradino*, en contemplant les bas-reliefs naïfs où sont représentées de si drôles histoires d'animaux.

Quand, vers midi, il remonta, la tête un peu lourde, vers son déjeuner, il trouva le tranquille hôtel révolutionné par le départ imminent de ses plus importants pensionnaires, le jeune ménage et sa suite. Une auto les attendait devant la porte. Le moteur ronflait quand, en courant, arriva une jeune femme de chambre, toute embarrassée de paquets. Elle fit un

faux pas sur la marche du seuil, manqua tomber et poussa un cri si angoissé que Bélisaire se retourna. L'auto, déjà, s'éloignait.



A 10 heures, le même soir, bien reposé et son ode à la main, il frappa à la porte de Totila. Personne ne répondit. Il patienta un peu, par prudence ; puis il refrappa, appela, enfin se mit à crier. Devant le silence persistant, Bélisaire, inquiet et exaspéré, résolut d'enfoncer la porte ; mais elle était en chêne plein et solidement verrouillée. Dans sa colère impuissante, il proféra les plus gros jurons en se précipitant comme un fou pour chercher l'autre entrée. Mais il tourna en vain le long des corridors ; des murs pleins partout le séparaient de cette chambre. Armé de sa chandelle, il explora le bâtiment, se heurta aux courtines de brocatelle, secoua en passant, la poussière des consoles, renversa l'escabeau, se pencha à la fenêtre par où il avait précipité le chat. Rien !

Que pouvait être devenue Totila, la pauvre victime ? L'escapade de la veille avait-elle été découverte, dénoncée ? L'avait-on enlevée pour la cacher en quelque prison plus secrète où on lui ferait chèrement expier sa fugue ? Ah, pour cela non ! Il voulait savoir, il saurait, et pas plus tard qu'à l'instant même !

Il était minuit. A l'*Albergo Fosco*, personne, à cette heure-là, sauf les revenants et Bélisaire, n'errait dans les corridors. Il se résigna à rentrer dans sa chambre, où il s'étendit tout habillé sur son lit, épiant le moindre bruit. Son imagination travailla si bien que, le lendemain matin, à la première heure, il se précipitait chez le patron. Les yeux hors de la tête, mais la parole mesurée et sévère, il s'enquit immédiatement « du locataire, son voisin ».

— La chambre près de la vôtre, Monsieur ? mais elle n'est pas occupée.

— Elle n'est *plus* occupée, Monsieur ! mais hier elle l'était encore et je vous somme de me dire ce qu'est devenue la victime !

— La victime, Monsieur ? A vrai dire, je ne vous comprends plus du tout. Cette chambre fait partie d'un autre bâtiment et n'est, je le répète, jamais habitée.

— Ah ! vraiment, Monsieur ! Et si je vous disais que, depuis six nuits passées dans votre hôtel, je n'ai cessé d'y entendre se plaindre, gémir et sangloter... puis hier, tout d'un coup, tout disparaît... tout se tait. Vous ne pensez pourtant pas que je laisserai les choses aller ainsi, sans faire scandale, appeler la justice ?

Le patron avait changé de figure. Son attitude, jusque-là déférente, devenait inquiète, presque hostile. Il croyait avoir affaire à un fou.

— Monsieur, vos paroles dépassent les limites permises. Je vous prie de cesser immédiatement cette facétie.

— Monsieur ! — et Bélisaire l'empoigna par le collet. — Je ne cesserai cette facétie que lorsque vous m'aurez ouvert cette porte !

Le patron, pensant ne pouvoir convaincre Bélisaire que par l'évidence, monta avec lui au 2e étage. Depuis combien d'années avait-il négligé cet exercice, ce bon propriétaire ? Ayant constaté d'un œil étonné, mais tout de suite résigné, l'état de délabrement de ces appartements, il pénétra « au 23 » et se dirigea vers la porte de communication, qu'il trouva close. Il ordonna alors à une fille de chambre qui, curieuse, les avait suivis, « de descendre au pavillon et d'aller ouvrir de l'autre côté ».

Quand, trois minutes après, Bélisaire pénétra dans cette chambre aux volets clots, il ne put rien distinguer à cause de l'obscurité. Mais il sentit son abandon récent ; une fine odeur de *Vere novo* et de violette traînait dans l'air ; et quand, enfin, le jour entra par les fenêtres ouvertes, la première chose qu'il vit fut, sur la housse molle du sofa nankin, les plis qu'y avaient laissé le poids de leur corps. Sauf ces tout petits indices, rien ne pouvait prouver que cette chambre eût été récemment habitée.

Bélisaire restait stupide. Soudain, la *cameriera* se baissa et ramassa un mouchoir... Il le lui arracha brusquement et, le brandissant sous le nez du propriétaire ahuri, il menaça de l'en étouffer.

Celui-ci, qui vraiment gardait une dignité froide de grand seigneur (ne portait-il pas des manchettes évasées et un veston d'une coupe britannique), prit doucement le mouchoir des mains de son hôte, et le présenta à la servante. Cette fille,

cachant sa tête avec son tablier, fondit en larmes. « La chambre, bégaya-t-elle, elle l'avait donnée, oui, à une dame si mal couchée dans la sienne... et puis, cela avait duré si peu de temps, vraiment... huit jours à peine... et elle était partie ce matin... » —

Bélisaire eut tout à coup envie de s'asseoir. Il s'appuya contre le mur... Ce cri, ce cri poussé le matin même, près de l'auto en partance, c'était celui de Totila !

II

LA DEMOISELLE DE GUBBIO

Elle était mince, longue, svelte et la grâce antique circulait dans son corps. Nue, les bras rejetés un peu en arrière, comme pour reposer sur leur équilibre instable de trop fines chevilles, elle se cambrait, légère dans une attitude à peine provocante. Les méplats de ses épaules menues apparaissaient ainsi mieux exprimés et plus vivants. Tandis que ses longues jambes invitaient à l'enlacement, à l'esclavage, ses reins se cambraient admirables de structure, et le creux de sa taille inspirait le vif et soudain désir du baiser... Sur tout son corps charmant, le vert de la peau s'épuisait dans les tons les plus délicats. De pensives caresses avaient dû patiner le bronze chaud des seins et des hanches. Les plans différents des chairs s'indiquaient par une teinte adoucie, tandis qu'un vert-de-gris presque pur en réjouissait les ombres. Ainsi, elle évoquait la chose rare, unique, la Beauté mystérieuse...

De son visage auquel une couronne de cheveux relevés donnait une expression hiératique, on ne distinguait presque rien. Ses yeux mi-clos, ses traits effacés semblaient vus à travers les siècles.

Or cette demoiselle de Gubbio, avec sa grâce et sa noblesse, pouvait tenir tout entière dans la main d'un homme.

Du fond de la vitrine, où elle avait passé bien longtemps sans doute, parmi les cartes postales et les pastiches huileux, au milieu des poteries modernes et des hurlantes camelotes d'un perruquier revendeur, elle s'imposait, sans morgue, mais sûre d'elle-même et consciente de sa valeur. Elle attendait.

Qu'attendait-elle ? L'amant de sa grâce et de sa beauté ? Viendrait-il un jour la revendiquer, elle, si convoitée par tant

d'amateurs qui, pour la posséder, avaient mis, à tour de rôle, dans le plateau de la balance,son double, son triple, son sextuple poids de sesterces d'or, elle, bijou unique, cataloguée plus tard au trésor du prince-duc, puis volée, perdue on ne savait pas comment, oubliée aussi !

Deviendrait-elle la proie du collectionneur rapace et sans goût, dont les mains avares l'emporteraient, payée à sa stricte valeur de vieille ferraillle, pour l'enfermer, sans même un regard désintéressé,hommage à sa seule et immatérielle beauté, dans une armoire sombre, à sa place, à son rang chronologique, après lui avoir collé une affreuse étiquette encadrée de bleu sur le derrière, sur son admirable derrière !

Elle devait rêver souvent à son aventureux passé. Celui qui, dans son génie, l'avait conçue et de ses mains l'avait créée avec amour, il était beau, lui aussi ; mais depuis sa mort si lointaine, combien furent nombreux et divers ceux qui la possédèrent. Ah ! le mystère d'une demoiselle de Gubbio ! jamais plus on ne saurait son âme, ni par quelle fatalité elle avait échoué dans la boutique à tout vendre du *Corso Vittorio Emmanuele*.

Quand le jour baissait dans la vieille rue provinciale, le soleil oblique dorait un instant les méplats de ses épaules nues; puis la nuit venait très vite. Et, soudain, la demoiselle de Gubbio se détachait toute noire et sévère sur l'éblouissement de l'unique bec d'acétylène qui s'allumait dans la boutique. Son ombre grandissait alors, fantomatique, aspirée par la rue, sur les larges dalles de laquelle, impalpable, la grâce de ses bras repliés en arrière cherchait à étreindre. Elle devenait l'inattendue séduction de cette ruelle étroite, avec ses hauts palais aux créneaux gibelins, édentés, livrés à l'obscurité lugubre, jusqu'à ce que, au bout des potences, fussent allumés de tardifs quinquets.

Bélisaire, arrivé la veille à Gubbio, avait tout de suite remarqué la statuette. Frappé de sa beauté, il crut sincèrement rencontrer pour la première fois le type idéal de la femme.

Que pensait-il alors de Totila ? Il n'en pensait, à la vérité, plus rien et, chose étrange, dans son esprit, elle restait seulement l'inspiratrice de ses derniers vers, de cette ode qu'il trouvait admirable, bien entendu. Il avait rêvé et non vécu son séjour à Spolète. De sa pseudo-dramatique aventure, il

effaçait volontairement le souvenir. Trop aimé et trop déçu, cela faisait une assez juste balance.

Devant la boutique du barbier bric-à-brac, Bélisaire, hypnotisé, contemplait la statuette. Il ressentait vraiment l'émotion si naïve et si profonde de l'adolescent devant son premier et véritable amour. Le creux de ses mains était moite et sa bouche sèche. Allait-il rougir de voir, derrière une vitre sale, cette jolie demoiselle dévêtue ? Une pudeur enfantine le prit soudain ; il se détourna lentement et s'en alla tout attristé.

Le soir, cependant, attiré par un charme invincible, il revint admirer la Déesse et la voir se dorer et vivre à la lumière du soleil couchant. A la contempler, il oubliait l'heure. La nuit tombée, le bec d'acétylène fulgura et la statuette projeta dans la rue son ombre agrandie dont les bras étreignirent Bélisaire. Défaillant de se trouver si près d'elle, il ferma les yeux et porta les deux mains sur son cœur. Puis il tendit les bras pour emprisonner le corps offert de la déesse. O cruauté de l'ombre fuyante, insaisissable ! Angoisse de l'étreinte qui jamais ne se resserre !

D'un bond Bélisaire se trouva dans la boutique. Si le perruquier ignorait la valeur de sa pièce rare et la lui vendait pour... 10 livres ? Mais, aussitôt, il se méprisa d'escompter une aubaine, alors que son cœur battait d'amour ! Le sourire effacé de la statuette lui promettait tant de bonheur ! Il la paierait cher; très cher, s'il le fallait, sans vil marchandage. Pour elle, il sacrifierait la fin de son voyage, se priverait de tout.... « pour elle ! »

— Monsieur, cette statuette?

— La petite femme verte?.... une belle pièce, n'est-ce pas?

— « Une belle pièce » ! Sa déesse, « une belle pièce ! » répéta à part lui, Bélisaire scandalisé.

— Une belle pièce, oui, Monsieur... seulement, elle n'est pas à vendre.

Bélisaire se sentit pâlir.

— Alors que fait-elle dans cette vitrine?

— Elle sèche... la jambe... je l'avais en réparation.

— Et alors, elle appartient?...

— A une grande famille de Gubbio.

— A toute une famille?

— Si, Signor.

— Et pensez-vous qu'elle y tienne beaucoup, cette famille?

L'homme eut un sourire dont l'expression énigmatique échappa à Bélisaire. Il répondit enfin :

— *Chi lo sa ?*

Ces mots ont rendu l'espoir à tant de désespoir. *Chi lo sa?* On fait le tour du monde avec ce point d'interrogation !

— Et le nom de cette famille ?

— Principi Barbabietole.

— Ils demeurent ?

— Mais au *palazzo Barbabietole!* répondit l'homme, ahuri de tant d'ignorance.

Bélisaire regarda l'heure et constata qu'il était trop tard pour courir au palais et se présenter à la famille des « petits Médicis » de Gubbio. Mais il pria le marchand de lui en indiquer le chemin. C'était là-bas, dominant la ville et la vallée, un grand bâtiment dont la façade n'avait rien de rébarbatif. Les propriétaires d'un aussi placide palais devaient être de braves gens. Et quelle chance, s'ils pouvaient ne pas tenir à leur statuette !

Un peu calmé, Bélisaire descendit jusqu'à son auberge, rêvant à la place que tiendrait désormais dans sa vie la petite déesse. Sur son bureau, sous ses yeux,à la portée de sa main, elle serait désormais, avec la grâce de ses reins infléchis, la minceur de ses jambes raidies sur ses pieds délicieux, sa tête encadrée d'un geste émouvant, son sourire perdu, et les méplats de sa chair verte, suggestive de douces et lentes caresses...

Une rumeur qui sortait du porche d'une église le tira de sa rêverie. Agenouillée, une foule de dévots récitait le rosaire, en doux ronron, dans une ombre tiède.

L'autel brillait de tous ses cierges allumés dont l'éclat orangé avivait l'émail bleu et blanc d'un étincelant *della Robbia.*

Bélisaire entra et, s'adressant à une vieille femme coiffée d'un foulard ocre à roses pourpres, il demanda :

— Qu'est-ce que cette fête ?

— La fête d'un saint.

— De quel saint?

— *Santa Decretina.*

— *E una donna ?*

— *Si crede.*

Il s'amusa de cette simplicité et recommanda aussi à sainte Decretina, en lui offrant une demi-douzaine de cierges, la réussite de son entreprise.

Bélisaire devenait tout à fait Italien.

★

Le lendemain, en grimpant par les rues de Gubbio-la-belle, Bélisaire fut frappé de leur saleté et de leur odeur sordide. Les désinfectants municipaux ajoutaient encore à cette infection qui gâtait le plaisir de la promenade. Il savait que Gubbio était non seulement une des plus pittoresques, mais la plus fine des villes d'Ombrie. Hélas ! il ne pouvait sentir ni sa beauté ni sa finesse... Il sentait surtout ce relent *sui generis* s'exhalant des rigoles creusées en égout aux joints des dalles inclinées. Brives-la-Gaillarde jadis et Saint-Gaudens l'avaient, certes, plus agréablement impressionné. Il est vrai que ces perles gasconnes lui étaient apparues, à travers les fenêtres d'un wagon ! Aujourd'hui, en allant demander la main de sa belle, afin de ne point salir ses chaussures aux bouses étalées, il eût souhaité, vêtu de velours cramoisi et l'épée au poing, chevaucher un palefroi jusqu'au palais Barbabietole. Et il était à pied, un Bædeker à la main, pataugeant dans l'ordure des ruelles, sautant les grandes flaques de vinasse qui s'égouttaient des tonnelets ovales empilés sur les chariots attelés de grands bœufs aux jougs multicolores.

Arrivé sur la place Barbabietole, Bélisaire, tout en baissant le bas de ses pantalons, décida qu'il irait droit au but : « Collectionneur, une statuette aperçue chez un perruquier lui plaisait... Etait-elle à vendre ? »

Il sonna. Comme personne ne se présentait, après un moment d'hésitation, il poussa la porte entrebâillée et se trouva dans un vaste vestibule vide et sonore. Un grand escalier lui proposa le chemin. Ce ne fut qu'au deuxième étage que le palais, malgré sa solitude, lui parut habité. Il attendit, se promena de long en large ; enfin, gêné d'avoir ainsi des allures d'intrus, presque de voleur, il toussa bruyamment... Toutes les portes étaient ouvertes sur des appartements somptueux. Des chambranles de marbre, aux tons chauds, soutenaient de trop riches rocailles dorées dont les lourdes grâces vulgarisaient la noblesse de ces vastes pièces vues en perspective.

Bélisaire aperçut tout là-bas, au fond du cinquième salon, sa propre image réfléchie, encadrée sous les linteaux successifs du plus pur style baroque. Il s'avança, l'âme résolue, mais le pas hésitant. Il y avait le salon laqué rouge, le salon laqué vert où les fleurs peintes s'insinuaient sous les vieux bois dorés des cimaises et des corniches. Il y avait encore la galerie des marbres et des tableaux où des places vides signalaient l'enlèvement récent de pièces rares, comme il convient, en Italie, chez les princes authentiques. Tout cela était trop riche et trop pauvre à la fois, trompe-l'œil, décor de théâtre, en tout cas.

Inquiet, à la fin, de cette solitude, mais rendu audacieux par l'amour, il traversa l'enfilade des derniers salons, tout en évoquant, sous l'ébrasement des portes, les successives Barbabietole qui — belles ou laides — avaient soupiré d'amour et laissé leurs ardentes et tendres paroles accrochées aux volutes de ces sculptures dont l'or s'était adouci sous cette poudre impondérable.

Soudain, son cœur battit plus fort. Il allait entrer dans la dernière pièce, sûrement le cénacle où il trouverait à qui parler, enfin, de sa déesse. C'était une rotonde vert pâle dont les tons délicats, tout de suite, le charmèrent. Mais, sous un dôme plafonné, un lit nuptial moderne, en palissandre reluisant, dressait son panneau de chevet, sur lequel d'énormes armoiries en fort relief se couronnaient d'un casque empanaché.

Bélisaire fit un « Ah ! » Comment ! dans ce saint des saints, pas le moindre Barbabietole, fût-il sur un trône ou sur une chaise percée ! La chambre était vide. Sa déception soudain se changea en stupeur : là-bas, sur cet autre meuble en palissandre et *modern-style*, il avait aperçu alignées, et comme sortant du moule, dix, quinze, vingt... il ne savait plus ! trente peut-être demoiselles de Gubbio !

Avec la même grâce provocante, avec le même geste charmant, elles rejetaient toutes, dociles danseuses de ballet, leurs bras en couronne derrière la tête. Elles avaient, toutes, une semblable chair si joliment verte, aux méplats dorés, et tendaient, toutes, de pareilles jambes minces, dans une attitude archaïque... Et le sourire effacé de chacune d'elles promettait le même et identique amour, cet amour pour lequel Bélisaire

eût fait des folies ! Ah ! les trente sourires de ces trente demoiselles vertes en rang d'oignon, nymphes banales, prêtes à partir successivement, pour la boutique du brocanteur ! Ces horribles sourires de chef-d'œuvre à bon marché narguaient le jeune homme. Il s'enfuit désolé, déçu, furieux. Dans l'avant-dernier salon, il heurta un plateau de tôle noire vernie, qui, sur un escabeau, supportait des verres et une bouteille. Sa gorge était sèche et l'ivresse s'offrait encore à lui, consolatrice. Il se versa un grand verre de vin jaune d'or et l'avala d'un trait. Dans sa bouche fiévreuse, ce fut une amertume exquise et rafraîchissante. Une large étiquette dorée portait : *Vermouth de Turin*. Et quoi ! c'était cela du vermouth ! Il n'en avait jamais goûté. Son aventure se terminait sur cette saveur singulière... Et il s'en alla fort attristé sans rencontrer qui que ce fût.

★

Le vieux palais des ducs d'Urbin s'érigeait tout près de la demeure princière des Barbabietole.

Machinalement, Bélisaire y entra et, rêveur, se promena au hasard. Tout y était accueillant et beau : la cheminée, d'ordonnance si pure, les pavés de mosaïque, si simplement nobles dans leur demi-deuil, la nudité des murs dépouillés, la solitude même de ce monument fier et résigné, mais sans truquage ni artifice... ces choses lui semblèrent agréables, compréhensives et bienveillantes. Il se sentit enfin en confiance.

Parvenu au premier étage, il s'approcha d'une fenêtre en arcade sur le rebord de laquelle il s'accouda, tandis que sa main distraite taquinait l'extrémité d'une branche de sapin que le dernier printemps avait fait pénétrer jusque dans la salle.

Il vit en face de lui les fenêtres du salon où les trente demoiselles de Gubbio cambraient leurs reins de pacotille, tandis que, vers la droite, s'étendait la vallée « suave et austère » que jadis dominèrent les « Grands Barbabietole ». Le temps était clair et tiède ; une buée stagnante enveloppait la campagne de mélancolie. Peu à peu dans sa bouche diminuèrent l'amertume du vermouth et, dans son cœur, l'âcreté de la déception. Bélisaire se mit à philosopher sur sa mésaventure.

Il se rappela sa jeunesse triomphale et le cortège des femmes, aussi, qu'il avait aimées un peu, beaucoup, plus vite délaissées et qui avaient souffert par lui... Parmi elles s'était sans doute trouvé l'être charmant dont il n'avait point su apprécier la rareté. Les trente demoiselles de Gubbio ! Ne vengeraient-elles pas de sa jeune et inconsciente cruauté celle qu'il avait méconnue ?

Il poussa un gros soupir venu de toutes ces sources épuisées et aussi de son amour-propre frais-meurtri. Puis, avec l'optimisme de ses vingt-cinq ans, il conclut : « Ainsi va la vie ! Après tout, nous sommes quittes. » Il ajouta cependant :

— Quittes ?... *Chi lo sa ?*

COMMINGES.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XCIII. — Les Mœurs.

M. DELARUE. — Eh bien, vous récréez-vous un peu à toutes les sottises que l'on profère sur la police des mœurs ?

M. DESMAISONS. — Oui, assez. Mais l'institution elle-même est si curieuse, contient tant d'enseignements, tant de philosophie ! Je n'attendais pas des journaux autre chose que ce qu'ils ont dit. Déploration des erreurs policières, mépris pour les brutes chargées d'opérations si « délicates », pleurs des honnêtes femmes mêlées aux prostituées, etc. Et parmi tous ces sentiments très convenables, sous-entendue à chaque ligne, l'idée que des non-honnêtes femmes sont un gibier que l'on a le droit de traquer en toute saison... En somme, de vertes critiques de fonctionnement de l'institution, et un respect sans bornes pour l'institution elle-même.

M. DEL. — Dame! Elle remonte à saint Louis.

M. DESM. — D'une part, et de l'autre à l'Inquisition.

M. DEL. — Peut-être plus haut encore.

M. DESM. — C'est probable, au moins pour l'esprit, pour le principe, car aucune organisation sociale ne fut jamais plus foncièrement chrétienne, n'eut un mécanisme plus chrétien, un but plus chrétien. Mais j'en reviens à mon idée. Ces hommes de police aux aguets dans le Bois de Boulogne pour empêcher la fornication, et plus encore, jusqu'au simulacre de la fornication, c'est du saint Louis, du pur saint Louis. Et les nationalistes se plaignent qu'on ne respecte pas les traditions nationales !

M. DEL. — Vous savez qu'ils ont le droit d'entrer dans les maisons meublées, celles où l'hospitalité se paie six cents francs par jour aussi bien que celles où ça coûte trente sous, service compris, et d'y arrêter toute femme couchée avec un homme qui n'est point son mari. Il y a des liasses d'ordonnances, décrets, arrêtés et décisions là-dessus. Et là, en effet, ce sont bien des privilèges inquisitoriaux.

M. DESM. — Vous ne badinez pas?

M. DEL. — Nullement. Vous souvenez-vous de la navrante image de Forain? Un couple, couché dans un chambre d'hôtel et le garçon

effaré entr'ouvrant la porte pour leur dire : « Grouillez-vous, v'là les mœurs. »

M. DESM. — Oui, dans les bas garnis.

M. DEL. — Les autres, je pense, paient leur rançon. Mais ne vous y fiez pas, ces chasseurs de femmes, vite devenus sadiques, préfèrent presque toujours au pourboire le plaisir « délicieux » d'asticoter une pauvre fille et de la mener au poste à coups d'invectives ironiques. Quelques-uns deviennent souteneurs, c'est inévitable, mais la plupart se retranchent dans un orgueil monacal. Leurs joies austères sont de fouailler les femmes avec les lanières de leurs injures, comme le capucin Menot ou le cordelier Maillard.

M. DESM. — La psychologie de ces boufres m'intéresse fort peu. Ils gagnent bassement leur vie sans ressentir leur bassesse. Laissons-les. Ce qui me requiert, c'est l'institution. Police des mœurs ! Ah ! que nous sommes bien dans un pays où il y a des millions d'anti-cléricaux et pas trois douzaines d'anti-chrétiens ! Les mœurs, ils veulent qu'il y en ait de deux sortes, des bonnes et des mauvaises, et ils savent, du premier coup, faire la distinction. Louis Veuillot parle quelque part d'un saint personnage qui flairait les femmes comme un chien et découvrait ainsi si elles étaient, ou non, chastes. Les policiers de mœurs se croient qualifiés du même don et ils s'en vont par la vie, faisant leur tri.

M. DEL. — C'est une grande impudence.

M. DESM. — De la part de leurs maîtres, car ce qu'on peut dire de plus net sur la question, c'est que la qualité des mœurs d'une femme ne les regarde pas, ni eux ni personne, et que le premier droit d'un être humain est de faire de son corps ce qu'il lui plaît.

M. DEL. — C'est l'évidence même.

M. DESM. — Il est licite de louer ses membres, sa bouche, son gosier, ses yeux, ses oreilles, ses épaules, tous ses muscles, tous ses sens, mais non le sixième. Que l'usage en ait décidé ainsi, il n'y a rien à dire, car l'usage n'est jamais coercitif, dans une société civilisée. Mais il est impossible, raisonnablement, de considérer comme un crime la location d'un objet qu'il n'est pas d'usage de louer. Nous continuerons, pour conserver notre place honorable dans la société, à considérer cette location comme inconvenante, seulement comme contraire à nos us et coutumes, mais il serait insensé, je pense, d'y voir un délit exigeant l'arrestation, la comparution en justice, la prison. Par conséquent, dans la récente affaire de la police des mœurs, l'important n'est point l'erreur des agents, mais le fait même que l'on puisse, sous une charte tacite de liberté individuelle, molester juridiquement une femme parce qu'elle a loué à un mâle qui en avait besoin l'usage de son appareil génital.

M. DEL. — On vous opposera des raisons de sentiment.

M. DESM. — Je les accepte d'avance, ne prenant pas, au point de vue sentimental, le parti de la prostitution, encore qu'elle ait son utilité et même sa beauté; mais je puis le faire au point de vue légal. Il n'y a plus de régions ni sacrées ni honteuses. Elles sont toutes égales devant l'utilité, devant le plaisir, devant la douleur. Pourquoi ne pas aussi réglementer la gourmandise? J'aime beaucoup ces images montrant de chastes curés s'empiffrant jusqu'au gosier, images que les dévots mêmes considèrent avec indulgence. Elles caractérisent si heureusement l'esprit chrétien! Jésus, qui a vaincu Vénus, n'a pu venir à bout de Trimalcion. Alors ses docteurs, comme pour venger leur maître, dès que Vénus prostrée relève sa tête complaisante et entr'ouvre ses yeux lascifs, lancent vers la déesse la brigade des mœurs. Oui, elles ne sont pas toutes des Vénus, mais vous accepterez le symbolisme de mon langage.

M. DEL. — Mais je vous comprends fort bien et je suis de votre avis. Quoi! L'homme aurait la liberté des mœurs et non la femme : c'est de l'idiotie pure et simple.

M. DESM. — Lesbie

> Nunc in quadriviis et angiportis
> Glubit magnanimos Remi nepotes.

J'en suis désolé pour Catulle, mais je passe et je ne rougis même pas, car je me veux contemporain des païens de Rome pour qui ces choses étaient matière à épigramme, tout au plus. Mais Lesbie devant le préteur! On aurait bien ri au Forum!

M. DEL. — Je serais moins dur que vous pour notre esprit public. S'il était un peu soutenu, il accepterait volontiers l'abolition de cette police des mœurs, dont il commence à sentir l'infamie.

M. DESM. — Je n'ai pas votre optimisme, cher ami. Il y aura toujours des rafles. Place pour la femme honnête qui va chez son amant.

M. DEL. — Dites donc, elle vaut bien les autres.

M. DESM. — Aussi n'est-elle pas à l'abri de la rafle. Cela arrive tous les jours... Cette fois vous n'avez pas compris.

M. DEL. — Si, si. Seulement je faisais du sentiment et cette ironie tout d'un coup...

M. DESM. — Ah! il faut toujours mêler l'ironie au sentiment. C'est le sel ou la glace qui l'empêchent de sentir mauvais.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

[illegible] : *Rythmes du Rêve et de la Mort*, Messein, 3 fr. — Elim Demi[illegible] : *Les Egarements*, typographie Philippe Renouard. — [illegible] : *Le Reflet des heures* ; Lemerre, 3 fr. — Jean de Bere : *Nuit d'Égypte* ; Perrin,

3 fr. — Marcel Prouillé : *Les Charités* ; Editions de « Pantagruel », 1 fr. — Charles Moulié : *Les Mignardises* ; Editions du *Nain Rouge*.

Rythmes du Rêve et de la Mort. M. Jean Moréas, critique ingénieux autant qu'il est excellent poète, a écrit une courte préface pour le recueil posthume d'Épaminondas Deligeorges, né à Paris, et qui composait à Athènes des vers français ; il pense que « l'éloignement le fit s'attarder dans cette inspiration trop sonore et trop colorée où se complurent les premiers symbolistes » et que « son âme aurait pu mêler plus tard la perfection de la Seine et celle de l'horizon attique ». C'est, en effet, à la manière du *Thé chez Miranda* plus encore que des *Syrtes* ou des *Cantilènes* que furent composés des poèmes comme *la Lande Ityphallique* où, pour la description d'un morne et furieux sabbat, ont été pourchassés dans la forêt des mots les vocables les plus rares et les plus insolites :

Quel jus d'anacampsère à ces nains comateux
Fait panteler les reins et les grise de spasmes
Et fait baver la bouche aux stomacaces bleus
Ainsi qu'en pressentir d'impossibles orgasmes ?
. . . .
. . . .
Puis c'est un troupeau blanc de monstres hypospades,
D'hermaphrodites tristes aux regards jaloux,
Qui parfois sous leurs poings que marbrent les ragades
Se cachent les deux yeux et pleurent à genoux.

Epaminondas Deligeorges ne fut pas toujours

Décuplement cadenassé d'ésotérisme.

Il sut dire aussi avec plus de simplicité son désir d'appareiller pour des îles inconnues et sa haine de la sottise environnante :

Le déclin serait calme et grave si jadis
Nous n'avions renversé le temple du Mensonge
Qui dans notre âme luxuriante ainsi qu'en songe
Elançait sa blancheur de lys parmi les lys.
Mais il est saccagé le jardin de notre âme,
Sous les tiges meurtries des caprices d'un soir ;
Chaque germe enivré de soleil et d'espoir
Nous l'avons écrasé comme une insulte infâme.
Qu'importe le stérile encens de la Raison !
Aujourd'hui qu'un Destin nous confine en nous-mêmes
Ne cherchons-nous l'abri pour y vivre quand même ?
— Et le désert s'étend à perte d'horizon.

Mais les heures d'apaisement et de relative sérénité étaient peu fréquentes ; cette âme fébrile souffrait violemment de toutes les dissonances parce qu'elle aimait d'un amour éperdu la beauté jamais

atteinte, la bouche du poète se crispait pour proférer des clameurs de colère et des paroles imprécatoires et ses bras désespérés se tendaient à la fois vers la Muse insultée et vers les ennemis invisibles, en un double geste d'étreinte et de répulsion.

Les Egarements. Au temps de Blaise Pascal, on eût dit *les Distractions* ou *les Divertissements :* M. Elim Demidoff estime qu'il s'égare lorsqu'il prend « ces sentiers à peine visibles qui écartent la pensée de son parcours vers l'Idéal » et qui « impliquent l'existence de la route tracée et rayonnante ». Il lui eût fallu sans doute une singulière et barbare puissance de volonté pour résister à l'appel de goûts impérieux et qui ne sont pas autrement damnables. Des lacs et des mélèzes de l'Altaï, qui est selon les philologues advers la montagne d'Or ou la Haute-Forêt, aux rues de Paris, où se heurtent tant de marionnettes humaines et si variées que toute l'intelligence, toutes les douleurs et toutes les gloires semblent se résumer en leurs gestes et en leurs paroles, il a laissé se promener à loisir une imagination avide et jamais satisfaite et ses vagabondages ne furent pas moins nombreux dans le monde presque infini des livres, des poèmes et des légendes. En ces recherches, sa curiosité ne s'égara jamais sur des images basses et sans beauté ni signification : il eut soin de prendre pour compagnons de route les plus subtils et les plus nobles des écrivains de ce temps ; il est si familier avec eux qu'il fait siens par sympathie des personnages de Villiers de l'Isle-Adam, de M. Anatole France et de M. Gabriel d'Annunzio et il n'ignore ni M. Remy de Gourmont, ni M. Pierre Louys, ni Félicien Rops de qui il apprécie autant la littérature cursive que les luxurieuses, désolées et nostalgiques eaux-fortes ; il ne lui est pas besoin d'un aussi vigoureux effort qu'à celui-ci pour s'évader des cercles de l'Enfer vers quelque libre horizon :

De la cité morbide où tu buvais la mort,
Ton âme s'en allait vers cette mer du Nord
Qui te berçait enfant de son flot monotone ;
Où parmi les varechs tous ces pêcheurs hardis –
Tes compagnons d'antan — de leurs pas alourdis,
Regagnent leurs bateaux sous le grand vent d'automne.

En se dispersant ainsi sur tant d'objets, M. Elim Demidoff eût dû cesser d'être lui-même ; mais de toutes ces expériences de l'art et de la vie, il demeure en lui une sorte de lassitude et de mélancolie et quelque chose de la sagesse amère de l'Ecclésiaste, et en attendant les réconciliations suprêmes il est le frère lointain des Yézidis, dont il a conté la merveilleuse fable : près de l'autel de ces adorateurs du Diable, un Paon fait la roue ; l'oiseau magnifique représente le Déshérité dont l'absence rebelle fait souffrir

le Tout-Puissant, et le Tout-Puissant souffrira tant qu'il ne se sera pas incliné par le pardon devant l'archange en révolte ; et jusque-là le Paon éploie dans le soleil ses pennes scellées d'or, de saphirs et d'escarboucles.

Le Reflet des heures. Selon la mode présente, rénovée de Gérard de Nerval qui ne songeait guère à la mode et de Madame de Noailles qui ne s'en soucia jamais, M. René de Surany, à ses débuts, dès le seuil de son livre et devant que prendre congé du lecteur, révère « le jour fin de l'Ile de France » et le « clair parler qui en est la fleur ». Mais n'a-t-il pas hanté très jeune la triple ville de Constantinople-Stamboul, Péra et Galata, où naquit André de Chénier ? il n'en faudrait pas plus pour qu'il fût, en dépit de sa bonne volonté, catalogué parmi les métèques par M. Charles Maurras et ses amis encore qu'il ait médité *sur les tombes des soldats français morts en 1870*, à Coblentz et dédié à M. Maurice Barrès un *Ave Gallia* qui n'est pas de ses meilleurs poèmes et dont une strophe sur « l'humble douanier » de la frontière pourrait prendre place dans les œuvres de M. Paul Déroulède. Cependant il ne paraît pas qu'il ait fait de ce barde sa lecture ordinaire et en tels sonnets (*Vision antique*, *Barberousse, Cléopâtre*) il montre que José Maria de Heredia lui est cher, tandis qu'en de plus amples poèmes (*Près des îles d'Hellas*, *Vaines tentatives*) il y a un écho de Leconte de Lisle dans les strophes à *La Vénus de Milo* et le *Diestræ ;* il n'a pu faire non plus que M. Pierre Loti ne se soit avisé de découvrir Constantinople et le cimetière d'Eyoub, ce qui n'enlève rien de leur couleur à ses *Visions de Stamboul* ni de leur charme délicat à ses paysages du Bosphore, point éclatants, mais baignés de cette lumière gris perle plus douce et plus pénétrante que l'aveuglant soleil. Ce n'est pas où il est dominé par des influences presque tyranniques qu'il faut rencontrer et tâcher de connaître un poète nouveau ; un effort plus personnel se devine dans les rythmes des *Gestes Païens :* M. René de Surany a essayé de traduire les danses harmonieuses et souples d'Isadora Duncan. Ailleurs, dans une *Prière à Notre-Dame de la Garde*, il oppose en une étrange antithèse à la Pallas antique dressée sur l'Acropole une « Vierge de Volonté » qui ressemble assez peu à la Mère des Sept-Douleurs ; la déesse

...poursuivait un songe dans l'azur.

Au contraire l'image d'or qui regarde par delà les rochers nus de la rade la mer méridionale méprise l'Art comme une léthargie ; elle n'a

qu'un seul culte : l'Effort, et qu'un but : l'Energie.

Certes, les symboles se peuvent interpréter en des sens multiples ;

mais celui-là surprendra d'abord. Peut-être les œuvres à venir du jeune poète seront-elles inspirées par la seule déesse de la Volonté ; déjà à Hiérapolis le seul nom de l'esclave phrygien Epictète lui fut plus auguste que la mémoire des statues et des temples détruits et *l'Homme des Neiges* lui a donné le conseil de lutte aussi bien que la Vierge phocéenne. Peut-être au contraire s'abandonnera-t-il à la douceur élégiaque. *Les Pas qui s'en vont* et *Violons dans le soir* témoignent d'une vive sensibilité. Puisse-t-il ne pas oublier qu'il se voulut fervent du parler d'Ile de France; alors il renoncera à l'abus de verbes comme « musicaliser », à des épithètes déplaisantes comme « introublé » et il n'écrira plus que le Croissant « surplombe » la ville.

Nuit d'Égypte. — M. Jean de Bère professe une vive et juste admiration pour M. Edouard Schuré ; il aspire à la foi des grands initiés et tient pour certaines les révélations des plus récents théosophes et mystagogues ; c'est là ce qui donne de l'unité à son recueil d'apparence disparate et une même doctrine lui dicta le dialogue dramatique d'une *Nuit d'Egypte*, où à l'heure de l'aurore Ramnès meurt pour voir resplendir la lumière immortelle d'un autre monde ouvert à ses yeux par Isis, et les vers à *A Lucette*, de qui il aime autant le rire que la mélancolie et qui participe avec lui à l'universel mystère :

Mais je t'aime encor mieux quand un rayon de lune,
Se glissant tamisé par la ramure brune,
Met des teintes d'argent dans l'or de tes cheveux
Et que, levant alors vers l'infini tes yeux,
Sur ton cil perle un pleur comme une offre mystique
Pour Isis qui là-haut scintille fatidique.

S'il s'attriste un instant en songeant aux *Inconnues* que l'on croise sur les routes et qui disparaîtront dans la nuit, il sera tôt consolé par l'espoir des renaissances infinies qui démentent l'apparence de la mort.

Non ! ce n'est qu'un sommeil. Les yeux clos de leurs âmes
Attendent pour s'ouvrir des caresses de flammes ;
Leurs cœurs, sous la beauté mystique de leurs seins,
Attendent des rayons immortels et divins.
Elles ne sont pas mortes.

On souhaiterait que les pures formes évoquées par M. Jean de Bère eussent des contours plus nets et des couleurs plus perceptibles à l'infirmité des yeux humains : elles se meuvent trop loin de nous, dans la splendeur immatérielle d'un bois sacré, et ainsi nous est cachée sans doute la plénitude de leur beauté.

Les Charites. — Le premier des trois poèmes réunis par M. Marcel Prouillé est dédié à M. Henri de Régnier : hommage mérité, car l'affabulation et les rythmes s'inspirent manifestement

des *Jeux rustiques et divins*. M. Marcel Prouillé invite les poètes à ressusciter quand vient l'automne, les beaux jours du printemps et l'été vermeil, fait dire par le Satyre dépossédé l'avènement d'Érôs, redoutable aux hommes et aux dieux et, par la bouche d'une nymphe détourne les bergers de poursuivre les perfides Dryades :

Berger, si tu m'en crois,
Tu n'iras pas dans les bois
Où sont les Dryades blanches
Qui se cachent sous les branches.
Mais tu retourneras au village là-bas
Où t'attend sans doute une mortelle aux beaux bras.

Après ce prélude, qui n'est pas sans agrément, le chant prochain n'aura-t-il pas un accent plus personnel ?

Les Mignardises. — Probablement parce que le même imprimeur Georges Clouzot, de Niort, composa les deux volumes, la typographie des *Mignardises* est identique à celle des *Charites* ; et l'inspiration n'en est pas non plus très différente. Pour plaire à son amie, M. Charles Moulié a transcrit les chansons qu'il modulait sur la syringe et la flûte à sept trous ; mais il sait à qui il les emprunta quelquefois et l'avoue avec une bonne grâce où se mêle quelque impertinence :

J'ai pillé Théocrite et Henri de Régnier
Et l'amoureux Ronsard et l'aimable Chénier.
Tant pis, lecteur, si d'un mauvais œil tu regardes
Ces chansons : ce ne sont que des chansons mignardes.

Cependant, tout n'est pas ici réminiscences ; il s'y rencontre d'ingénieuses inventions de détails et bien que les personnages de ces épigrammes appellent, comme il sied, Chrysis, Daphnis et Damoëtas, ils sont, malgré eux, nos contemporains et autant que Ronsard et Théocrite, M. Charles Moulié a feuilleté son père Hugo et *les Chansons des Rues et des Bois* ; oyez cette fin d'idylle :

Tout à coup un regard indiscret de la lune
A traversé
Le feuillage argenté : je pris ta tête brune
Pour l'embrasser.
Toi, tu bâillais ; alors, comme un rayon farouche,
Glissait dedans,
J'ai pu voir jusqu'au fond de ta petite bouche
Toutes tes dents.

P. QUILLARD.

LES ROMANS

Paul Margueritte : *La Flamme*, Moderne Bibliothèque, 1 fr. 50. — G. Le Rouge : *Le Prisonnier de la planète Mars*, A. Méricant, 1.25. — Clément Vautel : *Un*

vice nouveau, Vasseur, 3.50.— Marie-Anne de Bovet : *La Folle passion*, Lemerre, 3.50. — Michel Corday : *Les Révélées*, Fasquelle, 3.50. — Serge Basset et R. Bringer : *Fine Mouche*, Monde illustré, 3.50. —Pierre Besbre : *L'Aiguillon*, Les Annales, 3.50. — G. de Pavlowski : *Polochon*, Fasquelle, 3.50. — Tristan Bernard : *Auteur, acteur, spectateur*, Pierre Lafitte, 3.50. — Tonis Féroé : *Sparto*, Paul Paclot, 3.50. — Blaise Falerges : *Mariage d'inclination*, Librairie Molière, 3.50. — Augustin Billot : *Le Roman d'une Versaillaise*, Société d'édition française et étrangere, 3.50. — Gabriel Nigond : *Le Feu sous la cendre*, Ollendorff, 3.50. — Fleury Duvernois : *Les Marchandes d'oubli*, Albin Michel, 3.50. — M. et A. Fischer : *La Revue d'été*, Librairie universelle, 3.50. — Marcel Nadaud : *Coups de griffes et pattes de velours*, Sanssac-Jamon, 3.50.— Octave Beliard : *Les Caquets du docteur*, E. Tassel, 2.50.

La Flamme, par Paul Margueritte. Dans *les romans* du 1er septembre je disais : « La mentalité des gens de lettres n'est pas très intéressante ! » Comme je me trompais ! Il est vrai que j'ajoutais : « Des gens de lettres qui ne sont pas toujours des écrivains. » Or, voici la terrible histoire d'une mentalité d'écrivain. Il y a de quoi en frémir d'horreur... ou de pitié. Ce pauvre M. Henri Clerbault a 50 ans — exactement 49 ans — les cheveux gris, la moustache brune, les jambes longues de cavalier, des dents blanches, de l'expression, de l'allure, enfin ce qui s'appelle encore beaucoup de prétentions. Il a une maîtresse qui est folle, une femme légitime pas raisonnable, un grand fils qui se marie en abandonnant un bâtard, et il se trouve forcé par-dessus le marché d'écrire des pièces pour la *Comédie Française*. Vous voyez d'ici son existence? C'est à devenir enragé... Eh bien, qu'est-ce que vous pensez que ce Monsieur écrivain va faire pour essayer de se tirer de là ? Je vous le donne en mille ! Qu'est-ce que vous feriez à sa place? Vous iriez vous coucher! Justement il va se coucher... mais pas seul. Il se découvre une passion frénétique pour une actrice de haut vol, une de ces grues de génie dont on dit : c'est une artiste, *avant* et *après :* quel tempérament ! Alors, la flamme s'enroule à sa proie de facile allumage, à 50 ans on n'y regarde pas de si près, même à 49, et on brûle, on flambe, on se consume... Par moment, le héros se murmure, délicieusement ému : J'ai des maîtresses folles, une femme pas raisonnable, un fils de sens rassis, une fille bien égoïste, un petit bâtard, etc., etc., mais quoi? je suis dans le train des grands écrivains... et si nous sommes nés, c'est pour moraliser le bourgeois ! On s'en douterait. La vérité c'est qu'il ne s'en doute guère, le pauvre diable, parce qu'il n'aurait tout de même pas le toupet, ou la triste naïveté, d'ajouter avec la plus parfaite désinvolture : « Je me suis remis à mon roman sur les masses ouvrières ! » Non ! Le roman sur les masses ouvrières, c'est le bouquet de ce feu, pardon, de cette flamme d'artifice. Quand je songe à la tête *des masses ouvrières* devant l'incendie en question, je me tords !.. j'ai le mauvais goût de rire lorsqu'il faudrait pleurer ; cependant j'ai le bon goût de ne pas vous servir de l'hypocrisie dans mon genre de flamme et je vous assure que je préfère un franc-éclat de rire à un *snobique*

attendrissement. Le roman sur *les masses ouvrières* après la petite débauche que vous savez, c'est pousser un peu loin le je-m'en-fichisme littéraire. Et que si j'étais *les masses ouvrières*, j'en monterais à cheval, je veux dire je me mettrais en grève pour aller tuiler ferme l'auteur de *la Robe de Nessus*. Il convient de féliciter Paul Margueritte de nous avoir initiés aux dessous cérébraux de Messieurs les écrivains. L'adorable candeur de M. Henri Clerbault est rendue au naturel, on n'a pas forcé la note. Ils sont tellement infatués de leur mission moralisatrice qu'ils ne s'inquiètent point du tout de l'effet produit sur les masses... ouvrières par leurs petits chahuts cérébraux. Bien loin de moi la pédante idée de vouloir que les mœurs d'un homme de lettres deviennent pures parce qu'il écrit le code précieux des morales modernes, seulement j'aime autant qu'ils ne s'occupent pas des masses pour leur apprendre à faire une vie de salamandre quand tout va de travers. Et puis, non, tous les écrivains ne sont pas des salamandres. Il en est quelques-uns qui vivent dans le feu et *l'éteignent*, un joli sport qu'il faudrait apprendre aux masses les jours de fureurs populaires, même si elles devaient vous traiter de pompier.

Le Prisonnier de la planète Mars, par G. Le Rouge. Le voilà bien le roman d'actualité! La terre, par les soins de la noble Amérique, pays des belles louphoqueries, va correspondre avec Mars, vers le 15 septembre nous a-t-on dit (le jour où paraîtront ces lignes). Correspondre? Tenter un signe d'intelligence. Robert Darvel a fait mieux. Il y est allé, mais, hélas!... il n'en est pas revenu. J'espère, en bon lecteur très épris de mon sujet, que l'auteur va nous donner une suite... et que nous verrons Miss Albert, Ralph Fitcher, le capitaine Wad et l'ingénieur Bolenski reprendre les choses de plus haut. Un roman d'aventures proprement écrit... comme c'est supérieur aux récits de tous les psychologues moralisateurs.

Un vice nouveau, par Clément Vautel. Ou la machine à fabriquer le rêve qui finit par doter la France d'un rêve administratif, d'un rêve *social*, dont personne ne peut plus s'affranchir. Mon Dieu, après les autos, les ballons monstres et les aéroplanes, la machine à rêver sur mesure me semble très indiquée. Il y aurait aussi la machine à décerveler, selon la formule de ce pauvre Père Ubu; malheureusement ce genre de machines finit toujours par tuer leurs auteurs.

La Folle passion, par Marie-Anne de Bovet. Un jeune homme plus jeune que sa jeune femme et un beau-père encore plus jeune que son fils. Tous ces gens d'une noblesse vraiment... insupportable. Ils descendent tous des croisées et quelques-uns des chevaliers de Malte qui faisaient d'ailleurs vœu de chasteté. Le beau-père, terriblement *cravache sur la botte*, s'éprend de sa belle-fille pendant que le petit de Gérard le Loup s'occupe du rendement de ses terres. Une Espagnole, épousée de la main gauche par un sous-offi-

cier, obligé du général du Haubert, met fin à une situation sans issue en assassinant généreusement le vieux fêtard. Je reprocherai à ce roman, intéressant d'ailleurs, de trop copieuses dissertations sur l'armorial. Ou nous le connaissons ou nous l'ignorons, et dans les deux cas ces complications sont inutiles.

Les Révélées, par Michel Corday. Alors, Monsieur l'auteur, vous croyez ça ! Quel étrange renseignement vous ont donné les dames honnêtes que vous avez connues. Elles se sont fichues de vous, ça arrive, surtout dans le meilleur monde. Vraiment, non, les femmes ne vivent pas que *pour attendre le soir* et elles n'accordent pas à cette petite distraction l'importance que vous lui supposez. Ça c'est un bruit qui court... chez les hommes... ou dans des milieux où l'on ne sait quoi *faire de son corps*, pour employer la belle expression populaire. Le grand amour *proprement* dit est justement celui qui ne tient pas au petit frisson.

Fine-Mouche, par G. Basset et R. Bringer. Un excellent scénario pour un abracadabrant vaudeville. La scène des trois oies est la scène à faire certainement et comme indication on pourrait mettre d'autres oiseaux à la place ; des grues couronnées, par exemple.

L'Aiguillon, par Pierre Besbre. Le joli, le délicieux roman : la jeune fille modèle qui ne comprend pas pourquoi ces deux tourterelles, qui pondent toutes les deux, n'ont pas d'enfant. Le jeune homme modèle qui sacrifie son bonheur au devoir... et ça continue jusqu'au soir de leur vie. C'est si bien, si pur, si charmant qu'à la fin du livre on irait volontiers jeter une bombe chez son meilleur ami. De nos jours, je crois ces berquinades très dangereuses. L'aiguillon, c'est le besoin de gagner cette innocente vie, lequel tourmente ces adorables époux.

Polochon, par G. de Pavlowski. Le soldat, porteur de ce nom prédestiné, a le malheur de se trouver dans les jambes de son colonel juste au moment où son cheval bute sur une pierre. Et Polochon doit enlever toutes les plus grosses pierres de la cour de sa caserne. Pauvre Polochon : il y en aura toujours des plus grosses les unes que les autres, naturellement. C'est amusant... pas pour Polochon.

Auteur, Acteur, Spectateur, par Tristan Bernard. Très intéressant pour l'auteur surtout. Encore un livre délicat uniquement écrit pour gens de lettres.

Sparto, par Tony Féroé. Le récit lyrique d'une aventure de jeune ténor. Ni cet excès d'honneur ni cette indignité, ils sont plus sages que ça, les gens qui chantent et ménagent leurs cordes vocales.

Mariage d'inclination, par Blaise Fallerges. O Amour, amour, quand tu nous tiens ! Un fils de famille des plus rangés va un matin acheter de l'alcool à brûler pour le fourneau sur lequel il fait lui-même son chocolat (je précise) et il rencontre dans cette boutique

de quincaillier une jeune personne vertueuse dont il s'éprend au point de la demander en mariage, puis elle meurt de la poitrine (arrière-boutique humide?) et il rêve d'en épouser une autre qui ne lui ressemble qu'au physique. Hélas... suicide. Vous me croirez si vous voulez, il y a de jolis petits détails, bien drôlement naïfs.

Le Roman d'une Versaillaise, par Augustin Billot. Grand feuilleton presque historique, se passant sous la révolution, mais s'occupant surtout des faits et gestes d'une dame de déshonneur de ces temps si troublés.

Le Feu sous la cendre, par Gabriel Nigond. De très jolies nouvelles, rapides, bien composées, avec des trouvailles de situation. *Jean Picot* contient un drame curieux admirablement exposé.

Les Marchandes d'oubli, par Henri Davernois. De l'esprit mélangé à de l'amour dans les proportions que l'on donne aux bonnes confitures : livre pour livre, j'aime le récit d'un souper où l'on invite le passant chargé de faire le quatorzième.

La Revue d'été, par Max et Alex Fischer. A citer la lettre d'Onésime Lacruche demandant six francs à ses parents pour remplacer les bras de la *Vénus de Milo*.

Coups de griffes et pattes de velours, par Marcel Nadaud. L'auteur dédie ce premier livre à sa maman. Lecture faite, je pense qu'en effet un fils peut en permettre la lecture à sa mère.

Les Caquets du docteur, par Octave Béliard. Petites plaisanteries à l'usage des jeunes accouchées et propos salés pour les jeunes carabins qui font leurs dents. *L'accouchement* est une tranche de vie réaliste, d'ailleurs aussi saignante que possible.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Alphonse Séché et Jules Bertaut : *La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains : Verlaine*, 1 vol. in-16, 2.25, Louis Michaud. — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Ecrivains : George Sand*, 1 vol. in-16, 2.25, Louis Michaud. — René Doumic : *George Sand*, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin. — René Ghil : *De la Poésie scientifique*, 1 vol. in-16, 1 fr., Gastein Serge.

Sous ce titre : *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*, MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut ont entrepris une série d'études qui, tout en s'étendant particulièrement sur le côté anecdotique de la vie des auteurs célèbres, ne négligent cependant par leurs œuvres. On comprend mieux un écrivain, lorsque l'on connaît sa vie, et les plus petites aventures de sa vie. Un des écrivains qui se prête le mieux à ce genre de biographie pittoresque est bien **Paul Verlaine**. MM. Séché et Bertaut, dans ce volume, le suivent pas à pas dans sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa mort.

Ils ont utilisé, pour ce récit, les Mémoires du poète, et le *Paul Verlaine* d'Edmond Lepelletier. Verlaine s'est beaucoup raconté lui-même, et toujours avec une sincérité presque cynique : très impulsif, il obéit toujours à ses impulsions du moment, sans contrôle sur sa sensibilité. Verlaine est cela surtout : une sensibilité, émue par tous les effleurements de la vie. C'est ce qui fait l'admirable spontanéité de sa poésie. Il n'est peut-être pas, en effet, de poésie plus vraie, plus physiologiquement vraie que la sienne, qui traduise mieux des états de sensibilité. Il écrit à la minute où il est ému, et c'est une traduction directe de son être ; mais il ne faudrait pas croire que l'inspiration lui tenait lieu de métier, Verlaine connaissait admirablement sa langue, et les ressources infinies de la prosodie, et toutes ses nuances, pour exprimer ses plus subtils émois. A l'apparition des *Poèmes saturniens*, Sainte-Beuve lui disait : «... Du talent il y en a, et je le salue avant tout. Votre aspiration est élevée, vous ne vous contentez pas de l'inspiration, cette chose fugitive... » Cependant, dans ses recueils suivants, Verlaine devait s'y abandonner davantage et renoncer à cet objectivisme qui lui était si peu instinctif. Mais il s'agit ici de la vie anecdotique de Verlaine ; voici son mariage, un mariage d'amour : le poète se sent métamorphosé par cet amour ; il veut oublier les mauvais jours :

> C'en est fait, à présent, des funestes pensées,
> C'en est fait des mauvais rêves, ah ! c'en est fait
> Surtout de l'ironie et des lèvres pincées
> Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait !
>
> Arrière aussi les poings crispés et la colère
> A propos des méchants et des sots rencontrés ;
> Arrière la rancune abominable ! Arrière
> L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés !...

On sait ce que devaient durer ces sincères résolutions. Mais tout un livre de tendre effusion marque cette étape de bonheur dans la vie tourmentée de Verlaine : *la Bonne chanson*. A ce sujet, observent MM. Séché et Bertaut, ce qu'il y a d'intéressant, au point de vue poétique, dans ce nouveau livre,

> c'est qu'il accuse le passage d'une manière poétique à une autre manière. Beaucoup de critiques l'ont noté justement : *la Bonne Chanson* est le premier essai du génie de Verlaine dégagé de la tradition parnassienne et s'essayant à conter l'histoire de son propre cœur. C'est la première confession qui sorte de cette bouche, et c'est une confession sincèrement brûlante, comme toutes celles qu'écrira plus tard le poète.

Son étrange affection pour Arthur Rimbaud lui dictera encore, en effet, des poèmes, d'une inspiration bien différente, mais cependant d'une grande beauté de forme. On peut suivre, dans ce volume, les

péripéties sentimentales de Verlaine ; jusqu'à la fin de sa vie le pauvre Lélian demeura un éternel amoureux. Malheureusement, « le milieu dans lequel il vivait, ainsi que son état de misère permanente, recrutaient ses maîtresses parmi la plus basse galanterie du Quartier Latin ». Ce fut dans les bras de l'une de ces femmes, Eugénie Krantz, qu'il mourut, loin de ses amis.

On trouvera, dans ce volume, de nombreuses et curieuses gravures, représentant Verlaine à toutes les époques de sa vie : quelques-unes de ces images reproduisent même des portraits du poète par lui-même. Verlaine, à côté de son génie poétique, avait le sens de la caricature, et peut-être que les meilleures charges qui furent faites de sa tête socratique le furent par lui-même. A remarquer aussi d'amusants croquis de Cazals, d'Emile Cohl, et la reproduction du célèbre tableau de Fantin-Latour : *Coin de table*, où Rimbaud voisine avec l'auteur de *Parallèlement*. Quelques autographes, dont l'un porte l'entête d'un hôpital, complètent la documentation pittoresque de ce volume.

§

MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut ont appliqué la même méthode de biographie anecdotique à **George Sand**, et nous racontent son enfance, son mariage, ses premières années à Paris, sa liaison avec Alfred de Musset. L'aventure des amants de Venise est contée ici d'une façon très simple, et sans commentaires. Chaque fois que cela leur est possible, les critiques laissent parler eux-mêmes les héros de l'histoire, et font d'intéressants emprunts aux lettres de George Sand et de Musset. Au point de vue littéraire, le vicomte de Lovenjoul a relevé quelques traces curieuses de la collaboration des deux amants. C'est dans une lettre de George Sand que se trouve la dernière phrase de la réplique de Perdican, au deuxième acte d'*On ne badine pas avec l'amour :* « J'ai souffert longtemps, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé... etc. »

D'autre part, le proverbe de Musset : *Faire sans dire*, a été terminé par George Sand. Il était parti de Venise sans avoir achevé le manuscrit de cette pièce promise à l'éditeur du *Dottécaton ou le Livre des Douze*. George Sand, respectueuse des engagements pris, écrivit la conclusion de l'œuvre, le manuscrit en fait foi. Ceci explique que *Faire sans dire* ne fut jamais réuni aux autres œuvres du poète, de son vivant.

Enfin, c'est Musset qui passe pour l'auteur des vers imprimés dans *Lélia* et intitulés *Inno ebrioso*.

Voici les rapports de George Sand avec Liszt, Lamennais et Chopin ; enfin, c'est la bonne dame de Nohant, qui disperse ce qui lui reste de force affectueuse dans la nature. Il y a des heures, disait-elle, « où je me sens herbe, oiseau, âme d'arbre, nuage, eau courante,

horizon, couleur, forme, et sensations changeantes, mobiles, infinies ». George Sand fut comme un centre réceptif de sensations : elle écrivait, comme en état d'hypnose, sous l'impulsion d'une force inconsciente.

§

M. René Doumic publie ses conférences sur **George Sand** : ce sont d'honnêtes causeries pour gens du monde. On peut dire que le critique ne nous apporte là rien de nouveau, ni comme documents ni comme idées. Mais M. Doumic n'a même pas la prétention d'avoir écrit une étude sur George Sand, ce n'est, dit-il, qu'une série de chapitres « envisageant divers aspects de sa vie et de son œuvre ». J'ai cherché, dans les conclusions de M. Doumic sur le génie de George Sand, quelques idées précises pour les adopter ou les critiquer, je n'ai trouvé que de vagues phrases sans consistance : chez Georges Sand, le vocabulaire est incertain... mais elle a le don de l'image... elle a le mouvement, le rythme qui berce... etc., fleuve limpide, « oasis de verdure où le promeneur aime à s'arrêter pour rêver délicieusement ». Et je ne puis résister au plaisir de citer encore cette banalité d'un Académicien :

On voit par là quelle part revient à George Sand dans l'histoire du roman français. Elle a imprégné le roman de la poésie qui était en son âme ; elle lui a donné une souplesse, une ampleur, une portée qu'il n'avait pas auparavant ; elle y a célébré l'hymne de la nature, de l'amour et de la bonté..., etc... Voilà plus qu'il n'en faut pour assurer sa gloire.

M. Doumic nous affirme encore que nous comprenons mieux maintenant ce qu'il y avait de « vérité » dans la conception du roman, telle que se l'était faite George Sand, et qui peut se résumer dans ce mot : consoler. Consoler ! s'écrie-t-il, qui pourrait dire que ce n'est pas « la fin dernière de la littérature » ? M. Doumic décidément est un critique sentimental.

§

Dans ce volume **de la Poésie scientifique**, M. René Ghil fait méthodiquement l'historique du mouvement symboliste et instrumentiste, et dit orgueilleusement quel fut son rôle et son influence dans ce mouvement. Il est exact que sa théorie de l'instrumentation verbale « orienta alors la généralité des poètes nouveaux vers leurs recherches de musique verbale ». Mais quelle est, en réalité, cette théorie instrumentiste ? René Ghil nous le dit : l'expression poétique devait « être reprise aux origines mêmes du verbe, là où elle commence à une émotion gutturale de l'instinct ».

Nous devions rendre au verbe sa valeur phonétique concurremment à sa valeur idéographique, et lui restituer le mouvement en mesure de l'émotion, c'est-à-dire le vrai Rythme.

Mais c'est instinctivement que le poète trouve ce vrai rythme, expression directe de sa sensation : aucune méthode scientifique ne peut le lui donner. Et de même que l'on pense mal lorsque l'on sait que l'on pense, on perd l'inspiration lorsqu'on la recherche avec une conscience trop scientifique.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Baron Despatys : *La Révolution, la Terreur, le Directoire*, 1791-1799, d'après les Mémoires de Gaillard ; Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Augustin Cochin : *La Crise de l'histoire révolutionnaire. Taine et M. Aulard* ; Champion, 1 fr. 50. — Joseph Turquan : *Madame, Duchesse d'Angoulême* (1778-1851) ; Emile-Paul, 5 fr.

La Révolution, la Terreur, le Directoire, d'après les Mémoires de Gaillard, par le baron Despatys. — Maurice-André Gaillard naquit, de bonne bourgeoisie, à Château-Thierry, en 1757. D'abord oratorien, professeur aux collèges d'Arras et de Juilly (il y connut Robespierre et Fouché, et resta l'ami de ce dernier), puis avocat, sa carrière s'acheva, sous l'Empire et la Restauration, dans la magistrature, où il entra, comme tant d'autres, par la porte des fonctions politico-administratives créées par le régime révolutionnaire. Désigné, en 1791, comme un des électeurs de Seine-et-Marne, puis membre du Conseil général, puis enfin président du directoire exécutif de ce département, il résida, en cette qualité, à Melun, où il vit passer, de 1791 à 1796, la tourmente révolutionnaire. Les Mémoires se rapportent principalement à ceux des événements de cette période qui ont eu lieu à Melun ; il y faut ajouter ceux du Directoire.

M. Despatys a utilisé dans le cadre d'un récit continu cet écrit du magistrat melunois, homme modéré, d'esprit clair, bienveillant, non sans une pointe de raillerie, — de raillerie peut-être après coup, façon pour cet esprit sensé de se venger de tout ce qu'il avait subi. Ce qu'il subit, c'est surtout le jacobinisme. Pleins de souvenirs sur la plupart des hommes et des choses de la Révolution, les papiers du Président du Directoire de Seine-et-Marne valent spécialement, il nous semble, comme un document sur le Jacobinisme. Taine eût feuilleté utilement ce livre. Voici deux citations qui rendent bien, sous ce rapport, le ton de l'époque.

Donnez-moi donc bien vite des nouvelles de M. votre père, dit avec bonhomie Gaillard au jacobin Lacroix (son compatriote), envoyé en Seine-et-Marne en qualité de Commissaire du pouvoir exécutif. Celui-ci, gourmé : « Vous le connaissez ? ». — GAILLARD : « Beaucoup. Qui ne le connaît pas dans notre province ? » — LACROIX : « Il n'y a plus de provinces, dites département. » — GAILLARD : « Quoi ! de l'officiel dans une causerie entre deux anciens camarades ! » — LACROIX : « Je ne vous connais pas, vous n'avez pas été élève de Louis-le-Grand, comme le vertueux Robespierre. » Etc.

Suit une conversation absolument typique, où l'on voit Lacroix pour ainsi dire renier père et mère au nom des « Principes », de la « Liberté ».

La mission de Bourbotte, farouche montagnard chargé de recueillir l'adhésion des autorités de Seine-et-Marne au coup d'état antigirondin, donne aussi lieu à des détails bien caractéristiques sur la manière dont s'obtenaient de telles adhésions auprès des gens modérés. Bourbotte invite chez son beau-père, riche habitant de Melun, les six administrateurs du district. Là, ces gens tranquilles se laissent circonvenir, le champagne aidant. A moitié gris qu'ils sont, Bourbotte les persuade de s'en remettre à lui pour une adresse de félicitations qu'il portera lui-même à la Convention.

Je pars cette nuit pour Paris, dit-il. Les députés patriotes ont besoin d'être en force. Si vous voulez, je rédige votre adresse, elle sera d'une énergie qui va vous faire honneur, et demain, à l'ouverture de la séance, je la remets au président. Ainsi fut fait, et les habitants de Melun, les employés eux-mêmes du district n'eurent connaissance de l'adresse et de son texte que par l'annonce qu'en firent les journaux. Combien d'adresses de ce genre n'ont pas été, plus que celle-ci, l'expression des sentiments de ceux qui les ont signées!

Tout le livre est plein de détails de ce genre. Sa valeur documentaire eût gagné à une plus stricte délimitation entre ce qui provient du Mémorialiste (je ne trouve pas d'indication, en dehors de celle relative au rétablissement de l'ordre chronologique, sur la manière dont on a entendu l'utilisation du texte) et ce qui provient de M. le baron Despatys, l'éditeur et commentateur, d'ailleurs si consciencieux, de ces curieux souvenirs.

La Crise de l'Histoire révolutionnaire, Taine et M. Aulard, par Augustin Cochin. — Voici, sur le mémorable duel Aulard-Taine (duel? plutôt attaque, guerre au couteau entreprise par M. Aulard), un excellent dire d'arbitre, qui manquait et où rien ne manque, sauf, selon nous, quelque chose que nous indiquerons tout à l'heure.

Pour la question documentaire, tout d'abord, fastidieuse, dont M. Aulard fait si grand étalage et sur laquelle il attaque, avec quelle âpreté! si expressément Taine : M. Augustin Cochin la réduit à sa juste mesure. Taine, constate-t-il, s'est généralement référé aux Mémoires, Lettres, documents plus ou moins privés, officieux, etc.; M. Aulard, aux actes officiels des Assemblées. Ceci même marque la différence de deux méthodes, la méthode psychologique (Taine) et la méthode de « Défense républicaine » (Aulard). En un précédent compte-rendu (1), nous émettions l'hypothèse que Taine, à qui M. Au-

(1) *Mercure de France* du 16 mars 1908.

lard, du haut de ses vingt-cinq ans d'érudition, reprochait de n'avoir pas *tout* vu (et lui, donc !), avait dû canaliser ses recherches dans un certain sens. Voilà notre hypothèse confirmée par le minutieux contrôle de M. Cochin, qui est archiviste-paléographe. (Comme aussi celle, également avancée par nous, d'après laquelle Taine n'aurait pas cité tout ce qu'il a utilisé : M. Cochin donne de ceci un exemple auquel nous renvoyons le lecteur. Page 21.) Il y a plus : M. Aulard qui, de son côté, a dû canaliser tout autant ses investigations, n'a pas, tant s'en faut, dans son ordre respectif, poussé ses dépouillements aussi loin que Taine, dans le sien propre. Je rapporte un exemple, d'après M. Cochin, car c'est savoureux (p. 22) :

Dans le seul livre de la Constituante, Taine cite plus de 200 fois 50 cartons. M. Aulard n'en cite, à période égale, dans son *Histoire Politique*, que neuf... Il ne cite rien de F^{1c} III, qu'il reproche à Taine de ne pas citer — rien de H, de F^3, de DXIX, qu'il lui reproche de citer trop peu...

Passons. A moins que M. Cochin lui-même ne se trompe (et alors celui qui redressera M. Cochin peut se tromper aussi à un autre égard, et être redressé à son tour par quelqu'un pouvant aussi bien se tromper, et ainsi de suite jusqu'à extinction d'archivistes, et cela montre assez que l'exactitude idéale, l'exactitude en soi est un mythe), il ne reste plus rien de la féroce critique de fait de M. Aulard. Voyons plutôt ce qu'il y a au fond de la « crise ».

Elle est tout entière dans le choc de deux méthodes, de deux principes. Taine, pour expliquer la Révolution, a cherché dans les régions de la vie réelle, concrète. Si ce qu'il a vu n'est point beau, ce n'est pas sa faute : il est l'historien de *fait*. M. Aulard, lui, a cherché dans les sphères de la vie officielle, abstraite. Si ce qu'il a vu est « beau »,... est-ce sa faute, ou non sa faute? M. Cochin pense que ce n'est point sa faute non plus. Sans doute, *ainsi* placé, il ne pouvait voir autre chose? Non, la volonté de voir « beau » ne vient pas de lui, nous dit-on ; mais le « beau » officiel est lui-même, dans la Révolution (si nous comprenons bien), un produit naturel, nullement arbitraire ; en l'espèce, le produit nécessaire d'un mécanisme d'« entraînement social » mis en branle, — mise en branle elle-même automatique, non point accomplie délibérément, — par le Jacobinisme. M. Aulard, sans doute, ne va pas si loin que d'avoir conscience de cette force des choses ; il se contente des « circonstances » ; mais il reste que ce qu'il observe est, d'après M. Cochin, naturel en tant qu'officiel ; qu'il ne peut, ici, observer autre chose, et qu'il fait bien de l'observer. Il est l'historien de *Défense*, elle-même fait aussi concret, du point de vue social, que le fait décrit par Taine, du point de vue psychologique. Mais ceci, c'est la thèse propre à M. Cochin, son idée de derrière la tête sur la Révolution, sa méthode à lui, la

tierce méthode, qui départage les deux autres, un peu, disons-le, comme le juge de la fable départage les plaideurs. Nous allons y revenir.

En passant, l'auteur réfute, d'après les précédentes données, deux thèses célèbres par lesquelles on a tenté d'expliquer la Révolution : la vieille thèse du « complot », objet de tant de ratiocinations, depuis les naïfs volumes du père Barruel jusqu'aux plus récentes spéculations à forme théorique : il n'y eut pas de complot, dit M. Cochin, il y eut action insconsciente, impersonnelle et nécessaire, les conditions en étant une fois données (machine sociale du Jacobinisme). Et les « circonstances », de même, — seconde thèse, — agirent peu sur cette action inconsciente, impersonnelle et nécessaire, qui s'auto-suggestionnait par des « Principes » abstraits et constants. La thèse des circonstances, on le sait, a été reprise et très développée par M. Aulard.

Celui-ci, d'ailleurs, on vient de le voir, a eu raison, selon M. Cochin, d'exposer, dans la Révolution, le fait de Défense, le fait officiel (en d'autres termes de prendre littéralement et de décrire la Révolution pour ce qu'elle s'est donnée en vertu d'un jeu de forces inconscientes); son erreur fut seulement de croire aux circonstances : le moteur fut de tout autre espèce : plus constant et plus « naturel », plus inconscient.

Taine, à son tour, a eu non moins raison, il s'est même davantage rapproché de la vérité (dit toujours M. Cochin), en ne cherchant dans la Révolution que le fait réaliste (c'est-à-dire, en prenant la Révolution non pour ce qu'elle s'est donnée, mais pour ce qu'elle fut); son illusion fut de trop croire à la psychologie du Jacobin ; le Jacobin agit, d'après M. Cochin, non comme individu, mais comme homme social. C'est ce que ni Taine, dans sa description psychologique, ni M. Aulard, dans sa description officielle, n'auraient vu. Par là, nous assure l'auteur, les faits sociaux sont en disproportion avec la psychologie de l'un, et mal rattachés aux formes officielles de l'autre. (A chaque plaideur sa coquille !)

Qu'est-ce donc que cet homme social ? Un homme soumis à l'entraînement social, ne pensant et n'agissant qu'en fonction de ceci ? Oui, mais, précise M. Cochin (et ici sa critique révolutionnaire se nuance toujours de pessimisme et même de désapprobation), mais à un entraînement social particulier, à l'entraînement social qu'on trouvait dans la seule Société jacobine ; là, non ailleurs en France. Certes, cet entraînement, qui ne fut celui ni des ambitions, ni de quoi que ce fût de personnel, était une force naturelle, constante (ni factice, ni occasionnelle, ni « complot », ni « circonstance ») ; mais il était propre à la seule mécanique sociale que fut le Jacobinisme. Le reste de la Société, la Société tout court, le peuple tout court, ne le connut

point ; ou il le connut, non parce qu'il le produisit, mais parce qu'il le subit. Tel est le fait social spécifique, sous la Révolution, le fait Jacobin, — distinct du fait psychologique de Taine et des circonstances de M. Aulard, — où M. Cochin, qui l'imagine d'après les indications théoriques de M. Durkheim (1), voit le ressort de la Révolution et le principe de sa raison d'état. Mais que ne le formule-t-il davantage? Nous sommes fâché d'avoir à dire à M. Cochin qu'à notre avis, du moins, il n'est pas sorti du vague, ici.

Au reste, et c'est cela surtout qui importe, il n'est pas douteux, nous l'avons déjà pu voir, que la mécanique sociale jacobine, quoique création non factice, est considérée avec grande méfiance par M. Cochin. La « Petite Cité » (les Jacobins), répète-t-il souvent, n'est pas la Grande Cité (le pays même) ; les lois de celle-là ne sont pas les lois de celle-ci. Il n'y a pas « plain-pied ». En ceci, l'étude curieuse de M. Augustin Cochin est favorable aux idées de Taine. Et n'oublions pas surtout qu'elle a montré ce que valait l'exorbitante accusation d' « ignorance », de « fantaisie », que l'intérêt de parti avait bien fâcheusement inspirée à M. Aulard.

Madame, Duchesse d'Angoulême, par Joseph Turquan. — Dans cette pauvre Restauration monarchique de 1815, qui a si peu réussi, tout en méritant, par maints côtés, une fortune meilleure, Madame, Duchesse d'Angoulême (on sait que telle était l'appellation de Madame Royale, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette), est peut-être la personne qui ait le moins réussi. « Les grandes entreprises ne nous réussissent pas », disait-elle après les Ordonnances et les Journées de Juillet. C'était le mot même de sa vie, qui fut, ou qui aurait pu être, sous quelques rapports, une grande entreprise, et qui ne réussit pas. Elle réussit si peu que ce ne fut tout de même pas assez, et que la disgrâce fut piteuse au point de devenir, non ridicule, mais antipathique. On sait que la Duchesse d'Angoulême ne fut pas précisément une figure attirante.

Et cependant, là autant qu'ailleurs, là plus qu'ailleurs, il importait de savoir comment cela s'est fait. La Duchesse d'Angoulême est de cette classe de gens dont la réputation est si bien établie, dans le sens où elle s'est établie (et ici c'est l'antipathie), qu'on passe sans s'arrêter devant eux, comme si l'on n'avait rien à apprendre de plus sur leur compte. M. Joseph Turquan, lui, s'est arrêté, et, sans prétendre changer ce qui décidément est l'inchangeable, c'est-à-dire un caractère à qui l'infortune ne réussit pas, il a voulu voir, disons-nous, comment cela s'était fait.

On pourrait croire, d'abord, que le souvenir des horreurs du Tem-

(1) Démarche hasardeuse, la méthode sociologique de M. Durkheim, du propre aveu de M. Augustin Cochin, posant les règles avant de recueillir les faits, au moins un assez grand nombre de faits.

ple pesa surtout sur l'existence de la « dernière Dauphine ». C'est même l'explication qu'on se donnait le plus volontiers, en se disant que tout immense qu'ait été cette précoce infortune de la fille de Louis XVI, celle-ci avait mis à se la rappeler une âpreté plus grande encore. Mais les choses, heureusement, pour l'intérêt de la vie, et surtout pour l'excuse des vies manquées, ne sont pas aussi simples. Il y a dans la jeunesse une fécondité capable de tout effacer, et cette jeunesse était celle de l'adolescente vigoureuse que M. Turquan nous montre quittant le Temple par un soir de Frimaire, lorsque le Directoire eut décidé l'échange de la royale prisonnière contre les commissaires français livrés à l'Autriche par Dumouriez. Selon M. Turquan, le malheur n'avait point flétri l'orpheline, belle et florissante jeune fille toute prête à renaître à une vie nouvelle. Or, ce sont les conditions précisément de cette vie nouvelle qui lui furent refusées; les trouver n'était point une prétention si forte; mais une malchance particulière les lui refusa. C'est à cette situation que l'auteur a surtout appliqué l'effort de sa psychologie historique; il y trouve les causes nouvelles qui, achevant d'imprimer au caractère de la Dauphine le pli de la disgrâce, empêchèrent l'oubli.

En premier lieu, la fille de Marie-Antoinette ne trouva chez ses parents d'Autriche qu'une nouvelle captivité. La Cour de Schœnbrun avait sur la princesse des desseins égoïstes (un mariage projeté de Madame Royale avec un archiduc eût permis à l'Autriche d'exiger de la France satisfaction sur certains anciens intérêts), et ceci se faisait sentir par une surveillance aussi rigoureuse qu'autrefois celle des délégués de la Commune. Ces circonstances ont été particulièrement étudiées par M. G. Lenotre, en un de ses récents ouvrages.

M. Turquan n'a pas eu à revenir longuement sur ce point. Mais il a dû, pour sa part, montrer, sous son vrai jour, un fait beaucoup plus décisif : le malheureux mariage de la dauphine avec son cousin, le duc d'Angoulême. La volonté égoïste de Louis XVIII (dont M. Turquan donne un portrait bien peu flatté), qui fit ce mariage favorable à sa politique d'expectative (la fille de Louis XVI, fixée auprès du roi par cette union, lui apportait l'appoint des royalistes purs), remplaça, au départ de Schœnbrun, l'intérêt autrichien, comme celui-ci avait, au départ du Temple, remplacé l'intérêt jacobin. Tout autrement mariée, tel est du moins l'avis du biographe, bien renseigné, Marie-Thérèse-Charlotte de France eût figuré un tout autre personnage. Mais ce qu'il pouvait y avoir d'heureuses dispositions en elle, ce qui avait pu résister à la captivité du Temple, puis à celle de Schœnbrun, ne tint pas contre ce troisième et décisif coup du sort que fu le mariage avec le duc d'Angoulême, lequel, pour tout dire, était un homme manqué sous tous les rapports. Un très pauvre homme moralement, et, pour le reste, pas un homme du tout, paraît-il.

Telle fut, plus que la tragédie du Temple, la plaie de l'existence de Madame. En touchant à cette plaie secrète, en y touchant non par une curiosité inconvenante, mais pour de sérieuses raisons historiques, — car le caractère rebutant de la Duchesse d'Angoulême ne contribua pas à faire aimer la Restauration, — M. Turquan a voulu montrer les raisons réelles d'une des plus grandes inaptitudes à plaire que l'histoire des régimes condamnes ait jamais enregistrées. L'œuvre intéressante et documentée (mais qu'en diront les légitimistes purs, s'il en est encore?) de M. Joseph Turquan est avant tout, de l'aveu de l'auteur, une étude de psychologie, une « étude de femme »; c'est pourquoi nous l'avons surtout présentée sous ce jour. La malheureuse princesse, par ses disgrâces historiques, aggravées de toute l'amertume de ses disgrâces intimes, personnifia, dans les deux derniers règnes bourbonniens, tout ce qu'un Passé saignant avait de plus intraitable et de plus incompréhensif, — depuis l'exil momentané de Gand et de Londres, où se médita la Terreur blanche, jusqu'à l'exil définitif de Göritz, où celle qui fut vraiment l'Orpheline, l'Orpheline non seulement de toutes les joies royales, mais de toutes les joies humaines, jeta l'ombre de sa douleur et de son doute sur l'âme du dernier rejeton de la monarchie légitime, le comte de Chambord.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Charles Saunier : *Bordeaux*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — Arnold Goffin : *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitif italiens*, Van Oest, à Bruxelles. — Henry Cochin : *Tableaux Flamands*, Plon, 3 fr. 50. — Henry de Souvolle : *Visions d'Engadine*, V. Havard, 2 fr. — E. F. Gautier : *Sahara Algérien*, A. Colin, 15 fr. — Memento.

Bordeaux, que nous présente comme ville d'art, — avec enthousiasme, on peut dire — M. Ch. Saunier, n'offre pas sans doute un ensemble comparable à ceux de Rouen, de Bourges, de Venise ou de Nuremberg, car on y a beaucoup détruit, saccagé, abattu, — et installé partout la vie moderne avec de stupides tramways et la lumière électrique ; mais en dépit des transformations, des travaux, des méfaits habituels des architectes, — dont le sieur Abadie semble bien avoir été un des plus consternants spécimens, — nous avons là une ville intéressante, — intéressante par sa physionomie, ses vestiges, — le grand effort d'art qu'y apporta le XVIIIe siècle — et nous trouvons plaisir à parcourir ses vieilles rues, ses carrefours ; visiter ses monuments, ses immeubles divers avec l'excellent guide qui s'est chargé de nous conduire. — Bordeaux ne possède guère que des vestiges de l'époque romaine ; c'est le palais Galien, qui d'ailleurs semble avoir été plutôt un cirque et dans les débris duquel on a installé un square. En 1677, sur un ordre de Louis XIV, on abattit les « Piliers de

Tutelle », ruine d'un monument plus précieux, datant, croit-on, du IIIe siècle, mais où les Bordelais révoltés avaient eu l'idée malheureuse de placer des canons pour répondre à ceux des troupes royales. Sont disparus également l'ancien fort de Hâ et le château Tropeyte ou Trompette — dont nous avons rencontré le nom autrefois dans le titre d'un abominable feuilleton — destinés à défendre et surtout à surveiller la ville, toujours si remuante, en amont et en aval. Mais il reste de la période du Moyen âge, des églises intéressantes, des bribes du rempart, des monuments civils et de vieilles maisons, — qu'on retrouve dans nombre de ruelles où il est amusant de flâner. C'est Saint-Seurin, — dont le cimetière, est-il dit, a été consacré par Jésus-Christ en personne, assisté de sept évêques, et où furent inhumés les preux de Roncevaux, — une des plus délicieuses constructions de l'époque, restaurée malheureusement par des sauvages ; l'église Sainte-Croix, qui dépendait autrefois d'une abbaye de Bénédictins, massacrée encore par le néfaste Abadie ; la cathédrale Saint-André, construction irrégulière et ne comportant pas de façade, à cause du mur d'enceinte qui s'élevait tout proche, mais où l'on peut admirer les flèches, la porte du transept nord et la porte Royale, tandis qu'au dedans on conserve nombre de belles œuvres, — des sculptures délicieuses comme sainte Anne et la Vierge — rappelant un groupe des mêmes personnages que nous signalions autrefois dans une église de Vienne. A côté, c'est la tour de Pey-Berland, malheureusement écrasée d'une lourde statue ; plus loin, l'église Saint-Michel, avec son clocher détaché comme Saint-Sauveur de Redon, — abîmé encore par le nommé Abadie et dont un caveau recèle une horrifique collection de cadavres momifiés, extraits d'un cimetière voisin qui avait la propriété de conserver les corps. On peut signaler encore les églises Saint-Pierre, Saint-Eloi, Sainte-Eulalie, la chapelle de la Miséricorde ; puis des constructions civiles, et à côté des restes de fortifications de la vieille ville, — entre le cours Victor-Hugo et la rue Renière, — la pittoresque porte du Cailhau, la Grosse-Cloche, — analogue au Gros-Horloge de Rouen. Enfin, lors des transformations du XVIIIe siècle et lorsqu'on vit disparaître l'ancien Hôtel-de-Ville, le palais de l'Ombrière, la Bourse du Commerce, s'élevèrent à Bordeaux et aux environs — à côté des constructions privées du Moyen-âge, dont il ne reste guère aujourd'hui que des vestiges, comme l'*hostau* de Lalande, impasse de la Rue-Neuve ; la maison du Prévôt, à l'angle des rues de Corcelles et des Bahutiers ; une maison à l'angle des rues du Loup et Armand-Miqueu, — des édifices délicieux, dont quelques-uns sont reproduits dans le livre de M. A. Saunier et certainement valent d'être cités. C'est un pavillon Louis XVI, rue Saint-Laurent ; un autre par Achard ; l'hôtel Labottière, rue David-Johnson, — principalement du côté du parc ; l'hôtel Poissac, cours d'Albret ; la

maison Fenwick, parvis des Chartrons; un pavillon dépendant du château de Peixotto, à Talence; la maison Carrère, à Arlac, etc... — Il faut mentionner encore, avant de quitter la ville, les musées qui sont de grand intérêt : musée de peinture ; musée bordelais (dans la maison Carrère) ; musée des Antiques, — où l'on a exposé encore nombre d'épaves du Moyen-Age et de la Renaissance; musée du Vieux Bordeaux, enfin, installé à la porte du Caillau par la *Société archéologique*.

Une bibliographie abondante termine ce volume, d'ailleurs établi avec soin, et dont l'illustration, à l'habitude de la maison Laurens, est particulièrement soignée.

§

M. Arnold Goffin publie, à la librairie Van Oest, un curieux ouvrage sur **Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitif italiens**. C'est une excellente étude de l'époque, du personnage et des œuvres très nombreuses qu'il s'est trouvé inspirer. On sait la merveilleuse légende de saint François, — le premier peut-être dans la barbarie du Moyen-Age qui eut de la condescendance non seulement pour les pauvres gens, mais pour les bêtes, pour les plantes; on sait le récit délicieux des Trois Compagnons, le mariage mystique avec la pauvreté, l'impression des stigmates, le saint prêchant les oiseaux. C'était l'enseignement de l'amour à une époque brutale, ne s'inclinant que devant la force, et avec saint François, on l'a dit, « le Sauveur se fit homme pour la seconde fois » ; l'apostolat du « petit pauvre » reste une idylle et une épopée. Mais M. A. Goffin fait très bien remarquer que le commentaire pictural a été établi non d'après la légende primitive, mais suivant une version officielle, acceptée par l'ordre des Franciscains, qui prit soin de l'expurger. Quand même il reste d'un grand intérêt pour l'étude de l'art italien à l'époque et traduit les principaux épisodes de la légende primitive. — D'excellentes photographies viennent appuyer du reste le texte de ce livre, qui est plutôt une dissertation qu'un historique, et reproduisent de très nombreuses peintures et différents sites et monuments d'Assise.

Le volume de M. Henri Cochin, **Tableaux Flamands**, réunit deux conférences sur la Flandre, faites à Bruges et à Tournai, et une longue étude sur le procès de Louis Maes, bourgmestre de Bourbourg à l'époque de l'occupation française, sous Louis XIV (1646-1648). — C'est toute une époque de guerre, de troubles, de désordres qui revit dans le récit souvent attachant, toujours bien documenté de ce qu'il nomme « une ténébreuse affaire ». — Louis Maes, emprisonné pour ses tripotages et malversations, de connivence avec le gouverneur, L. de Castelnau, finit par être condamné et pendu.

Les **Visions d'Engadine**, de M. Henry de Souvelle, offrent de jolies notes, les réflexions d'un voyage d'hiver en Suisse, — la Suisse des hôteliers, des sportsmans et des snobs, des amateurs de patin et de ski, — par Coire, Thusis, l'Albula, Samaden jusqu'à Saint-Moritz, — retour par la Majola, Silvaplana, Chiavenna et Milan. — L'auteur se montre très satisfait de cette promenade et nous aurions mauvaise grâce de ne pas faire de même.

§

L'ouvrage de M. E.-F. Gautier, **Sahara algérien**, n'est pas un journal de route, mais le résumé coordonné, discuté, des observations recueillies au cours de divers voyages dans le sud Oranais et le Sahara dont il recherche les conditions de viabilité anciennes. C'est, dans ces régions d'Afrique, comme l'exploration de terres mortes. On y peut reconnaître la circulation, préhistorique souvent, de cours d'eau disparus; on retrouve la trace des rivières, des fleuves jadis descendus de l'Atlas, mais qui ont été arrêtés par les bourrelets de sable et, peu à peu absorbés par le sol, ont fini par couler sous terre. — Le Sahara désertique paraît dater de l'ère quaternaire; auparavant, une mer crétacée et tertiaire l'a couvert jusqu'au Tchad et jusqu'à Bilma; un dernier reste de cette méditerranée africaine a subsisté dans l'Ouest jusqu'à la première période quaternaire; elle a laissé des fossiles marins sur le pourtour méridional du Djouf, de Tombouctou à la Mauritanie, et il semble que l'Oued Messaoud a dû s'y jeter, comme à coup sûr le Niger. Les populations, de même, paraissent antérieures à la formation du désert. Un des chapitres les plus curieux du volume concerne du reste, dans la partie relevant de l'ethnographie, la recherche des tombeaux indigènes d'époque préhistorique — certains en forme de cône bas avec entourage de pierre, comme en Algérie le célèbre *tombeau de la chrétienne*, — et la figuration sur les rochers par les peuplades primitives, — peu douées sous le rapport de l'art, nous en devons convenir — d'animaux et de personnages qui rappellent invinciblement les « caribonshommes » qui faisaient jadis la joie de nos cahiers de classe.

Memento. — Dans la publication de ces derniers mois, je signalerai présentement les ouvrages de MM. Ed. Radot : *En Sicile*, Plon, 4 francs. — A. Leroy : *Nos fils et nos filles en voyage*, Vuibert et Nony, 4 francs. — Daniel Bersot : *Sous la Chicote*, Champion, A. Julien, à Genève, 3 fr. 50. — R. de Bonnafos, *Quatre thèmes de solitude*, Sansot, 3 francs. — Comtesse de la Morinière de la Rochecantin : *En Espagne, du 50 à l'heure*, Plon, 4 francs. — Ed. Skalkowski : *Impressions de Corse*, A. Maloine. — Jean Carrère : *La Terre tremblante*, Plon, 3 fr. 50. — Marcel Lami : *Terres d'Aventures*, Michaud, 3 fr. 50. — Baron et baronne Conrad de Meyendorff : *L'Empire du soleil*, Hachette, 15 francs. — Jacques Bacot : *Dans les marches tibétaines*, Plon, 3 fr. 50. — H. Maitre : *Les Régions*

Moï, Plon, 3 fr. 50. — P. Walle : *Au pays de l'Or noir*, Guilmoto, 4 fr. 50. — P. Ma[illegible] : *Le Tour de l'Espagne en automobile*, Plon, 3 fr. 50. — H. van Dyke : *Le Génie de l'Amérique*, Calmann, 3 fr. 50. — R. Chudeau : *Sahara Soudanais*, Colin, 15 francs. — J. Fèvre et H. Hauser : *Régions et pays de France*, Alcan, 7 francs. — A. S[illegible]rd : *La Sicile*, Plon, 3 fr. 50. — L. Proust et J. Pitard : *Les Iles Canaries*, [illegible], 10 francs. — A. Retté : *Un séjour à Lourdes*, Messein, 3 fr. 50. — Dr P. [illegible] : *Vingt jours parmi les [illegible] (Naples, Calabre, Sicile)*, Calmann, 3 fr. 50. — Enfin il faut ajouter, de J. Aynard, *Oxford et Cambridge*, 3 fr. 50. — André Hallays, *Avignon*, 4 francs. — H. Prentout, *Caen et Bayeux*, 4 francs, Laurens. — H.-G. Duchesne : *Le Château de Bagatelle*, J. Schemit, 12 fr. — Ch. Huard : *Paris vieux et neuf (La Rive droite)*, Eug. Rey, 5 francs. — G. Normand : *Le Nu à l'église, au théâtre et dans la rue* (chez l'auteur), 59, rue du Rocher, 3 fr. 50. — R. Hénard, *La Rue Saint-Honoré (de la Révolution à nos jours)*, Émile Paul, 5 francs. — Ch. Porée : *L'Abbaye de Vézelay*, Laurens, 2 francs. — Roald Amundsen : *Le Passage du N.-O.*, Hachette, 12 francs. — Marius Vachon : *Le Mont Saint-Michel au péril de la terre*, Plon, 1 franc. — E. Rodocanachi : *Le Château Saint-Ange*, Hachette, 20 francs.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Pages libres : Les Sans-travail en Angleterre, par M. Edgard-Louis Müller. — *Akademos* publie une conférence de M. Georges Eekhoud sur « la Sensibilité dans la littérature moderne ». — *La Revue* : M. Séverin [illegible] parle de « la Crise du théâtre en France ». — *Les Documents du Progrès* : Réflexions sur la Richesse faites par M. Paul Margueritte à propos de la mort de M. Chauchard. — Memento.

Le principe du droit au travail est aujourd'hui admis par tous les peuples civilisés, encore qu'il n'en soit pas fait mention dans leurs Constitutions. Et cependant, l'anarchie dans la production est telle que le chômage sévit périodiquement dans certains États, au premier rang desquels on peut citer l'Angleterre. Dans un article très intéressant (**Pages libres**, 7 août), M. Edgard-Louis Müller montre, avec force détails à l'appui, quelle est la situation de ce pays sous ce rapport :

L'Angleterre achève de traverser la plus grande des crises industrielles qui l'aient jamais secouée. Dès l'été de 1908, le nombre des sans-travail était anormal. A l'entrée de l'automne, il était évalué à 1.125.000 par le ministre du Commerce. De l'Écosse au Pays de Galles, de Liverpool à Londres, la question des sans-travail, des *unemployed*, a été, pendant un an, la préoccupation dominante de tous les esprits. Dans toutes les villes, des organisations officielles de secours ont essayé de parer au mal. Des sommes considérables ont été dépensées par l'assistance. Une sorte de terreur, habilement accrue et exploitée par l'opposition anti-libérale, a failli soulever par contre coup le peuple contre le Gouvernement et a pu faire craindre un revirement général de l'opinion.

L'Angleterre, en effet, n'avait pas subi une aussi rude secousse depuis

1885, année où les rapports des *trade-unions* (syndicats ouvriers) accusaient un pourcentage de chômeurs, parmi leurs membres, de 8,5. Le chiffre était, en novembre dernier, au plus fort de la crise, de 8,9, donc légèrement plus élevé. Mais, sans oublier que le peuple savait moins se faire entendre il y a vingt-cinq ans qu'il ne peut le faire aujourd'hui, la situation industrielle de l'Angleterre était alors infiniment meilleure.

La crise de 1885 apparaissait comme la répercussion nécessaire du *boom* (1) de 1875 ; elle semblait, si l'on peut dire, normale, et en tout cas passagère. Il n'en était pas de même l'an dernier. L'accroissement continu et formidable du chômage depuis 1900 (il atteignait déjà, en 1903, 4,6 p. 100 des ouvriers syndiqués) a révélé presque soudainement aux Anglais le mal qui rongeait progressivement leur pays, symptôme évident et terrible de sa lente défaite dans la lutte industrielle avec l'Allemagne. Ils ont eu peur. Le parti unioniste a trouvé dans ces circonstances une plateforme électorale solide, sur laquelle il n'a presque pas cessé de remporter la victoire aux élections partielles depuis un an et demi (2).

Il faut sans doute voir là la raison de l'action énergique entreprise par le Gouvernement, qui avait longtemps semblé ignorer le danger. Les projets du premier ministre Asquith et de ses tenaces seconds, le chancelier de l'Échiquier (3), M. Lloyd George, et le président du *Board of Trade* (4), M. W. Churchill, hommes d'État combatifs et assez violemment démocrates, transformeront sans doute en un type de légende le sans-travail anglais...

Le ministère du Commerce — que l'on ne saurait soupçonner d'exagérer les chiffres — répandait celui de 1.125,000 chômeurs. C'est une évaluation *minima* du *maximum* de la crise...

Voici maintenant un tableau typique d'un meeting de chômeurs :

La physionomie d'une manifestation de sans-travail est caractéristique. La foule sombre, éclaircie par les seules taches des bannières multicolores, précédée d'un chef ouvrier, encadrée par les *policemen* gigantesques et placides, chante sur un ton grave : *le Drapeau rouge*, *Angleterre, debout !* *la Marseillaise*, avec un accompagnement triste de fifres. Pas de cris. Les bannières portent des inscriptions naïvement pompeuses comme des maximes puritaines : « *Du travail ou la Révolution ; c'est au gouvernement de décider* » ; au bout d'une hampe, une tête de mort se balance au-dessus d'un étendard blanc voilé de crêpe, sur lequel on lit : « *Mort de faim sur une terre d'abondance.* »

Le flot atteint Trafalgar-square (5). La police organise le meeting. La foule est divisée en deux masses de plusieurs milliers d'hommes chacune. De chaque côté, un « bureau » est nommé, et les discours se succèdent.

(1) Mouvement précipité de hausse sur les marchandises et valeurs de toute sorte, tel qu'il s'en produit dans les périodes de grande spéculation.

(2) Quelques récents succès des libéraux semblent pourtant une réponse aux belles promesses gouvernementales.

(3) Ministère des finances.

(4) Ministère du commerce.

(5) Meeting tenu le 10 octobre 1908. — J'emprunte les traits du tableau au *Times* ; la couleur m'est donnée par un de mes parents qui assistait à ce meeting.

— Il faut, dit un orateur, cerner le Parlement, et ne pas laisser sortir les députés avant qu'ils n'aient voté le droit au travail.

— Les suffragettes, dit un autre, menacent de prendre d'assaut la Chambre des Communes ; si l'on doit aller à l'assaut, au moins que cela serve à quelque chose. Vous avez faim ? Allons piller les boulangeries !

— Réunissons-nous à 50.000, s'écrie un troisième, et envahissons Parliament-square.

— Et les soldats ? interrompt un assistant.

— Le premier coup de fusil sera le signal de la Révolution ! Il faut aller s'emparer de Winston Churchill (1) et ne pas le relâcher sans de bonnes promesses.

Le député socialiste Grayson, expulsé de la Chambre des Communes il y a quelques mois pour des excès oratoires, monte sur un banc :

— Je déclare fièrement, s'écrie-t-il, qu'un homme affamé est moins qu'un homme, s'il meurt de faim, alors qu'il peut voler !

Quel peut être l'état d'âme de ces foules affamées, qui se sentent en nombre formidable, avides, comme toutes les foules, des promesses les plus folles, chauffées à blanc par de furieux discours ? Et quelle va être l'issue du meeting ?

L'issue du meeting, la voici.

L'un des présidents tire sa montre :

— Nous avions jusqu'à cinq heures pour nous en aller. Il est cinq heures un quart. La police m'a prévenu qu'elle nous ferait sortir à cinq heures dix-sept minutes. Dans ces conditions, je suis d'avis de nous séparer avec calme.

Ils s'en vont, et c'est à peine si l'on voit quelques *policemen* emporter chacun sous les bras une paire de récalcitrants.

§

Il eût été dommage que seuls les anciens élèves de l'Athénée Royal profitassent de l'enseignement de M. Georges Eekhoud, car la conférence intitulée « De la sensibilité dans la littérature moderne », qu'il fit devant eux au Cercle artistique d'Anvers, le 3 décembre 1908, et publiée par **Akademos** (15 août), est un régal pour les lettrés. En voici une page curieuse :

... De grands artistes comme Flaubert, qui prétendirent ne rien mettre d'eux-mêmes dans leurs livres, n'y parvinrent pas. Rien de plus subjectif, de plus personnel que *Madame Bovary*, *Salammbô* et *la Tentation de saint Antoine*. L'âme pessimiste, désabusée mais altérée de sympathie, s'y confesse à chaque phrase.

Guy de Maupassant sembla réaliser l'idéal que s'était proposé son maître. Du moins fit-il preuve de plus d'insensibilité jusqu'à la veille du mal terrible qui devait l'emporter. L'angoisse et la douleur font irruption dans ses derniers écrits. Le pressentiment de la catastrophe torture ses nerfs et, par une ironie de la fatalité, le mystère et l'inconnu dont s'étaient moqués sa robuste santé animale et son tempérament de Normand matériel lui envoient leurs plus terribles hallucinations.

(1) Ministre du Commerce.

La marotte scientifique et le déterminisme d'Hippolyte Taine, sa méthode de généralisation à outrance, ne parviendront à le dépouiller de la plus exquise sensibilité de poète et d'artiste, et il demeure sympathique même dans ses erreurs. Mais peut-être lui préférerais-je les Goncourt, du moins à certains passages de *Charles Demailly*, de *Germinie Lacerteux* ou du *Journal*.

Avec les poètes dits symbolistes, la sensibilité s'exprime en des nuances plus subtiles que jamais, surtout dans la poésie de Verlaine, de Mallarmé (surtout dans ce poème en prose : *Pauvre enfant pâle*), de Régnier, Laforgue, Verhaeren, Van Lerberghe, Moréas, sans oublier Max Elskamp, un des plus délicieux intimistes qui soient. Cette sensibilité parfume et lubrifie aussi le premier théâtre de Maeterlinck et ses essais, les romans de Loti, de Bourges, de France, les orientales troublantes d'André Gide, *la Rue amoureuse* de Beaubourg (l'épisode du petit cocher), les ironies sensuelles de Remy de Gourmont, les sympathies subversives de Marcel Schwob, les rusticités sans phrases de Jules Renard (*Honorine*, *le petit Bohémien*), la clairvoyance sympathique de Barrès (à la fin des *Déracinés*, est-il assez tragique et pétri d'intelligence pitoyable ce groupe de Mouchefrin, de la Léontine et du petit Fanfournot ?) (1).

§

Après avoir rendu un hommage mérité au *Théâtre Libre*, d'Antoine, au *Chat Noir* de Salis, au *Théâtre d'Art*, de Paul Fort, à l'*Œuvre*, de Lugné-Poé, M. Séverin Gisors déplore la pauvreté du théâtre français actuel (**la Revue**, 15 août) :

.... La période qui va de 1887 à 1896 fut une période d'audace. Il y eut abondance de mauvaises pièces. Aujourd'hui, nous n'en avons pas suffisamment. Nos productions sont trop faites : même métier, mêmes trucs, même habileté, sans art, sans émotion, clichés de la même logique insupportable. Une mauvaise pièce n'est pas un signe de décadence ; elle peut être féconde. Qu'elle soit originale, neuve, hardie, ingénue et maladroite, mais qu'elle exprime un tempérament.

La scission entre le théâtre et la littérature est sur le point de se produire. Ce n'est pas Sherlock Holmes qui l'empêchera, ni Arsène Lupin, ni même les théories pharmaceutiques de M. Brieux. Déjà l'élite oublie le chemin du théâtre. Dans les revues la critique sérieuse passe les nouveautés dramatiques pour ainsi dire sous silence. Où trouverait-elle de quoi alimenter une chronique ? On publie des études sur Shaw et Wedekind, on traduit l'*Elektra* de Hofmannsthal, on ne s'intéresse pas au théâtre de Dumas fils prolongé. Quant à l'autre critique, celle des journaux, il y a beau temps

(1) Il va sans dire que, dans cette rapide étude, je ne prétends point signaler tous les poètes et romanciers ou essayistes dont la sensibilité m'a requis particulièrement. Depuis ma conférence je me suis pourtant reproché l'omission de poètes exquis (sans doute les oubliais-je parce qu'ils étaient trop près de moi) comme : Samain, Merrill, Ghéon, Vielé-Griffin, Herold, Fontainas, Kahn, Charles Guérin, Paul Fort, Francis Jammes, Albert Thomas, Laurent Tailhade, Henry Bataille, Fernand Gregh, Mauclair, Maurice Magre, Porché, Larguier, Milosz, Victor Kinon, Grégoire Leroy, Delbousquet, Robert Scheffer, Georges Lecomte, Saint-Pol-Roux, Fersen, Jehan Rictus, Rachilde, Demolder, Krains, Delattre, Paul Adam, Rosny, Lemonnier, Maubel, Blanche Rousseau, Bazalgette, Ruyters, Pierron... Mais je m'arrête. Autant reproduire le catalogue de ma bibliothèque !

qu'elle ne peut pas compter. Absence de courant, de discussion. Nulle théorie, nulle fièvre. Une polémique d'art, le point de vue esthétique ? Le théâtre n'est plus qu'un lieu de digestion pour le bourgeois. L'intrigue ? Une liaison ou plusieurs. Le décor ? Louis XVI. Les toilettes sont belles et le linge vient de la grande maison de blanc. Cela suffit. Nous ne nous élevons pas au-dessus du fait-divers, et notre conflit dramatique continue l'assassinat quotidien, le vol sensationnel et le roman-feuilleton que nous offrent, le matin, les journaux à un sou. Vienne M. Henry Bataille, que, dans une langue sourde, ardente et musicale, il pénètre une scène d'inquiétude et de mystère sous-jacent, aussitôt le monde de crier à l'extravagance : ce n'est pas du théâtre ! Que M. Octave Mirbeau campe un brasseur d'affaires, qui ne ressemble pas trait pour trait à l'ordinaire image d'Épinal, mêmes hurlements : ce n'est pas du théâtre ! Non, il faut « le noir plaisir » que donne M. Bernstein, il faut du pathos, ce galimatias ampoulé : « un noir plaisir, une consolation féroce à m'enfoncer dans mon épouvante (1) », il faut des scènes comme celle entre la duchesse de Croucy et Justin Gutlieb, sans un accent juste, sans un moment de sincérité, une seconde d'émotion et de vérité humaine, des scènes comme celle de l'entrée du prince de Clare, que Catulle Mendès qualifiait d' « une des scènes les plus poignantes, les plus fortes, les plus belles qui soient au théâtre moderne », il faut le parisianisme belge de M. de Croisset, tout ce que vous voulez, excepté un peu d'angoisse et de douleur véritables, excepté de l'art. Notre scène fait encore semblant d'être le véhicule des idées, voici longtemps qu'elle n'est plus celui des sensibilités...

Il est évident qu'il y a une « Crise du théâtre en France » ; mais cela tient surtout à ce que les directeurs de nos scènes sont presque tous des entrepreneurs de spectacles et que, souvent, le choix des pièces est fait selon les indications des actrices à la mode ou de leurs commanditaires, à ce que les auteurs subissent humblement des collaborations qu'on leur impose inopinément, à ce que les décors, les costumes et les « trucs » ont, dans le théâtre actuel, plus d'importance que les pièces.

§

Un livre qui, tiré à un nombre restreint d'exemplaires, aurait certainement un gros succès serait *l'Art de tester*, avec, comme sous-titre : « Conseils aux multimillionnaires », et à condition toutefois que le prix du volume fût très élevé. Les Crésus modernes auraient en effet à leur mort une meilleure presse, ou, plutôt, leur mémoire serait jugée avec bienveillance, s'ils « disposaient de leur bien d'une façon qui n'outrage pas la conscience publique, qui réponde à un sentiment de justice collective », ainsi que le fait judicieusement remarquer M. Paul Margueritte (**les Documents du Progrès**, août). Son article finit sur ces réflexions :

... Le riche, qu'on envie tant, semble plutôt à plaindre. La richesse a

(1) *Israël*, acte II, scène v.

été son ambition, le but unique de ses veilles et de son labeur; et lorsqu'il la possède, il ne sait qu'en faire. Il est défiant, ombrageux : ne l'a-t-on pas si souvent exploité? Que de quémandeurs! Il défend son argent comme un homme assailli par des voleurs. De telles préoccupations ne rendent pas l'humeur gaie. Et c'est pour cela sans doute qu'on voit si peu de riches philosophes. Ils ont des maux imaginaires. Ils traînent le souci et le dégoût avec eux. Ils ne sont jamais heureux.

L'altruisme spontané, intelligent, seul, les sauverait. Mais a-t-on tant peiné pour se tuer à la tâche de dépenser sa fortune, quand on a eu assez de mal à la gagner? Le riche a su acquérir; il ne sait pas restituer. La mort et son épouvante même ne le lui apprennent pas.

Et cependant l'action continue, l'action altruiste allégerait seule son âme malgré tout inquiète, car on n'arrive jamais à la richesse les mains entièrement pures, la conscience absolument blanche. Comment le pourrait-on?

Savoir être riche? Quelle charge écrasante! Presque tous succombent sous elle. L'or est le plus lourd des métaux lorsqu'il pèse sur une tombe. Il a écrasé de son poids redoutable l'homme dont nous parlions, il écrasera de même ceux qui voudraient l'imiter.

Ce sont là des vérités vieilles comme le monde; il n'est pas inutile de les rappeler à l'occasion.

§

Memento. — *Revue bleue* (14 août) : M. Edme Champion : *Montaigne et les Huguenots.* — *Le Thyrse* (août) : M. Guillaume de Greef : *P.-J. Proudhon.* — *Les Rubriques nouvelles* (15 juillet) : M. Camille Maubert : *Vigny et la Bible.* — *La Revue des Lettres et des Arts* (1er août) : M. André Fontainas : *Les débuts et les tendances du mouvement symboliste à Bruxelles.* — *La Grande Revue* (10 août) : Dr A. Marie, médecin en chef des asiles de Villejuif : *Les Aliénés.*

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Une mystification de Balzac (*Le Gaulois*, 29 août). — La Dromomanie de J.-J. Rousseau (*La Chronique médicale*, 1er septembre). — La pudeur des singes (*L'Intermédiaire*, 20 août).

Le 10 octobre 1838, nous dit M. Frédéric Masson, dans **le Gaulois**, Balzac écrivait à Mme Hanska :

Depuis sept ans environ, toutes les fois que je lisais un livre où il était question de Napoléon et que je trouvais une pensée frappante et neuve dite par lui, je la mettais aussitôt sur un livre de cuisine qui ne quittait pas mon bureau, que vous connaissez, qui vous appartiendra, hélas! peut-être bientôt, et où je mets mes sujets et mes idées premières. Dans un jour de détresse (qui était ces jours passés), j'ai regardé combien il y en avait. Il y en avait cinq cents, et, de là, le plus beau livre de l'époque, c'est-à-dire la publication des *Maximes et Pensées de Napoléon*. J'ai vendu ce travail à un ancien bonnetier qui est un gros bonnet de son arrondissement, et qui

veut avoir la croix de la Légion d'honneur, et qui l'aura en dédiant le livre à Louis-Philippe. Le livre va paraître. Procurez-vous-le. Vous aurez une des plus belles choses de ce temps-ci : la pensée, l'âme de ce grand homme saisie, après bien des recherches, par votre mougik, Honoré de Balzac. Rien ne m'a fait rire comme l'idée de faire avoir la croix à une espèce d'épicier qui peut se recommander à Votre Grâce par son titre d'administrateur du bureau de Charité. Napoléon m'aura rapporté quatre mille francs et le bonnetier peut en gagner cent mille. J'ai une si grande défiance de moi-même que je n'ai pas voulu exploiter cette idée. Au bonnetier, la gloire et le profit ! Vous reconnaîtrez la main de votre esclave dans la dédicace à Louis-Philippe. Que l'Ombre de Napoléon me pardonne !

Ce petit livre parut réellement, et ce n'est point là qu'est la mystification. C'est un in-12 carré de 192 pages dont le titre, sur papier vert, est ainsi disposé :

MAXIMES
ET PENSÉES
DE NAPOLÉON
recueillies
par J.-L. Gaudy jeune.

La mystification consiste en ceci que presque aucune de ces maximes ou pensées ne se retrouve soit dans les écrits, soit dans les propos de Napoléon. Balzac s'est amusé à fabriquer un recueil bizarre où à côté d'idées qui simulent le grandiose, on trouve des pont-neufs tels que : « L'infortune est la sage-femme du génie », ou des platitudes telles que : « Un homme sans courage ni bravoure est une femme. » Est-ce que Gaudy jeune aurait eu l'indiscrétion de collaborer ? Il y a, comme le dit Balzac à son amie, une dédicace à Louis-Philippe. Et on se demande encore si elle est de Gaudy jeune, pensant à la croix d'honneur, ou de Balzac s'amusant à un pastiche et se moquant à la fois du roi, de Gaudy et du public. La voici :

Sire, une récompense ambitionnée par l'auteur de ce travail a été l'honneur de le dédier à *Votre Majesté*.

A vous, *Sire*, appartenait ce legs d'un génie qui voulut une domination absolue pour faire triompher la France ; ne vous doit-on pas des triomphes que l'Europe nous envie, obtenus par des pensées probes et citoyennes qui manquent dans ces maximes, trop souvent dictées par la nécessité, et où brille toujours l'épée du Capitaine ; aussi, vous seul, *Sire*, pourrez un jour avoir grossi ce trésor sans avoir alarmé la Liberté.

M. Frédéric Masson serait tenté d'étudier d'assez près cette singulière compilation, et de rechercher dans les autres livres de Balzac la source de ces maximes. Il en a déjà retrouvé une dans *le Médecin de campagne ;* mais dit-il,

ne serait-ce point attacher trop d'importance à ce petit livre qui, malgré l'étrange auréole dont Balzac l'entoure dans sa lettre à Mme Hanska ;

n'eut certainement pour objet que de soutirer quatre mille francs à J.-L. Gaudy jeune, auquel Balzac fit prendre du Balzac, peut-être même du sous-Balzac, pour du Napoléon.

Reste à expliquer comment, après J.-L. Gaudy jeune, il voulut prendre pour dupe Mme Hanska, pourquoi il lui recommanda ainsi de se procurer ces *Maximes et Pensées*? Etait-ce pour qu'elle y rencontrât, après certaines idées d'assez violente couleur sur la femme et le mariage, celle-ci : « *L'Amour est une sottise faite à deux.* »

§

La **Chronique médicale** analyse une communication faite par le professeur Régis, de Bordeaux, au Congrès des aliénistes et neurologistes, tenu à Nantes, au mois d'août, sur le cas de J.-J. Rousseau, considéré comme maniaque ambulatoire :

Chez Rousseau, a fait remarquer le maître en psychiatrie, la tendance à l'impulsion migrative est héréditaire : son père, ses oncles, son cousin ont accompli des fugues, sans qu'on ait su où ils étaient allés; bien plus, on pourrait même trouver là une tendance de race, car les Genevois ont la réputation d'être fort enclins aux voyages.

Cette hérédité se manifeste par la précocité de la fugue. Dès son enfance déjà, J.-J. Rousseau s'y abandonne : n'est-ce pas en trouvant fermée la porte de l'école où il se rendait qu'il s'enfuit de sa patrie, pour n'y rentrer que bien plus tard ? Du reste, il s'en rend compte lui-même, puisqu'il avoue avoir eu « la manie ambulante ».

Les fugues habituelles de Rousseau sont du type impulsif et conscient. Ceci ne signifie pas qu'il s'en aille toujours sans motifs, mais ces motifs paraissent futiles, souvent incompréhensibles pour nous.

Il est, en effet, chez ces dromomanes, des sentiments qui nous échappent, telle cette euphorie si profonde du vagabond, qui provient non seulement du plaisir du vaguage, de la joie de l'indépendance et de la vie libre, mais aussi peut-être de son amour et de son admiration pour la nature. Chez tout chemineau, il y a un poète intuitif, sensible au charme de la campagne, comme Richepin l'a exprimé dans ses vers. Rousseau n'a-t-il pas été le premier panégyriste de la nature?

Prenant toujours Rousseau comme exemple, M. Régis remarque encore que ces dromomanes ne sentent ni la fatigue, ni les privations : l'auteur de l'*Emile* l'a confirmé également. C'est pourquoi ils préfèrent les voyages à pied à tous autres modes de locomotion.

Enfin, la honte et le remords de leurs fugues sont rares. Si Rousseau s'est accusé plus tard de ses autres délits, il n'a jamais regretté ses voyages.

On doit considérer, en définitive, Rousseau comme un mélancolique persécuté, avec impulsion dromomaniaque.

Cependant, si nous laissions de côté M. Richepin et le chemineau poétique? La science, peut-être, n'y perdrait rien.

§

M. Remy de Gourmont a dit quelque part que les grands hommes

ne sont guère connus du public que par les rares sottises qui leur ont échappé. Ainsi Pascal, pour avoir dit que *les fleuves sont des chemins qui marchent et qui mènent où on veut aller*. Voici que feu Octave Feuillet, qui ne fut pas un grand homme, a le même sort. Il n'est plus guère connu que pour avoir, dans *la Morte*, 1886, signalé qu'il y a des jeunes filles qui tiennent entre elles *des propos à faire rougir un singe*. « L'expression, nous dit M. G. Cheneau, dans l'**Intermédiaire**, neuve alors, a depuis fait fortune et s'emploie assez communément. » Or le propos se trouve déjà, sous une forme peu différente, mais moins incohérente, dans *Henriette Maréchal*, des Goncourt : « Il y a des gens qui y disent *des choses qui corrompraient un singe...* » *Corrompraient*, au conditionnel, s'ils pouvaient comprendre. Soit. Mais faire rougir un singe? L'image, étant fausse, a naturellement séduit le public. C'est Jules de Goncourt qui avait baptisé Feuillet le *Musset des familles*.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE DES ARÈNES DE BÉZIERS : *La Fille du Soleil*, tragédie lyrique en trois actes, poeme de M. Maurice Magre, musique de M. André Gailhard (29 et 31 août). — THEATRE DE LA NATURE DE CABOURG. *La victoire d'Aphrodite*, pièce en trois actes, en vers, du comte Albert du Bois (22 août). — Memento.

Tout arrive! Il y a dix ans, deux jeunes écrivains publiaient dans *la Dépêche de Toulouse*, à propos du *Prométhée* de Jean Lorrain et Ferdinand Herold, qu'on devait jouer aux Arènes de Béziers, une lettre qui souleva de vives polémiques. Des personnages politiques intervinrent. M. Castelbon de Beauxhostes, qui n'admet aucune critique, se fâcha tout rouge. Jean Lorrain décocha quelques traits malicieux, Mlle Cora Laparcerie, qui fut à Béziers une tragédienne inoubliable et la plus belle en plein air, fut mêlée à la dispute, par des tiers et de façon odieuse. Les jeunes gens qui déchaînèrent ce tumulte avaient surtout pour but de faire jouer un drame, *Liberté*, que M. Maurice Magre n'avait pas encore achevé d'ailleurs. Malheureusement la lettre était signée Maurice Magre et Ernest Gaubert et je dois avouer que l'effet en fut désastrueux. Maurice Magre a mis dix ans à se faire oublier de M. Castelbon de Beauxhostes, qui est d'ailleurs un fort galant homme et à qui l'on doit beaucoup. Quant à moi, n'ayant jamais songé à écrire pour les Arènes de Béziers, ayant vu *Prométhée* et *la Fille du Soleil*, maintenant que le temps et la mort ont passé sur bien des choses, n'ayant rien sollicité, n'ayant rien à regretter, et puisque, après tout, M. Castelbon de Beauxhostes a suivi notre conseil d'alors, de jouer les *jeunes*, je ne puis que lui conseiller de reprendre *Prométhée*, l'an prochain, tout en le félicitant d'avoir joué M. Magre.

La pièce de M. Maurice Magre mérite qu'on s'y arrête. Elle est représentative en effet de la manière et des tendances de cet auteur. Elle est synthétique aussi de l'art de tout un groupe de jeunes dramaturges: MM. Arnyvelde, René Fauchois, Népoty, Frogé, René Fraudet et quelques autres, qui sont des néo-romantiques sociaux, prophétiques, dévots de la déesse Raison, éloquents et sonores. L'un d'eux, M. René Fauchois, par un travail méthodique, semble prendre à tâche de se rapprocher peu à peu d'une formule plus, classique.

M. Maurice Magre, au contraire, oblique de plus en plus, vers une sorte de théâtre mâtiné de Michelet, de Jaurès, de Victorien Sardou, de Crébillon et de Catulle Mendès.

Dès qu'il ne parle plus d'amour — (dans ce cas il peut compter parmi les premiers lyriques de notre poésie) — dès qu'il ne parle plus d'amour, M Maurice Magre tombe dans le pathos des réunions publiques, la philosophie de comédienne, les théories scientifiques des instituteurs, la sociologie de la demi-mondaine et le républicanisme de couleur. Il tombe même dans la phrase incorrecte et le vers plat.

Puis, au milieu de ce bric-à-brac, de ce cahos, de ce fouillis, éclatent des strophes pures, limpides, nouvelles, qui disent de façon originale une nuance éternelle du regret ou du désir. Au milieu de ce clinquant, un vers se dresse, tout à coup clair, harmonieux et nu comme une statuette de Clodion dans un bazar à neuf sous. Cela est spontané, durable, beau et blanc comme un marbre, et, tout autour, il y a de l'ombre. M. Magre peut être un grand poète. Il a des dons précieux. Il a des admirateurs enthousiastes. Pourquoi manifeste-t-il tant de mépris pour tout ce qui est *discipline*, *tradition*, *étude ?*

Si l'on fréquente les théâtres en plein air chez les Esquimaux, **la Fille du Soleil** sera fêtée par ce peuple raisonnable qui se débarrasse des vieillards, en les précipitant dans la mer. *La Fille du Soleil* pouvait s'intituler *Place aux Jeunes !* Ce titre en résume la conclusion, l'intrigue et l'idéal. *Ils sont jeunes. C'est assez pour être grands*, écrit M. Magre.

Nous sommes en Sicile, dans une ville antique de l'époque homérique, au pied du mont Eryx. Le décor, très riche, très beau, figure à droite le péristyle d'un palais, au centre, la porte d'une enceinte fortifiée, des montagnes, des jardins, une fontaine ; à gauche, un temple d'Aphrodite avec la statue de la déesse. Parmi ce cadre de toile peinte et de planches évoluent quelques centaines de figurants, des danseuses, des joueurs de flûtes. Le côté *opéra* et parfois *music-hall* de ce spectacle est irréprochable. Le soleil, un ciel pur planant sur ces floraisons de voiles, de couleurs vives, de bras nus, font des représentations de Béziers un spectacle unique. Environ quinze mille spectateurs sont là, attentifs. Le cirque est plein. Hélas ! souvent la pièce est vide.

Les personnages de M. Magre ne présentent pas une psychologie compliquée. Ils viennent directement du mélo. Ils ont l'unité de caractère des *pupazzi*. Voici la reine Hélia, — pour justifier son nom de fille du Soleil, — elle est chaude, très chaude malgré son âge qui penche vers le crépuscule. Elle est sadique, orgueilleuse, mauvaise mère, amante jalouse et forcenée, non seulement elle trompe son mari, mais elle le raille. Elle mêle agréablement Messaline à Isabeau de Bavière. Elle a fait tirer sur le peuple (à coups de flèches!) comme M. Clemenceau. Tout à fait une reine de feuilleton et d'Ambigu. Le roi Elpenor est gâteux, vieux et artiste. Il mêle Claudius à Louis de Bavière. Il laisse le pouvoir à sa femme, il est incapable, il a commis des crimes, — autrefois — dont le souvenir le tourmente. Il a des visions. Voilà le couple. Selon la formule hugolienne de l'antithèse, il a produit une fille jolie, bonne, vertueuse, dévouée, aimante, fidele au devoir, qui aime le peuple et ses parents. Elle va même au peuple. Elle y va si bien qu'elle rencontre le berger Euristès, lequel la trouve à son goût et le lui dit. Elle l'entend et s'en réjouit. Les princesses qui courent les routes et les rues pour faire la charité, en font souvent plus qu'elles n'avaient prévu. Le berger Euristès, lui, c'est *l'ouverrier* qui a appris; il est intellectuel, révolutionnaire et arriviste. Beau garçon, aimé des femmes, il a fait sans le savoir la conquête de la mère et de la fille. Il a un père qui a lu *les Clavicules de Solomon* et *le Petit Albert* et en qui le rhabilleur se pimente d'une pointe de sorcellerie. Enfin nous avons Alkinoos, le Pataud de l'époque, le chef de l'opposition dont les complots font long feu.

Or Artona a donné rendez-vous à Eurystès pour le bon motif et Hélia au père d'Eurystès pour connaître un moyen de réparer des ans l'irréparable outrage. Le vieux rebouteur conseille à la reine de se baigner dans le sang de sa fille et s'en va. Eurystès se trouve sur le passage d'Hélia, et par un quipropro de vaudeville, la courtisane couronnée apprend qu'elle est vieille et laide. Fureur, cris; comme par hasard, la jeune Lycia, une chanteuse, se trouve là, la reine l'injurie et la fait conduire en prison. Parce que cette jeune fille est trop belle. Arrestation arbitraire, jalousie, condamnation à mort!... Ah! les souverains de M. Magre ne sont pas flattés. Je ne connais qu'une pièce (la *Maria de Padilla*, d'Ancelot), où l'on voit un geste de Pierre le Cruel aussi peu expliqué et aussi inutile.

A l'acte II, on mène Lycia au supplice.

On conduit à la mort
L'enfant de la vallée
Dont la taille ressemble à la tige des fleurs,
Dont l'épaule est pareille au coutour des allées.

. . . .

Je n'ai rien connu de la vie.
Ni ses bonheurs, ni ses regrets,
Je suis venue, je suis partie,
Plantez sur mon tombeau les roses des forêts.

(C'est la réplique des funérailles de l'éphèbe dans *les Phéniciennes* de M. Rivollet :

N'effeuillez pas sur l'urne close
La fleur d'Aphrodite, la rose :
Cet enfant n'a connu l'amour;
N'effeuillez pas non plus, sur elle,
La fleur des vieillards, l'immortelle :
Cet enfant n'a vécu qu'un jour.)

Puis on célèbre les fêtes d'Aphrodite. Il n'était guère d'usage, aux temps antiques, de réunir ainsi les solennités et les supplices. L'opinion publique, qui a toujours régi les rois et partout, eût ici obligé la reine à faire grâce à la condamnée, la veille des Aphrodisies. On danse, chante, on fait enlacer *la vigne nouvelle au palmier*, ce qui est une hérésie viticole. Nous avons revu les courtisanes sacrées et la danse des poignards d'*Aphrodite*. Après la farandole (??) du ballet, voici Eurystès qui revient. Au premier acte, il avait voulu tuer le roi qui l'avait désarmé d'un mot de pitié, maintenant il veut tuer la reine et ameute le peuple. Hélia appelle les gardes, la foule se précipite. Artona détourne le poignard d'Euristès du sein maternel. La force armée reprend le dessus. Artona sauve Euristès à son tour et la reine lui pardonne parce qu'elle le trouve beau et lui propose le trône en échange du lit. Le berger hésite. Hélia se doute alors qu'il connaît sa fille. Elle appelle Artona et, par le même procédé dont use Harpagon à l'égard de son fils, apprend que les deux jeunes gens s'adorent. Nouvelle fureur de la vieille passionnée qui se dispute avec sa fille. Elpenor survient, renvoie Artona au palais et échange quelques injures avec sa femme, laquelle le traite de vieux et lui rappelle ses crimes. Resté seul, le roi s'affole, et crie ses angoisses et se débat contre les spectres de ses anciennes victimes !

Après un duo d'amour entre Euristès et Artona (que cette fille est mal gardée !) et une entrée et sortie du vieux roi, le vieux roi revient et dit au berger : « Tu veux ma fille, la voilà ! »

Ame des jeunes gens, la sagesse est en toi...
Avant que ma puissance à jamais disparaisse
Je vous unis tous deux, moi le père et le roi.
Va revêtir le voile blanc, ma fille, et toi
Va trouver le berger ton père, dans la ville,

(Au premier acte, pourtant, ce berger est reparti pour la montagne),

Pour que les deux vieillards joignent leurs mains débiles

En vous voyant près d'eux marcher, ô jeunes gens...

A ce moment le peuple révolté envahit la scène. (Encore !) Hélia veut recourir à l'armée, cependant Elpenor, j'allais dire Louis XVI, voyant que

Partout des bas quartiers, le peuple, en foule, sort,

abdique en faveur du berger, fait un discours socialiste, donne tous ses biens aux mendiants (*sic*), la pourpre et les objets sculptés. La foule acclame cette déchéance volontaire ; c'est alors que, se souvenant de ce que lui a dit le berger, Hélia escamote l'épée du roi — comme Ruy Blas à Don Salluste — rentre dans le palais, tue sa fille, et, haletante, ruisselante du sang d'Artona, apparaît à la foule. — Suis-je pas rajeunie et belle ? — Ce geste à la Phryné ne réussissant pas, elle se tue. Ce voyant, Elpenor demande au soleil de se voiler et s'enfuit dans la montagne. Malgré son chagrin, Euristès, dans un élan à la Jaurès, veut que le soleil soit salué par les buccins, et qu'on chante pour les moissons futures de la future humanité... Et la tragédie finit en musique.

On a vu, par cette analyse détaillée, tout ce que cette pièce présente de déjà vu, de déjà entendu, de pathétique et de puéril, de naïf et de fort. Elle descend de Shakespeare à d'Ennery. Elle a les inventions, la psychologie, la couleur d'une pièce de Sardou. Elle est loin d'en avoir la composition, la logique et la force dramatique... Vraiment ce n'était guère la peine de railler si souvent Scribe et Sardou, alors que les meilleurs des jeunes poètes ne parviennent pas à bâtir un scénario vraisemblable. Je ne parle pas de la syntaxe...

Cette pièce a beaucoup plu au public. Elle a obtenu un très vif succès, c'est incontestable, mais que M. Magre ne s'y trompe pas, cette *Fille du Soleil* ne vaut pas sa *Velléda* et lorsqu'on est l'admirable et profond poète du *Poème de la Jeunesse*, on peut accepter la vérité... Pour la première fois dans un ouvrage de Magre, des réminiscences flagrantes se mêlent aux meilleurs couplets... Si tout le monde a noté les souvenirs de Leconte de Lisle, dans l'acte des fêtes et le

Plus de joueurs de luth épars sur des portiques,

qui est trop près d'Ephraïm Mikhaël,

Les joueurs de syrinx épars dans le printemps,

sans compter le

J'aurai mes cheveux blancs pour unique couronne,

M. Magre serait étonné des alexandrins trop près d'Hugo que je lui pourrais citer. Disons aussi que les chansons de Lycia au premier

acte et les vers que dit Euristès, au troisième, sont purement admirables. Que de délicieuses trouvailles, que de beautés de détail !

Ouvrez les portes
Des cages où chantaient mes oiseaux favoris :
Que j'entende mon âme libre dans leurs cris...
Je dois défendre encore ma race à son déclin...
Je porte jusqu'au bout le flambeau, même éteint...
Je pense aux pas sonnants sur les hauts pics gelés...

Pourquoi M. Maurice Magre gâte-t-il à plaisir des dons précieux ? Il lui eût fallu peu de temps pour faire du scénario, de l'ébauche intéressante de *la Fille du Soleil*, une œuvre vraie. Il ne l'a pas voulu.

La musique de M. André Gailhard est colorée, alerte, puissante. On m'assure qu'elle est très belle, mais je suis peu compétent en la matière.

Mlle Roch, MM. Dorival, Joubé, Duparc, Valbel ont été excellents. Mlle Gilda Darthy jouait Artona. Cette très belle jeune femme affrontait pour la première fois la scène française la plus vaste. On n'attendait pas sans malice ce début. Il fut triomphal. Sa voix chaude, profonde, porta aux plus hauts gradins. Elle mérita par le double épanouissement de son talent et sa beauté l'ovation du public. M. Noté, Mlles Spennert et Laute-Brun chantent à merveille. Mlle Popinet danse avec grâce, mais il eût fallu Régina Badet pour ce ballet. Avant ce spectacle, Mme Barjac, de l'Odéon, avait déclamé une *Ode de Béziers*, du Dr Vabre.

Aime comme tu dois, et bénis ton Mécène !
Sois, ô Béziers, reconnaissante à Castelbon,
De pouvoir, tous les ans, contempler cette scène
Digne du pinceau de Jambon !

A Cabourg, on a applaudi trois actes en vers, du comte Albert du Bois, la **Victoire d'Aphrodite**.

L'action se situe à Bethléem et le prophète Ezéchiel y dit des vers éclatants. La pièce s'affirme très dramatique, violente et souvent belle. Mlle Roch, dans un personnage de veuve coupable et passionnée, y parut admirable.

Memento. — Théâtre de Béziers (30 août). *Le Fanfaron*, deux actes adaptés du *Miles gloriosus* de Plaute, par Henri Perrin. Tentative intéressante qui a plu et qui est mieux qu'une tentative.

ERNEST GAUBERT.

CHRONIQUE DU MIDI

Paul Roman : *Lei Mount-joio*, vocabulaire des proverbes et des locutions proverbiales de la langue provençale ; Avignon, Aubanel frères. — Le Tombeau d'Em-

manuel Delbousquet, dans *l'Ame latine*. — La statue de Clovis Hugues. — La *Revue de Provence*.

M. Paul Roman vient de faire paraître, à la librairie Aubanel frères, d'Avignon, un recueil de proverbes et de locutions proverbiales, **lei Mount-Joio**, qui, par ses proportions et le labeur accumulé qu'il représente, constitue le travail le plus considérable qu'on ait fait, depuis *le Trésor du Félibrige*, de Mistral, sur la langue provençale.

Ce vocabulaire, qui comprend deux forts volumes de 800 pages chacun, renferme environ 150.000 proverbes ou locutions et il complète très heureusement le grand ouvrage de Mistral. Tout le génie d'une race se trouve condensé maintenant dans *le Trésor* et dans *lei Mount-Joio*, qui contiennent, le premier, les mots de la langue, et, le second, les idées et la sagesse populaires du Midi.

Dans une ample, claire et savoureuse introduction, M. Paul Roman nous renseigne sur son livre, sa composition et sa méthode.

Il a emprunté, nous dit-il, son titre à la langue des bergers qui appellent *Mount-Joio* des tas de pierres qu'ils élèvent pour servir de bornes à leurs pâturages. Cet usage se retrouve, paraît-il, chez les Grecs qui avaient coutume de graver sur ces pierres des sentences morales.(d'où παροιμία, qui signifie proverbe et ce qui est sur le bord du chemin).

M. Paul Roman nous explique ensuite comment, ayant entrepris un poème provençal, il s'aperçut bien vite qu'un « poème ne se fait pas seulement de jeunesse et d'enthousiasme » et comment il se préoccupa de donner à sa langue sa saveur naturelle et son éclat particulier : « Les qualités de clarté, de couleur, de concision, de symbolisme même, où mieux les rencontrer, en leur intime pureté, que dans les proverbes et dictons populaires que j'entendais tous les jours autour de moi? » Il se mit donc au travail et, laissant là, pour le moment, son poème, il assembla, *tant de memori que d'escouto*, quatre ou cinq mille sentences.

Ce n'était déjà pas mal. M. Paul Roman se mit alors à parcourir la Provence, puis tout le Midi. On le vit en Languedoc, en Roussillon et dans les vallées pyrénéennes. On le vit également dans le Périgord, le Limousin, l'Auvergne, le Velay, le Gévaudan, le Dauphiné la Savoie et les Alpes briançonnaises et niçoises. Dans toutes ces courses il notait sur le vif les locutions familières à chaque pays, et, rentré chez lui, il s'aperçut que ses fiches s'étaient formidablement accrues et atteignaient presque cent mille. Il compléta son travail en compulsant tous les recueils, imprimés et manuscrits, contenant des proverbes provençaux et ses *Mount-Joio* se trouvèrent dressées.

La méthode employée par M. Paul Roman dans ses investigations repose sur ce principe : dans tout proverbe il y a toujours un mot

que la mémoire retient et, lorsque la conversation amène ce mot, le proverbe se présente à l'esprit. Ici, je cite la *Préface*, en souhaitant que ma traduction ne fasse pas s'évanouir la facilité souriante du texte :

Si, à brûle-pourpoint, vous vous avisiez de demander à quelque bon Méridional : « Vous connaissez des proverbes ? », il ne manquerait pas de vous répliquer : « Certes, il n'en manque pas ! »

— Dites-m'en quelques-uns ?

Tout entrepris, au bout d'un moment :

— J'en connais, vous dirait-il, mais, c'est drôle, il ne m'en vient pas !

Par contre, si vous vous y prenez autrement, et si, la conversation étant sur les proverbes, vous le questionnez en l'arrêtant sur un mot, ou en lui montrant la chose que ce mot représente, si vous lui dites par exemple :

— Tiens ! Vous avez-là de belles nèfles !

Il est plus que probable qu'il vous répondra aussitôt :

— Mais, à propos de nèfles, vous connaissez celui-ci : *Lou tems amaduro lei nespos ?*

Une fille passe :

— Oh ! la jolie fille, dites-vous.

— *Fiho poulido pouerto sa verquiero au front.*

Une cigale chante à la brune :

— Pauvre cigale, dites-vous, tu sonnes ton glas.

— *Sèt jour canto la cigalo puei s'acalo.*

Le soir, vous prenez le frais, avec un groupe de femmes. Vous avez votre idée. Vous passez adroitement la savonnette pour vous faire bien voir, puis vous hasardez ceci, par exemple :

— Que voulez-vous ? Nous avons tous besoin de conseils et d'aide (*d'ajudo*).

La source est alimentée, vous n'avez plus qu'à tendre votre chapeau.

L'une commence :

— *Un pau d'ajudo fa grand ben.*

L'autre ajoute ;

Tau douno de counsèu que noun douno d'ajudo.

Celle-ci, pour ne pas être en reste :

— *Cènt gènt, cènt counsèu diferènt.*

S'il y a un homme qui écoute, il ne manque pas de galèger :

— *Pren counsèu de ta fremo e fai à ta testo.*

Et vous en aurez, je vous promets, pour pétrir et pour étendre...

On voit combien est vivante la méthode employée par M. Paul Roman pour recueillir ses proverbes. Quant à la classification qu'il a adoptée, elle s'inspire du même principe : il a rangé ses proverbes selon le mot principal et nous avons une classification commode, rationnelle et calquée, autant que possible, sur la méthode naturelle qui a servi à les rassembler.

Il faudrait, pour montrer toute la richesse et tout l'intérêt de ce recueil, faire maintenant une étude approfondie de quelques-uns de

ces mots qui ont engendré des multitudes de proverbes. Cela m'entraînerait trop loin. D'une telle étude sortirait sûrement cette idée que bien peu de peuples ont eu, autant que le provençal, le sens des locutions proverbiales, et M. Paul Roman s'exprime encore avec justesse à ce propos :

L'habitude, nous dit-il, qu'ont les Provençaux de parler par images, même pour les choses les plus abstraites, comme de rendre les mouvements de l'âme, de peindre par des figures les passions et les sentiments, a fait pousser une floraison de proverbes originaux, sans égale et où se devinent à vue d'œil les qualités d'esprit, de cœur, de tempérament, de sociabilité de notre peuple, souvent d'une grande élévation. Plus souvent encore, il fait voir son esprit fin et critiqueur, libre jusqu'à la licence, moqueur jusqu'au double sens.

Notons enfin que tous ces proverbes sont essentiellement populaires, qu'il en est fort peu de littéraires et que c'est un véritable monument au peuple de Provence que M. Paul Roman vient d'élever.

§

Un monument d'une autre sorte, un monument mélancolique, c'est celui auquel MM. Armand Praviel et J.-R. de Brousse ont prêté leurs soins pieux dans leur revue *l'Ame latine*. Ils ont convié tous les amis et admirateurs du pauvre **Emmanuel Delbousquet** à lui rendre un dernier hommage et ce « Tombeau » fait plus grande encore la perte des lettres françaises et méridionales.

Je trouve là une lettre précieuse de Delbousquet à Perbosc dans laquelle il s'explique au sujet de ses productions en langue d'oc :

..... D'hésitations ? Au sens où vous paraissez l'entendre, je n'en ai jamais eu. *La Terre d'Oc* publiait de moi — il y a quinze ans — un sonnet gascon et si, à cette époque déjà lointaine, je n'ai pas continué dans ce sens, c'est que : 1° ma culture française m'obligeant à penser en français, je ne voulais pas m'exposer à ne donner que des traductions ; 2° je ne voulais marcher qu'à coup sûr dans une voie bien difficile et ne m'y engager qu'après avoir mérité par ailleurs l'attention d'un public assez nombreux et lettré.

A cette heure, après dix ans de vie quasi-rurale, durant lesquels j'ai assez parlé mon dialecte pour pouvoir penser en gascon, — après avoir, par des lectures, le jeu incessant du thème et de la version oraux, reforgé ma langue, j'ose annoncer un livre écrit, non pas en roman, non pas en patois, mais dans un dialecte dont tous les mots sont naturellement choisis parmi les plus purs, les plus pittoresques, les plus usités aussi dans les pays du sud de la Garonne, — et je suis certain d'être compris par les Béarnais, les Médocains, aussi bien que par les gens de notre région du Marsan, du Gabardan et de l'Albret.

Ce livre en langue d'oc d'Emmanuel Delbousquet, les Félibres béarnais et gascons nous le préparent, paraît-il. Il nous montrera à

ou l'âme de celui qui ne voulut être qu'un fils de la terre, un écrivain rustique et régional et qui laisse un nom qui ne fera que grandir.

§

Dans la haute Provence, à Embrun, petite cité d'où l'on contemple les premières chaînes des Alpes, on a inauguré, l'autre dimanche, un monument à **Clovis Hugues**.

Pauvre Clovis ! A cause de sa faconde méridionale, de ses cheveux en broussaille et de ses perpétuels jeux d'esprit, on ne prit jamais au sérieux chez lui le poète, ni le politicien. Quelques rares amis se doutèrent de tout ce que cachait d'amertume son insouciance affectée et de réelle tristesse les plaisanteries dont il ne tarissait pas. Ceux-là s'étaient donné la peine de rechercher dans toutes sortes de publications les poésies françaises et provençales où la verve du satirique, le lyrisme du romantique, l'émotion du socialiste se courbent en rythmes durables.

La Provence fut l'attachement profond de Clovis Hugues. Tous ses vers provençaux, supérieurs à ses vers français, sont épars et le recueil sera sans doute fait un jour. Clovis Hugues garda toujours le culte de son pays natal et fut de toutes les fêtes félibréennes. En 1894, trempant ses mains dans les eaux de la Fontaine de Vaucluse, il s'écriait : « Cet antre sacré m'apparaît comme le grand bénitier de la Provence poétique et j'y trempe mes doigts en me *signant* au nom de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel. »

Ce méridionalisme éclatant et que, loin de cacher, il accentuait à Paris, le faisait considérer, bien à tort, comme un rhéteur, une manière de Tartarin poète et démagogue. Il y avait, à la vérité, une sorte d'héroïsme dans son attitude, car sa vie fut précisément remplie de peines et d'événements tragiques.

Fils d'un meunier vauclusien, il vient, à seize ans, à Marseille, et, pour subvenir à son existence, devient employé d'un petit courtier de commerce, « aux appointements de vingt francs par mois », puis garçon de bureau au journal *le Peuple*, dirigé par Gustave Naquet. Passé rédacteur du même journal, s'étant, comme il dit, « taillé un brin de plume dans son plumeau », il est emprisonné à la fin de l'Empire et reste quatre ans dans la prison de Tours. Revenu à Marseille, il se jette dans la politique militante et se fait élire député. C'est alors que se place l'épisode dramatique dans lequel sa femme joue le rôle que l'on sait et qui inspira à Maurice Barrès la facétie célèbre « Morin ne lira plus *les Taches d'Encre* ». Depuis 1906, Clovis Hugues, s'étant enfin évadé de la vie politique, espérait pouvoir revenir définitivement à la littérature. On lui avait promis une bibliothèque ; elle se fit tellement attendre que le pauvre poète s'en alla, demandant qu'on lui donnât, comme suprême demeure, le cime-

tière d'Embrun, « parce que, disait-il, les tombes, là-bas, sont toutes des jardins. »

C'est là que, l'autre dimanche, sa mémoire a été évoquée et qu'on a célébré, un peu tard, le brave homme et l'agréable poète.

§

La Revue de Provence, qui contient, dans son dernier numéro, deux articles intéressants : *la Langue provençale, ses limites géographiques, ses dialectes*, par Jules Ronjat, et *Esquisse historique de la littérature limousine*, par Johannès Plantadis, contient aussi une note qui fera naître des regrets chez tous ceux qui suivaient avec sympathie l'effort de M. Ed. Lefèvre. Il est dit, en effet, dans cette note, que la revue interrompt sa publication. Espérons que cette interruption ne sera que momentanée.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Josef Ettlinger : *Benjamin Constant, der Roman eines Lebens* ; Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 5. — Ernest Seillière : *Une tragédie d'amour au temps du romantisme. Henri et Charlotte Stieglitz* ; Paris, Plon-Nourrit et C°, fr. 3,50. — Memento.

La personnalité attachante et contradictoire de Benjamin Constant exerça de tout temps en Allemagne un singulier prestige sur les esprits les plus distingués. Suisse d'origine, ayant passé outre-Rhin les meilleures années de sa jeunesse, l'auteur d'*Adolphe* retrouvait, dans l'effort chaotique des Germanies en ébullition, l'image de sa propre âme. Il n'est pas sans importance de rappeler, pour comprendre sa psychologie, que ses deux femmes furent des Allemandes. Bœrne disait de lui qu'il avait un esprit allemand et un cœur français. Aussi semble-t-il assez probable que ce furent ses premiers enthousiasmes pour une littérature qui n'était pas conforme aux traditions de son milieu, plus encore qu'une éducation sans tuteur, qui firent de Benjamin Constant le représentant le plus typique de la sensibilité romantique. Les *Courants directeurs* de M. Georges Brandès, lui assignent une place à part dans la *Littérature de l'Emigration*. Il s'agite sur le terrain même où naquit le romantisme allemand, vingt ans avant la première éclosion de l'école romantique française. Mais le gentilhomme qu'il était, nourri de notre XVIII[e] siècle, ne put jamais s'accommoder de la vie sociale allemande. Causeur brillant, que faisait-il parmi des gens qui manquent totalement de conversation? Il aspirait à revoir Paris quand il s'exilait dans quelque petite cour allemande. Mais la « frivolité » française lui faisait regretter la compagnie de quelque brave savant, dès qu'il reparaissait dans les salons parisiens. Une grande partie de ses

correspondants étaient Allemands. Aussi, parmi les nombreuses lettres inédites publiées dans ces vingt dernières années, un certain nombre ont-elles vu le jour d'abord en Allemagne.

Quoi d'étonnant donc que la première biographie complète de Benjamin Constant nous soit venue d'outre-Rhin? L'ouvrage de M. Joseph Ettlinger qui s'intitule **Benjamin Constant, der Roman eines Lebens**, embrasse la vie tout entière de l'illustre écrivain. Il était déjà sous presse quand parut le volume que M. Gustave Rudler a consacré à la jeunesse de Constant. M. Joseph Ettlinger, à qui nous devons déjà une traduction allemande d'*Adolphe* et un bel essai sur *Madame Récamier*, était mieux placé que quiconque pour étudier une époque où les destinées intellectuelles de l'Allemagne et la France se mêlèrent si intimement. S'il a pu utiliser tous les documents publiés jusqu'à ce jour — et l'on sait qu'en particulier pour Benjamin Constant les inédits de ces dernières années ont été fort abondants — il lui a été également possible de prendre connaissance, en Allemagne, de nombreux papiers non encore livrés à la publicité. C'est ainsi que le Baron de Marenholtz, arrière-petit-fils de Charlotte de Hardenberg, seconde femme de Constant, lui a ouvert ses archives. D'autre part, M. Louis Geiger, de Berlin, possède les lettres échangées entre Constant et Louis-Ferdinand Huber et la femme de celui-ci, Thérèse Huber. Cette correspondance est extrêmement précieuse pour tout ce qui concerne les relations de l'écrivain avec Mme de Charrière et Mme de Staël, car les époux Huber furent les témoins aussi véridiques que désintéressés des orageuses années qui devaient détacher le fougueux Benjamin des liens maternels de la bonne dame de Colombier pour l'attacher à la terrible châtelaine de Coppet, à la « bacchante de la Révolution ».

Thérèse était la fille de l'orientaliste Heyne de Gœttingue. Elle avait épousé en premières noces le révolutionnaire mayençais Georges Forster. Pendant que celui-ci était en mission à Paris, en 1793, elle avait quitté les bords du Rhin, avec ses deux enfants, accompagnée de Huber, qu'elle allait épouser plus tard, pour se retirer à Bâle, près de Neuchâtel, où elle se croyait plus en sûreté. Le couple devait se fixer plus tard définitivement en Suisse. Voici le portrait que Louis-Ferdinand Huber trace de Benjamin Constant au début de sa liaison avec Mme de Staël :

Constant est infiniment aimable et bon. Nous avons eu quelques conversations très sérieuses et très cordiales. Il ne se sent pas heureux et il a peu d'espoir de le devenir jamais ; cependant, il convient avec moi qu'il ne pourra l'être d'aucune façon sur le terrain actuel. Il veut mieux organiser certaines choses, a déjà commencé de ci de là, mais les circonstances le lient. C'est un être aimable et singulier, enfantin, bien qu'il ait goûté et senti si peu de choses pures. Son cœur et son esprit saisissent avec mélan-

colie, avec des larmes contenues, tout ce qui est pur, pour y exalter ses sentiments...

Si le volume de M. Ettlinger qui est, dans toute la force du terme, « le roman d'une vie », nous donne de la plus attrayante façon le récit des différents épisodes qui remplirent la longue existence de Benjamin Constant, les détails de son aventure avec Mme de Staël nous sont particulièrement bien contés. La liaison avec « la terrible et trop célèbre dame » dura quinze ans. M. Ettlinger en a noté tous les moments jusqu'à la rupture, en 1810, où « l'incorrigible intrigante » finit enfin par accepter l'inévitable et permettre que le mariage de Benjamin avec Charlotte, célébré secrètement trois ans auparavant, fût enfin officiellement accepté devant le monde.

Il faudrait signaler encore le séjour de Constant à Weimar, ses relations avec Wieland, Schiller et Gœthe et l'accueil que reçut en Allemagne l'adaptation en vers français du *Wallenstein* de Schiller, dont B. Constant avait fait une tragédie cornélienne en 5 actes.

Lors de son premier voyage, Constant se présenta à la suite de Mme de Staël. C'est peut-être l'aversion naturelle qu'éprouvait Gœthe à l'endroit de ce bas-bleu qui le fit se tenir sur la plus grande réserve vis-à-vis du jeune publiciste français. Plus tard, les relations tendirent à devenir plus cordiales. Mais Gœthe mit du temps à prendre Constant au sérieux. C'était pour lui le « bon Constant ». Quant arriva à Weimar la traduction de *Wallenstein*, le grand sage adressa à la veuve de Schiller, en date du 22 février 1809, l'épigramme suivant :

Der Du des Lobs Dich billig freuen solltest,
O guter Constant, bleibe still!
Der Deutsche dankt Dir nicht, er weiss wohl was er will;
Der Franke weiss nicht, was Du wolltest.

M. Ettlinger qui publie ces vers en fac-similé a eu la curiosité de jeter un coup d'œil sur l'exemplaire de *Wallstein, tragédie en 5 actes, en vers*, qui se trouve à Weimar dans la bibliothèque de Gœthe. Les pages n'en sont pas encore coupées à l'heure actuelle !

L'espace nous manque pour insister sur le ton parfaitement dégagé que le critique allemand met à parler de la vie et des œuvres de Benjamin Constant. M. Ettlinger domine son sujet et, malgré toute l'admiration qu'il garde pour l'auteur de l'immortel *Adolphe*, son ouvrage n'est pas une apologie. Dans cette brève notice, nous n'avons pu faire ressortir assez les belles qualités de clarté et de précision qui classent le directeur du *Literarisches Echo* parmi les meilleurs représentants de la critique européenne. Espérons que son *Roman d'une vie*, qui est agrémenté de plusieurs beaux portraits, sera bientôt rendu accessible au public français par une bonne traduction.

§

M. Ernest Seillère, historien sagace et avisé de la maladie romantique, a employé ses loisirs, entre deux travaux plus savants, à nous narrer l'histoire douloureuse de cette Charlotte Stieglitz, qui se suicide pour donner du génie à son inconsistant époux. **Une tragédie d'amour au temps du romantisme** est certes de plus singulière épisode dans l'histoire de cette troisième génération romantique, pour employer une formule chère à M. Seillère. Il nous paraît aujourd'hui, dans sa morbidesse mêlée de charlatanisme, tellement actuel que l'auteur a pu en rapprocher le thème d'un roman récent de Mme C. Psycha, *les Courtisans de la gloire*.

Henri Stieglitz, qui était né en 1801 dans la principauté de Waldeck, croyait, quand il atteignit vingt ans, qu'il était un des grands poètes de son temps. A vrai dire, son talent était surtout de seconde main. Il chanta la Grèce et l'Orient à coups de dictionnaire et, avec quelques mots rares, il s'imaginait avoir fait de la couleur locale. Comme il se fiança très jeune à la charmante Charlotte Willhœfft, de Leipzig, il fut contraint tout d'abord à se créer une situation matérielle. Stieglitz, luttant à Berlin pour devenir « un homme en place », conquérant peu à peu une situation de professeur de lycée et une autre de bibliothécaire, ne nous apparaît pas comme un rêveur étiolé, inapte aux réalisations. Mais il y avait la muse, et quand il l'eut conquise, il ne fut plus capable de rien. Pendant des années, il s'était démené pour Charlotte, mettant toute sa foi dans l'image idéale qu'il s'était faite d'elle. Une fois que Charlotte fut installée à côté de lui en chair et en os, ce ne fut plus du tout la même chose. Non point qu'elle le désillusionnât. Tout au contraire. Mais il s'était tellement habitué au rêve, étant du reste un illusionniste d'instinct, qu'il ne supporta plus la réalité.

La douce et intelligente Charlotte se rendait compte de tout cela. Elle voyait Stieglitz abattu, se forgeant, dans sa nervosité excessive, les plus extraordinaires chimères et elle crut qu'une forte commotion pourrait seul le rappeler à une vision exacte de la vie. A la suite d'ennuis d'ordre matériel, sa raison menaçait de sombrer. La jeune femme, par amour pour son mari, décida donc de se suicider. L'ayant envoyé un soir au concert, elle s'étendit sur son lit et s'enfonça dans le cœur un poignard à deux tranchants.

Ce drame intime, qui fit grand bruit, ne changea pas l'âme d'Henri Stieglitz. Dès les premières semaines qui suivirent l'enterrement, on le surprit à plaisanter sur toutes les circonstances effroyables du suicide, comme s'il s'était agi d'un simple fait-divers. S'il passa à la postérité, ce fut grâce au sacrifice extraordinaire de sa femme.

Cette tragique aventure a été reconstituée dans tous ses détails par

M. Ernest Seillère qui, disposant de nombreux documents inédits, qu'il groupe fort harmonieusement, a su nous intéresser au problème complexe qui s'en dégage. Dans sa clinique du romantisme, il ne pouvait trouver plus beaux sujets que ces deux invraisemblables héros, Henri et Charlotte Stieglitz, victimes tous deux d'une imagination dévoyée.

Memento. — *Nord und Süd* (septembre) reproduit une série de fragments d'après les compositions que Matthias Grünewald peignit pour l'autel d'Isenheim et qui se trouvent actuellement au musée de Colmar. Le texte est de M. Hans Rosenhagen. Le critique berlinois se contente d'analyser le travail du professeur H.-A. Schmid, originaire de Bâle et actuellement à Prague. Il ignore l'influence qu'exerça sur la conception et l'exécution de ces œuvres merveilleuses l'Italien Guido Guersi, abbé des Antonites d'Isenheim. En quittant l'abbaye alsacienne, pour repasser le Rhin, Grünewald retomba dans la médiocrité et la barbarie. Le même fascicule contient un article de M. W. Schæffer sur Hans Thoma avec un beau portrait à l'eau-forte gravé par l'artiste lui-même. La notice nécrologique sur Detlew von Liliencron est de M. Gustave Falke.

Deustche Rundschau (septembre) analyse les Mémoires de M. de Tiedemann, qui fut pendant de longues années conseiller référendaire à la chancellerie de Berlin et qui, en cette qualité, approche de très près le prince de Bismarck. Le nouveau produit de M. Max Nordau, qui s'intitule, *le Sens de l'histoire*, est vigoureusement démoli par M. Richard M. Meyer.

Dans *Süddeutsche Monatshefte* (septembre) M. F. Edouard Schnéegans publie des fragments traduits d'Eugène Carrière, empruntés aux *Ecrits et Lettres choisies*, avec une introduction sur l'Art dans la démocratie. M. J. Hofmiller prend pretexte de l'apparition du quatrième volume des lettres de Nietzsche pour etudier la relation du philosophe avec Peter Gast. Ce disciple ne fut nullement un simple Eckermann qui se contenta d'enregistrer les opinions du maître : il savait parler à Nietzsche d'égal à égal et celui-ci lui en sut gré.

Das literarische Echo (1er septembre) contient un article de M. H. Spirio, *Liliencron-Legenden*, accompagné du dernier portrait du poète ainsi que le discours prononcé sur sa tombe par M. Richard Dehmel. M. Marek Scherlag etudie la poésie lyrique contemporaine en Pologne et donne des traductions en vers de poésies de Marya Konopnicka, Jean Kasprowicz, Kazimierz Tetmajer, Léopold Staff, etc.

A côté de nombreux articles politiques, *Oesterreichische Rundschau* (septembre) publie une étude de M. Ferdinand Gruner, sur la littérature dans la petite ville, et des nouvelles de Wilhelm Fischer et Ferdinand Bernt.

Hochland (septembre) débute par un essai du professeur J. Mausbach sur la philosophie de Rodolphe Eucken, le savant d'Iena qui obtint il y a quelques mois le paix Nobel. L'auteur s'efforce de trouver dans le système intellectuel d'Eucken des points de contact avec les idées chrétiennes. M. Konrad Weiss prend prétexte de l'exposition d'art chrétien qui a lieu actuellement à Düsseldorf pour montrer le rôle de la religion dans l'art

contemporain. L'*Amadis* du comte Gobineau est étudiée par M. Alphonse M. Scheerer.

Der Zwiebelfisch, la petite revue consacrée aux questions typographiques, que fait paraître M. Franz Blei, publie son second cahier. Il est entièrement imprimé avec les caractères dessinés par Unger en 1793 et contient des articles sur la reliure aux petits fers ; les premières impressions en Amérique (1540) ; les fâcheuses ornementations de Franz von Bayros, qui défigurent de nombreux volumes allemands depuis 1905 et propose pour conclure à la création d'une « Société des cent » en Allemagne, qui suivrait l'exemple de nos nombreuses sociétés de bibliophiles.

Maerz (août) poursuit la publication de lettres inédites de Segantini et donne la seconde partie d'un essai de M. C. A. Bernoulli sur le *Monde de Nietzsche.* M. Egon Friedell étudie Bernard Shaw comme conteur.

Politisch-anthropologische Revue (septembre) critique, par la plume de M. Otto Ammon, l'Anthropologie des races de J.-G. Vogt. Un article du professeur A. Harpf sur les rapports entre le costume et la race est analysé dans ses principaux passages. L'homme et la femme s'efforcent par des artifices de l'habillement de se rapprocher du type parfait de l'Aryen.

Deutsche Kunst und Dekoration (septembre) renferme de belles reproductions d'après Puvis de Chavannes, Maurice Denis, Jeanne Simon, Jan Toorop, Fernand Knopff, Georges Minne, à propos de l'Exposition d'art chrétien de Düsseldorf.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Lewis W. Townsend : *Oliver Wendell Holmes,* 2 s. 6 d., Headley. — Oliver Wendell Holmes : *The Autocrat of the Breakfast Table, — The Professor at the Breakfast Table, — The Poet at the Breakfast Table, — Over the Teacups,* 4 vol. à 2 fr., Tauchnitz Edition, Librairie Galignani, Paris. — Oliver Elton : *George Meredith, an Appreciation,* « The Bibelot », Thomas B. Mosher, Portland, Maine. — Memento.

Certains faits, même quand ils sont d'ordre courant, méritent d'arrêter un moment notre attention. Qu'on célèbre le centenaire de la naissance d'Oliver Wendell Holmes, c'est là un événement qu'on note sans s'en étonner, mais le fait à retenir c'est que cet auteur continue à jouir d'une singulière faveur auprès du public. De ses œuvres, toutes n'ont pas gardé assurément la vogue du début, mais il est de lui quelques volumes qui n'ont pas vieilli, encore qu'ils soient âgés d'une cinquantaine d'années. Dans ces volumes, nous avons Holmes sous un seul aspect. Il n'est plus le médecin ni le professeur qui enseigna l'anatomie pendant trente-cinq années, au cours desquelles, comme il le dit, il témoigna « quelques attentions à la littérature » ; ses brillants essais sur des questions médicales sont rarement lus à présent, bien qu'on puisse y trouver des passages fort intéressants. Du romancier et du poète tendre et délicat qu'il fut, on ne se soucie plus guère et l'on se contente de juger que la meilleure partie de son œuvre est celle où il est et demeure, bien qu'en changeant d'étiquette,

the Autocrat of the Breakfast Table. Sous cet aspect d'écrivain versatile, doué d'une riche imagination poétique, d'un humour intarissable et d'une philosophie invinciblement optimiste, il vit et il vivra. Seize ans se sont écoulés depuis sa mort, et si sa popularité a quelque peu souffert, il est davantage et mieux goûté peut-être par des lecteurs plus difficiles.

Même quand il aiguisait sa plume pour la satire, Holmes gardait une exquise bienveillance. Il possédait d'incomparable façon, pour contempler le spectacle quotidien de la tragi-comédie humaine, cet *esprit comique* dont George Meredith a si bien défini les caractères et les usages. Sans songer qu'une affabilité avisée dissimule presque toujours une âme ferme et puissante, on lui a reproché d'avoir mis dans ses livres un peu trop de cette généreuse aménité, de cette douceur tolérante qu'on aime à rencontrer chez le médecin. Comme l'a dit un poète américain, H. C. Bunner, Holmes

Lived to show that wit may be
Divinely kind, divinely wise;
That looking on earth's misery,
The clearest are the kindliest eyes.

Dans l'excellente monographie qu'il consacre à **Oliver Wendell Holmes**, Mr. Lewis W. Townsend fait une très judicieuse remarque :

Il est difficile, dit-il, quand on considère la vie paisible d'Oliver Wendell Holmes, de s'imaginer qu'il a vécu à une époque troublée et pendant un demi-siècle qui est l'un des plus extraordinaires de l'histoire humaine ; mais si, avec le souvenir de ce fait, on examine ses ouvrages les plus caractéristiques, on en trouve à chaque page des indices frappants.

Dans l'intervalle qui sépare ses deux séjours en Europe, de 1833 à 1886, d'incroyables transformations ont changé le monde.

J'avais laissé l'Angleterre de Guillaume IV, du duc de Wellington, de sir Robert Peel. J'étais allé de Manchester à Liverpool par le nouveau chemin de fer — le seul que j'aie vu en Europe, — et je contemplai l'Angleterre du haut d'une diligence.

Et il dit quel plaisir il aurait à dépeindre, à quelque sage du temps passé, les grands transatlantiques, les réseaux ferrés qui parcourent en tous sens le monde civilisé, le téléphone, le télégraphe, la photographie et tant d'autres merveilles dont, à l'époque de sa jeunesse, il ne concevait même pas comme possible la réalisation :

Je lui tendrais un journal contenant les nouvelles de ce qui s'est passé le matin à Londres et il le lirait à la clarté d'une lampe électrique ; je l'alarmerais en allumant par friction une allumette ; je l'ébahirais avec les incroyables vérités de l'anesthésie ; je le stupéfierais par les dernières con-

clusions de la géologie ; je le confondrais avec l'apocalypse révolutionnaire du darwinisme. Tous ces changements dans les aspects, la position, les idées de l'humanité sont survenus depuis la date de mon diplôme à l'Université.

Au même titre que la locomotive ou le téléphone, l'œuvre d'O. W. Holmes est une production du XIXe siècle ; il a tout intuitivement compris et saisi l'esprit de son époque, et cela d'un point de vue américain, au point de vue d'un Américain qui était de sa province, pour ainsi dire. Et pourtant ses idées, ses jugements, ses appréciations, son évaluation des événements et de la vie ont des caractéristiques telles, une originalité si imprévue que sa pensée n'est plus, dans sa portée plus grande, ni d'Amérique, ni de nulle part, ni de lui-même ; elle émane de l'époque même qu'elle interprète et qu'elle explique.

La série d'articles pleins d'humour et d'esprit, de fantaisie et de philosophie, qui, parus d'abord dans *The Atlantic Monthly*, furent publiés en volume sous le titre de **The Autocrat of the Breakfast Table**, constituent, somme toute, un nouveau genre en littérature. Le trio des *Breakfast Table*, auxquels il faut joindre **Over the Teacups**, sont les seuls ouvrages d'Oliver Wendell Holmes qui aient été inclus dans la *Collection Tauchnitz* et ils représentent la partie la plus remarquable et la plus intéressante aussi de l'œuvre de *l'Autocrat*.

Holmes pensait clairement et il rendait sa pensée dans le plus clair style littéraire. Il lui fut donné, à un singulier degré, d'être, en même temps, amusant et didactique. Mais ce dernier terme a quelque chose de rébarbatif et il risque d'effaroucher les curiosités. Disons qu'il sut distraire et divertir tout en obligeant à penser, tout en utilisant ses habitudes professorales d'inculquer de précieuses connaissances en intéressant et en captivant l'attention. Dans ces chapitres de *l'Autocrat*, du professeur et du poète bavardant à la table du breakfast ou devant les tasses de thé, c'est un curieux mélange : il y a à la fois de l'essayiste, du raconteur, du causeur dans ces entretiens sur la plus extraordinaire diversité de sujets. Et bien que ce soit toujours le même personnage qui « tienne le crachoir », l'auditeur, ou plutôt le lecteur, en est charmé, sans en ressentir un instant d'ennui. Il est difficile de résumer la séduisante grâce de ces pages, d'exprimer l'agrément que donne l'éclectisme érudit et éclairé de l'auteur. On peut avoir une prédilection pour l'un de ces livres, aimer mieux la spontanéité plus grande de *l'Autocrat*, ou préférer la pensée plus mûrie et plus profonde du *Professor* ou du *Poet ;* dans chacun, on retrouve la même sagesse bienveillante, tantôt s'amusant des faiblesses humaines et les raillant avec une finesse charitable, tantôt abordant les sujets élevés ou graves, en un style clair, un

style « coulant » qui captive tous ceux qui aiment ne pas être attardés en route. La méthode d'expression qu'il choisit fut celle du causeur, grâce à laquelle on tourne autour du sujet, en se jouant, en l'éclairant sous divers aspects, en l'illuminant pour que rien n'en échappe.

La langue parlée est si plastique, dit-il, vous pouvez si aisément pétrir la cire, l'étendre, enlever ici, remettre là, faire adhérer ce qu'on veut, quand on sait travailler cette matière souple, qu'il n'y a rien qui se prête aussi bien au modelé. Vous en tirez les formes que vous transmuez en marbre ou en bronze dans vos livres immortels, s'il vous advient d'en écrire. Ou, pour employer une autre image, écrire ou imprimer ressemble au tir au fusil : vous pouvez atteindre l'esprit de votre lecteur ou le manquer : mais parler, c'est jouer avec la lance d'une pompe à incendie; si l'esprit du lecteur est à portée, et si vous avez assez de temps, vous ne sauriez le manquer.

Et il y a peu de lecteurs à sa portée, c'est-à-dire doués d'une intelligence suffisante, comme l'indique finement la phrase humoristique qu'il emploie, qu'Oliver Wendell Holmes n'atteigne pas. C'est un généreux dispensateur d'esprit et de sagesse qui amuse et fait réfléchir et qui donne sur la vie et ses problèmes des aperçus imprévus et toujours justes.

Le petit volume de Mr Townsend le présente de suffisante façon sous ses divers aspects. Quelques fautes d'impression pourront y être corrigées, celle, par exemple, qui fait partir le jeune étudiant pour l'Europe en 1823 au lieu de 1833. Mais cette monographie a l'avantage d'être très complète et dispense d'avoir recours à de plus volumineux ouvrages quand on n'a pas besoin d'une information de première main.

§

Mr Thomas B. Mosher a eu l'heureuse idée de donner dans le n° 8 (vol. XV) de son artistique *Bibelot* une réimpression de l'excellent essay consacré il y a trois ans à **George Meredith** par le professeur Oliver Elton, et il la fait suivre d'un très beau poème de Meredith, *Margaret's Bridal Eve*.

Dans son habituel préambule, Mr Mosher rappelle quels furent toujours ses sentiments envers Meredith par ce fait que

le premier livre que j'ai publié (en 1891) était en même temps la première réimpression de *Modern Love* après une période d'attente de trente ans. Pendant trois décades — tel est le fait surprenant — le poème qui demeure encore un tour de force de *subliminal erotics* était en réalité un livre que nul ne lisait : mais aussitôt après mon audace, l'éditeur britannique ressaisit son occasion négligée et de ce moment date la redécouverte du poète.

A la suite de ces lignes vient un très lyrique sonnet de Mr R. Brimley Johnson :

To-day he died : the Master of the Day...
To day he lives : the Master of All Time...
The people of his world are with us still.

Et six tercets de Thomas Hardy, qu'il faut citer :

G. M. 1822-1909.

Forty Years back, when much had place
That since has perished out of mind,
I heard that voice, and saw that face.

He spoke as one afoot will wind
A morning horn ere men awake;
His note was trenchant, smart, but kind.

He was of those whose words shake
And riddle to the very core
The falsities that Time will break...

Of late, when we two met once more,
The luminous countenance and rare
Shone just as forty years before.

So that, when now all tongues declare
He is unseen by his green hill,
I scarce believe he sits not there.

No matter. Further and further still
Through the world's vaporous vitiate air
His words wing on — as strong words will.

Dans l'essai du professeur Elton, il y aurait à citer de nombreux passages, prouvant, avec une connaissance complète et méthodique du sujet, une compréhension singulièrement intelligente du génie de Meredith.

Il semble, renversant l'ordre du Paradis, créer ses femmes d'abord et ainsi avoir moins d'argile à sa disposition pour façonner leurs compagnons. Pour Renée, Emilia, Carinthia, Lucy, avec leurs noms musicaux — dans leur conversation, et dans sa conversation, à lui, à leur sujet, — son style est le plus pur et le plus clair, et la couleur de ses portraits ne s'atténue pas. Les femmes sont plus que les hommes proches de la nature et le pouvoir de les peindre ne peut venir que droit du cœur de la nature, — de l'expérience vécue et transmuée en forme artistique... Un homme, s'il est assez grand et s'il peut s'élever au-dessus de la barrière naturelle (la haine entre les deux sexes, dit Joubert, ne s'éteint guère), est le meilleur et le plus généreux peintre des femmes et de leurs maladies d'âme... Balzac et Meredith, différents sur presque tous les points, ont tous deux laissé une galerie de femmes vraies et vivantes. Balzac excelle avec des natures plus âgées, plus rudes et plus étranges. L'Anglais, plus poète au profond du cœur, préfère célébrer la jeunesse et la beauté, qui sont victorieuses après de longues épreuves au dedans et au dehors...

Sans doute, on nous répète que Meredith n'est apprécié que par quelques dilettanti, et il est certain que le public lui préfère des auteurs plus aisément accessibles. Mais il est, dans l'histoire littéraire, des exemples rassurants pour la gloire posthume de Meredith. L'auteur de *Richard Feverel* est en dehors du mouvement de son époque. Comme Gœthe, il invite à espérer, et les romanciers de la fin du XIX[e] siècle sont pessimistes, ou tout au moins ils s'accordent dans leur désenchantement, dans leur découragement presque, ils reprennent les idées qu'en philosophie et en poésie exprimèrent Schopenhauer et Leopardi. Non seulement les aînés, les naturalistes français, Goncourt Zola, Maupassant, et même Thackeray, Dickens, Trollope, Peacock sont des pessimistes, mais les contemporains, Thomas Hardy, Henry James, Anatole France, Paul Margueritte, Gorky, d'Annunzio appartiennent eux aussi à ce mouvement, dont l'activité ne se ralentit pas encore.

Meredith se distingue de son siècle par sa vision différente des choses, des hommes, et des événements ; il a suivi un sentier où il était seul, et où il n'a rencontré l'aide de personne. Le présent lui sert à voir dans l'avenir; sa foi dans le courage individuel et dans l'amour, si elle n'est pas optimiste, est tout au moins stoïque. Meredith n'a pas été formé à la même école que ses aînés et ses contemporains. L'existence l'a ballotté à travers l'Europe où il fut le témoin des révolutions nourries de grandes espérances et menées par des protagonistes héroïques. Il en a gardé quelque chose et c'est dans ce sens qu'il faudra chercher les influences formatrices de son génie. Sa vision et son inspiration ont pris la forme lyrique, un lyrisme très particulier, en poésie, et dans le roman, où il dédaigna la pose du prophète. Meredith se sert de la combinaison des situations, des portraits de personnages, de l'aphorisme et du trait d'esprit pour transmettre son vaillant message. Nous allons atteindre le tournant où la défroque pessimiste ne sera plus de mise ; l'homme a des ailes à présent, des horizons nouveaux s'offrent à sa curiosité ; la foi revient dans la ferme volonté de vaincre, de surmonter les veuleries et les indifférences, et c'est alors que les générations nouvelles se réclameront de Meredith, dont elles transformeront le sentier épineux en une route spacieuse.

Memento. — Après *Tono-Bungay,* voici un des derniers volumes de H.-G. Wells : *First and Last Things,* qui paraît dans l'Edition Tauchnitz. A signaler encore dans les dernières adjonctions au catalogue de cette collection : *Elisabeth visits America,* par Elinor Glyn ; *Daphne, or, Marriage à la Mode,* par Mrs Humphry Ward ; *An Impending Sword,* par Horace Annesley Vachell ; *The Perjurer,* par W. E. Norris, et deux romans, *The Country House* et *Fraternity,* par John Galsworthy, un tout jeune romancier et auteur dramatique du plus grand talent.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

La dispute du *Poporanisme*. — Réceptions à l'Académie. — Les conférences de la *Vieata noua*. — Memento.

Grande tempête, qui dure depuis deux mois, dans le monde littéraire roumain, et met en branle toutes ses revues comme en rumeur toutes ses parlotes. Cela a commencé lors de la réception à l'Académie roumaine de M. Duiliu Zamfirescu, lequel inaugura non sans hardiesse des mœurs nouvelles sous la coupole de la Calea Victoriei. Aussi lui fut-il vertement répondu. Ce fut d'une part quelque chose comme une diatribe, et de l'autre une semonce. Le fait est d'autant plus surprenant qu'il s'agit d'un diplomate.

Jeune encore, ayant derrière lui une carrière aussi bien remplie dans les ambassades d'Occident que dans les ministères de son pays, sans détriment d'un renom d'écrivain très personnel, M. Zamfirescu s'est tout d'abord refusé à prononcer l'éloge de son prédécesseur sous le prétexte, à la Barrès, que la mémoire de son ami Ollanescu lui était trop chère et que, du reste, il ne saurait en parler sans faire la critique sévère d'une époque où la platitude et le sectarisme menaient à tout, si bien qu'un Ollanescu put ne jamais être appelé à occuper, dans l'Etat, une situation en rapport avec ses hautes qualités intellectuelles. Du tac au tac, comme un maître qui donne sur les doigts d'un écolier, M. Maiorescu répondit : « Puisque vous ne nous avez pas parlé de la personne du disparu, vous ne trouverez pas mauvais qu'à mon tour je m'abstienne de parler de son remplaçant, et que j'examine, sans autre, les allégations que vous nous apportez avec tant de décision, je dirais même de courage et, ajouterais-je en tous cas, sous une forme littéraire des plus attrayantes. »

Le procès introduit à l'Académie par le récipiendaire était celui du *poporanisme* (de *popor*, peuple). La thèse qu'il soutient part de ce point que l'affirmation solennelle d'Alecsandri (préface des Ballades, 1852) : « le Roumain est né poète » est une inexactitude. Le roumain n'est ni plus ni moins poète qu'un autre peuple ; ses origines latines mêmes lui dénieraient des dons particulièrement poétiques ; les recueils de poésies populaires d'Alecsandri sont mal faits, il les a édulcorées avec sentimentalité ; les fameuses ballades populaires, dès qu'elles sont des compositions d'une valeur littéraire, cesseraient d'être l'œuvre anonyme du peuple ; elles ne peuvent être que le résultat d'une fantaisie inventive de penseur solitaire, œuvre d'un seul, l'*aristos*, tête géniale qui réunirait toutes les qualités typiques de la race. A mesure qu'on s'écarte de la version primitive, à mesure qu'on descend de la montagne à la plaine, les variantes deviennent plus banales ; mais si elles autorisaient à affirmer que le roumain

n'est pas poète, ce serait inexact encore... La raison d'être du peuple roumain, comme peuple latin, aux bouches du Danube, lui donnerait le droit de s'estimer noble, sage, héroïque, mais surtout poète, non ! Comme peuple indo-européen, il peut aspirer à une poésie nationale, à un art national, mais non à une poésie et à un art poporanistes. L'expression : *poésie, art poporanistes,* est un non-sens.

Et là-dessus M. Zamfirescu tombe sur le poporanisme, plus spécialement sur quatre écrivains tous transylvains : les poètes G. Cosbuc, qui manquerait de lyrisme et dont la poésie à tendances serait ridicule ; Oct. Goga, qui ferait l'impression d'un fermier de talent, mais lourdaud ; les prosateurs J. Slavici et feu Popovici-Banateanu, qu'il critique pour leur manque d'envol, pour avoir prêté à des personnages paysans les idées et les sentiments de jeunes gens élevés à Vienne et à Pest, par conséquent nourris du romantisme allemand de leur temps, et d'en avoir fait des êtres anémiques et en carton. Creanga, lui, bien que sorti du peuple, demeure un grand écrivain, parce qu'il n'est pas poporaniste. Ses créations sont spécifiquement roumaines, sans tendances, pleines de verve et d'humour, et ne veulent être ni plus sentimentales que les vrais paysans, ni plus nationales. Et voici la péroraison :

Avec tout cela, la vie est grande, l'horizon vaste et les états d'âme intéressants dans toutes les classes.., Je ne vais pas si loin que d'affirmer que l'âme paysanne n'est pas même intéressante en art, parce que, pour moi, tout est intéressant dans la nature... Notre pays est le pays des contrastes, par conséquent, pour des écrivains, la terre promise... Le type qui n'a pas évolué s'y rencontre à côté du type qui a évolué, tellement qu'il en est décadent... Mais les nouvelles générations, les écrivains d'aujourd'hui ont le devoir de se rappeler que le XIXe siècle roumain est tout entier l'œuvre d'une aristocratie, de naissance ou de talent, qui a vécu, a travaillé et s'est sacrifiée pour la formation de l'Etat roumain... Une fois pour toutes, nous voulons écarter les tyrannies, qui s'exercent au nom des libertés. Ce sont les plus insupportables, parce qu'elles sont l'expression de la médiocrité. La plus odieuse de toutes est la tyrannie littéraire ; elle est odieuse et dépravée : odieuse, parce qu'enchaînant l'esprit elle tue l'originalité ; et dépravée, parce qu'elle essaie de récompenser la platitude par des honneurs et de l'argent.

Dans sa réponse, M. Maiorescu relève la valeur poétique de la littérature nationale, la simplicité paysanne n'excluant ni beauté lyrique, ni énergie épique, ni même conflit dramatique ; il refait l'éloge d'Alexandri « dont l'œuvre trouvera toujours un défenseur, des louanges et des paroles de reconnaissance à l'Académie roumaine », dont le lyrisme et le sentiment, en des formes élégantes exactement appropriées à la réceptivité de ses contemporains, ont exercé la plus heureuse influence sur le peuple et sur la haute société roumaine ;

celle-ci, avant lui, et en Moldavie surtout, loin de lire et moins encore d'écrire le roumain, ne parlait que le français. Puis, tout en approuvant M. Zamfirescu de dire que l'école poporaniste tient les poètes roumains dans une médiocrité révoltante, et en avouant connaître depuis longtemps la tendance de certains socialistes, qui se mêlent d'esthétique, de pousser les écrivains à s'occuper exclusivement de la misère des classes d'en-bas et de la culpabilité de celles d'en haut, le vieil académicien esquisse une justification de MM. Goga, Slavici et Popovici, sans toutefois mentionner Cosbuc. Il termine en rappelant que les poètes sont précisément les moins aptes à juger les autres poètes et que, si l'Académie reçoit M. Zamfirescu, c'est pour telle partie de son œuvre, par laquelle il a augmenté le trésor littéraire de la Roumanie... et à condition qu'il continue.

Somme toute, sauf les paroles blessantes pour des écrivains estimés et indirectement aussi pour l'Académie, qui leur a accordé, ces dernières années quelques-uns de ses prix les plus importants, on comprend mal ce qui a pu, dans le discours de M. Zamfirescu, tellement surexciter les esprits ; c'est, à proprement parler, rompre des lances contre des moulins à vent. Ecoutons la *Vieata Romànească* (IV, 5) qui justement inventa et lança le mot de *poporanisme*. La théorie des origines romaines, plus strictement des environs mêmes de Rome (Zamfirescu), du peuple roumain avec sa mentalité latine, ne tient aucun compte de l'élément dace et slave. Et la poésie populaire roumaine, la ballade pessimiste, mystique, d'un profond lyrisme, la *doina* nostalgique, d'une mélancolie pénétrante, ne date pas d'hier, comme le croit M. Zamfirescu, parce qu'une réplique de *Mioritza* parle de pistolets : elle remonterait jusqu'aux Thraces, ce peuple « fantastique, lyrique et musical », dont tiendrait encore l'élément pasteur dans les Carpathes. M. M. Dragomirescu (*Convorbici critice*, III, 5) remarque que la question du poporanisme n'est ni posée, ni même définie, que M. Maiorescu, qui glisse sur les considérations précédentes, la laisse également pendante.

Si le mot poporanisme est de date récente, la chose existe depuis longtemps. Chez Eminesco tout le premier on en trouve des traces.

Le *poporanisme,* tel que le définit la *Vieata Romaneasca,* n'est pas une théorie, c'est un sentiment, le sentiment de reconnaissance, de sympathie et de devoir à l'égard du paysan. — En politique, ce sentiment poussera à lutter pour les revendications politiques et économiques. — Dans les questions culturales, il poussera à se sacrifier pour le relèvement du paysan.— En littérature, le poporanisme signifiera l'attitude de sympathie de l'écrivain envers la classe paysanne, et c'est tout. — Comme tendance, le poporanisme n'implique pas qu'il faille absolument choisir ses sujets dans le peuple, ni écrire pour être compris du peuple, ni écrire dans la langue du peuple, ni rabaisser la création artistique au niveau populaire par un procédé popu-

laire ! — Au point de vue psychologique, ce sera la nationalisation de la littérature cultivée, par la langue, par la pensée et le sentiment du peuple, par les écrivains récemment sortis de son sein et encore très proches de l'âme populaire ; car notre littérature cultivée a commencé par être servilement imitatrice ; sous ce rapport, notre mouvement continue celui de 1840. — Au point de vue éthique ce sera, sinon la sympathie pour le paysan, du moins, quand il s'agira de lui, l'absence d'antipathie.

Malheureusement, le poporanisme, article de foi pour les patriotes roumains groupés autour de M. Jorga, est devenu le culte exclusif du paysan et de la vie paysanne, le mot d'ordre assez intransigeant d'un certain nationalisme, qui ne voulait admettre de salut, en art, en littérature, comme en sociologie, que par le peuple. Le premier adversaire de cette théorie a été M. Ovid Densusianu. Il déclare que l'art a autre chose à faire qu'à répéter à l'infini des formes enfantines, puisque populaires, et autre chose à dire qu'à ressasser les louanges du paysan, de la vie et des travaux de la campagne. Il s'étonnera qu'on ne soit pas arrivé à comprendre combien est fausse une pareille littérature.

Pourquoi n'y aurait-il de roumain que le campagnard ?... Alors, toute une classe, qui doit sentir autrement que le paysan, n'entrerait pas dans la constitution de notre fonds national et ne serait pas en état de nous donner une littérature roumaine, avec une âme, une manière d'entendre la vie, différente de ce que chante, de ce que raconte le peuple ?... Seuls, les paysans instruits ou les citadins qui font le paysan auraient chez nous le droit d'être écrivains ?... Il se trouve que, précisément, une partie de nos écrivains viennent de la campagne et ont apporté avec eux cette façon de comprendre la littérature roumaine ; et il s'est encore trouvé des critiques pour glorifier ces seuls vrais écrivains roumains, à leur avis ; et c'est ainsi que s'est formée la légende de la vraie, de la seule littérature roumaine.

N'oublions pas que de telles paroles viennent d'un homme qui s'est élevé souvent contre toutes sortes d'injustices pesant encore sur le peuple, d'un philologue qui connaît mieux que d'autres et l'âme paysanne et la langue populaire roumaines (voir les volumes *Graiul nostru*, le *Dictionnaire général de la langue roumaine*, en collaboration avec J.-A. Candrea). Lors des conférences, organisées ce printemps, par les collaborateurs de sa revue *Vieata noua*, où lui-même a parlé de *l'âme nouvelle en poésie*, M. Caracostea, de la *poésie roumaine d'aujourd'hui*, M. Hanes, des *Motifs populaires dans la littérature cultivée*, M. Buricescu, du *symbolisme d'Ibsen*, M. Andritoiu, d'*Edgar Poe*, M. Densusianu avait déjà résumé les débats :

Je ne saurais nier qu'en lisant les productions populaires on ne trouve, par endroits, des motifs, des expressions qui puissent suggérer quelque chose de neuf, comme idée et comme style. Mais soutenir que, par la seule

littérature populaire et rien qu'avec des descriptions de paysans, on peut constituer une littérature roumaine, c'est une opinion qui, comme beaucoup d'autres, ne résiste pas à la critique la plus indulgente... Le ton même par lequel s'expriment les sentiments, dans la littérature populaire, ce ton traînard et mou, n'est-il pas en désaccord avec notre âme d'aujourd'hui, portée par des élans grandioses, vibrante d'énergies, telle que nous devons l'exiger des poètes nouveaux ?... La poésie populaire — et ailleurs aussi bien que chez nous — n'est pas une poésie d'idées. Si nous admettons que la poésie doive s'alimenter toujours plus d'idées, ceci s'oppose encore à un trop grand rapprochement entre la poésie cultivée et celle du peuple... Aujourd'hui les poètes, eux aussi, doivent prendre part aux préoccupations de leur époque, tenir ouvertes les portes de leur esprit à toutes les idées qui mènent le monde. C'est une chose qu'on oublie trop chez nous... Nos adversaires estiment qu'il faudrait supprimer désormais toute influence étrangère, pour le motif qu'à ces contacts nous perdons de notre individualité !.. Mais quand le fanatisme nationaliste et ses exagérations nous ont fait entendre ce cri, qui trahit une incompréhension surprenante du mode de développement d'une littérature, notre réponse a été très ferme : Vous vous alarmez en vain ; pour qui voit clair et juge sainement, il est impossible de ne pas reconnaître la nécessité, et aujourd'hui plus que jamais, — d'une jonction avec les littératures florissantes des autres pays.

Et M. Densusianu va jusqu'à citer en exemple à ses compatriotes la revue hongroise *Nyugat* qui cherche à mener de front l'évolution de la littérature et de la langue avec les idées du temps, à mesure que le peuple hongrois se rapproche intellectuellement de la civilisation générale d'Occident. En même temps il leur reproche une hostilité contre l'influence française, propagée par ceux qui ne sont pas familiarisés avec la langue française et qui répètent, par ouï-dire, que la littérature de France est en complète décadence et corrompt les âmes. Ce serait donc en réalité de menues faiblesses de ce genre, dont un manque évident de culture, qui font mettre en avant les grands principes et le salut d'une culture purement roumaine !...

Notre formule littéraire n'est pas de celles qui limitent les horizons et qui circonscrivent les talents ; elle embrasse tout ce qui, par une voie ou par une autre, vient réaliser le beau, tel que nous devons l'entendre, tel que nous croyons nécessaire qu'il soit compris par le plus grand nombre.

Et voilà pour concilier à la fois la *Viata Românească* et M. Zamfirescu, quand il cite le mot de Molière : « Pour créer des êtres vivants l'auteur n'a pas à choisir une façon à lui de parler, mais la façon de parler de ses personnages » ; et cela justifie par surcroît le mouvement poporaniste dans la littérature roumaine de Transylvanie. Là-bas ce poporanisme est légitime. M. Eug. Lovinescu a raison de le faire observer : dans la littérature transylvaine se reflète la classe même dont sont sortis les écrivains ; ils sont paysans et leur littérature est paysanne ; c'est une littérature saine qui, même si elle n'a pas toujours de grande perfection artistique, est remarquable par sa

beauté morale. L'atmosphère où vivent les paysans d'Ardéal est tellement plus pure que celle des villages de Roumanie que, malgré son strict réalisme, elle donne néanmoins l'impression parfois d'une idéalisation. Pour eux, comme chez toute nation persécutée, la littérature ne se borne pas à ce plaisir supérieur des sens qu'est l'art, elle a aussi une mission éducatrice et élevante. (*Pasi pe nisip, le problème du poporanisme*, 1906). C'est précisément le cas de M. Slavici, qui fait si noble figure dans les Lettres roumaines, mais dont les constantes préoccupations morales ne vont peut-être pas toujours sans détriment des qualités de style. Et c'est encore plus celui de Popovici-Banateanu, dont les nouvelles *De la vie des Artisans* sont parmi les choses les plus typiques que l'on ait écrites, absolument adéquates comme langue, sentiment et vie, au milieu qui les a inspirées. Et que peut-on demander à un Ion Dragoslav même, de plus que ses récits naïfs, touchants de simplicité, mais criants d'exactitude, d'une vérité qui leur conservera toujours leur valeur documentaire?

Memento. — Aux Galatziens revient l'honneur d'avoir pris l'initiative de fêter le 20e anniversaire de la mort d'Eminesco. Un président de tribunal, M. Corneliu Botez, a publié à cette occasion un volume commémoratif auquel ont collaboré la plupart de ceux, amis, collègues et parents, qui ont connu et fréquenté le poète. Les documents, souvenirs et appréciations sur Eminesco fournis par MM. Slavici, N. A. Bogdan, G. Fortu, Gherea, C. Panu, G. Paucescu, I. Paun, Maiorescu et M. Botez tout le premier, abondent en détails inédits sur chacune des époques de sa vie, ses manières de travailler, ses relations, ses habitudes morales. Tout autant de renseignements précieux, complétés par une illustration non moins intéressante, pour ses prochains biographes. Ils ont déjà été amplement mis à contribution par les journaux et revues qui ont consacré à cet anniversaire des nos spéciaux : le *Luceafar* (Sibiu), *Junimea literara* (Cernauti), *Tribuna* (Arad), etc.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES RUSSES

Le Musée Tolstoy. — L'historique d'une Société littéraire. — Memento.

Les lecteurs se rappellent certainement les tribulations du Comité Tolstoy que nous avions fondé, en janvier 1908, à Saint-Pétersbourg, et dont le but immédiat a été d'organiser, en Russie et ailleurs, une fête internationale en l'honneur de l'auteur de *Guerre et Paix*, à l'occasion de son 80e anniversaire.

Les lecteurs se rappellent aussi comment, sur la prière de Tolstoy lui-même, ce Comité fut dissous et la fête décommandée.

Une des idées émises par le Comité a cependant pris corps; celle de fonder un **Musée Tolstoy** et d'y réunir tout ce qui a trait à la vie, à la personne et à l'œuvre de Tolstoy. C'est grâce à cette idée que, le Comité une fois dissous, on a pu, organiser malgré toutes les résistances du gouvernement, d'abord un Congrès de la Presse à Saint-

Pétersbourg, une *Exposition Tolstoy* et finalement fonder une *Société Tolstoy*.

Afin de caractériser la situation de la littérature et des écrivains en Russie, je vais raconter aussi sommairement que possible l'histoire de cette Société.

Au début de 1908, eut lieu, à Saint-Pétersbourg, le I[er] Congrès des Universités Populaires Russes, qui fut clôturé par une soirée musicale et littéraire, à la salle Ténécheff. Les conférenciers furent tous de choix : le peintre Riépine et le sculpteur E. Günzbourg — amis tous les deux de Tolstoy, — le savant professeur Maxime Kovalewsky, etc.

Ce fut ce dernier qui, d'accord avec quelques amis, réunit après la soirée un petit Comité composé de personnes pouvant rendre des services à l'œuvre projetée. La réunion eut lieu dans un cabinet particulier du fameux *Ours*. Y prirent part : Maxime Kovalewsky, qui présidait, l'éloquent Roditcheff, député à la Douma et fin lettré, le professeur A. Wassilieff, député de la 1[re] Douma et membre du Conseil d'Etat, M. Stakhovitch, membre du Conseil d'Etat, député de la 2[e] Douma, ami personnel de la famille Tolstoy, les professeurs Nestor Kotliarevsky et Eugène Annitchkoff, actuellement enfermé (pour délit de presse) pour dix-huit mois, — le sculpteur E. Günzbourg, et enfin le signataire de cet article. De sorte que toutes les tendances — à peu près — littéraires et philosophiques furent représentées à cette première réunion, d'où, après un échange sérieux et sincère d'opinions, est sorti le *Comité Tolstoy*, « Comité d'Initiative». Tout le monde fut d'accord que ce n'était pas telle ou telle partie de l'œuvre de Tolstoy qui devait être prise en considération et glorifiée. C'était toute l'œuvre littéraire, le génie littéraire, Tolstoy tout entier, gloire et honneur des Lettres Russes, qui pouvait et devait être l'objet de la célébration jubilaire. Cette formule pouvait être acceptée aussi bien par les tolstoïstes purs et les conservateurs que par les révolutionnaires littéraires et autres. C'est cette formule qui fut définitivement adoptée par le Comité auquel vinrent se joindre immédiatement toutes les sommités littéraires et artistiques russes. On s'était mis au travail avec d'autant plus d'entraînement que la contre-révolution triomphante mettait des obstacles à toutes les autres manifestations de l'énergie nationale et de la vie publique. Un Comité analogue s'était constitué à Moscou; on était entré en relations avec la province. Le Secrétaire général, M. Stakhovitch, fit un voyage à l'étranger, et le président, M. Kovalewsky, écrivit des lettres informant les collectivités (et les sommités individuellement) littéraires et scientifiques, et des comités furent de même constitués pour prendre part à la célébration du jubilé Tolstoy, et notamment à Paris, Londres et Berlin.

La presse russe s'organisa aussi en vue du Jubilé et se constitua en Comité adhérent au « Comité d'Initiative ». La réaction cependant ne dormait point. Ne pouvant empêcher la célébration du Jubilé directement par des représailles ouvertes, elle chercha et trouva des voies détournées pour arriver à ses fins. En parlant de la réaction, je ne parle pas seulement du gouvernement. Parmi les membres du gouvernement il y avait, je le sais, même des partisans — il est vrai secrets — de la célébration, et le propre frère du président du Conseil, M. Stolypine, représentant le *Novoié Vremia*, faisait même partie du Comité d'initiative (côté presse). Mais en haut lieu, on considérait d'un mauvais œil cette Fête Nationale et Internationale en l'honneur d'un « Schismatique ». Il s'est trouvé des personnes titrées et d'autres qui écrivirent à Tolstoy lui-même « que cette *Fête* offenserait les sentiments chrétiens de beaucoup de millions de Russes ». Ce fut surtout deux lettres qui impressionnèrent fortement Tolstoy : celle d'un paysan (?) de la Sibérie et une autre d'une princesse D.-K., vieille fille, connue par sa grande dévotion et ses œuvres de bienfaisance. Emu par ces lettres, Tolstoy écrivit à M. Stakhovitch en le priant de faire tout son possible pour cesser tous préparatifs de la Fête. Le Comité d'Initiative ayant pris connaissance de la lettre de Tolstoy (appuyée par un télégramme) ne put faire autre chose que de se conformer au désir de Tolstoy, mais déclara que renoncer à la célébration ne voulait pas dire renoncer à l'idée de marquer le 80e anniversaire du grand écrivain par une *création publique* quelconque. C'est ainsi que le Comité, au moment de se dissoudre, décida d'élaborer et de présenter à qui de droit un projet de statuts d'une *Société Tolstoy* dont le but serait l'œuvre permanente que le *Comité d'Initiative* avait voulu réaliser partiellement et accidentellement. MM. Kovalevsky, Stakhovitch et Arsinieff rédigèrent les statuts et les présentèrent au gouvernement pour obtenir l'autorisation. Alors commença une des histoires les plus comiques du genre. On demanda au fondateur d'abord le consentement écrit de la part de Tolstoy. La comtesse Tolstoy leur écrivit une lettre déclarant que son mari acceptait la fondation de ladite Société. La lettre fut trouvée insuffisante, et la Société *ne fut pas autorisée !* Je passe sur des détails vraiment incroyables de l'historique de cette aventure. Ainsi, par exemple, dans cette première et ensuite dans la dernière phase de la fondation de la Société Tolstoy, on traîna en longueur les réponses officielles, parce qu'« on ne pouvait trouver l'un des fondateurs, signataire de la demande officielle, M. Stakhovitch ». Or, M. Stakhovitch, connu de tout le monde, attendait toujours cette réponse soit à son domicile à Saint-Pétersbourg, soit dans ses terres en province, les deux adresses étant de notoriété quasi publique. Sur ces entrefaites eut lieu le Congrès de la Presse, issu du Comité d'Initiative, déjà

dissous. Ce Congrès décida de créer un *Musée Tolstoy*. Alors, le premier refus avalé, les fondateurs recommencèrent les démarches pour obtenir l'approbation des statuts d'une *Société pour créer un Musée Tolstoy*. Le Congrès de la presse russe, ou plutôt *Congrès Russe d'écrivains* (20-24 juillet-v.s.-1908), décida en même temps d'ouvrir en Russie une souscription dont le montant, centralisé par la *Société du Musée*, servirait à créer ce dernier. Un appel, rédigé en russe, en français, en allemand et en anglais, fut adressé aux journaux russes et à beaucoup de journaux étrangers. Les dons et souscriptions arrivèrent au Comité élu par le Congrès, en grand nombre, mais non pas en grandes sommes, car — et c'est à noter — les donateurs et les souscripteurs furent surtout les représentants de l'élément démocratique de la Russie. Ainsi, par exemple : un groupe de 178 ouvriers et ouvrières envoya 9 roubles 4 kopecks (24 francs); un autre groupe d'ouvriers envoya une souscription à raison de 3 kopecks par personne (7/2 centimes), etc. Après une assez longue attente, les statuts de la Société furent approuvés et la société autorisée, à condition que *son titre ne comprenne pas le nom de Tolstoy*.

Le titre en est par conséquent tout simplement : *la Société du Musée Littéraire* (au lieu de celui proposé tout naturellement et en toute logique : Maison-Musée Littéraire de L.-N. Tolstoy). C'est cette Société qui vient de se constituer et qui vient d'avoir sa première séance chez son président M. Kovalewsky, 32, rue Mokhovaïa (siège social momentané jusqu'à ce qu'on trouve un local approprié), à Saint-Pétersbourg.

Ce fut ce même comité, élu par le Congrès Littéraire de l'année dernière, qui organisa à Pâques une *Exposition Tolstoy* (livres, manuscrits, lettres, documents, peintures, sculpture, etc.), dans l'Hôtel du Club Théâtral, à Saint-Pétersbourg. Beaucoup d'objets envoyés à l'Exposition ont été laissés par les exposants et restèrent acquis au Musée, tels que : 3 portraits de Tolstoy, par Répine et Gay (don de M. Stakhovitch), 1 portrait (don de Répine lui-même), 3 bustes et statues de Tolstoy, par E. Günzbourg (don de l'auteur); beaucoup d'autres œuvres de ce genre. Beaucoup de manuscrits, toutes sortes d'éditions, lettres sur Tolstoy (que j'ai reçues d'Anatole France, Marcel Prévost, Paul et Victor Margueritte — séparément, — Saint-Georges de Bouhélier, A. Aulard, Georges Renard, etc., et que d'autres ont reçues de Georg Brandès, etc.), traductions, caricatures, illustrations, etc., sont déjà la propriété du Musée.

Une fois la Société constituée, le bureau élu (le secrétaire général en est l'historien connu W. Bogoutcharsky), elle va entrer en fonctions et en activité dès le mois d'octobre. Il serait heureux et de

bonne confraternité que le *Musée-Tolstoy* de Saint-Pétersbourg ait des amis partout.

§

Je reste dans le même domaine et dans le même ordre d'idées en signalant un fait inouï et auquel on ne nous a pas habitués, même en Russie. D'un trait de plume, en l'absence du président du Conseil et ministre de l'Intérieur, un de ses subordonnés a fermé et dissous une **Société littéraire**, la *Société de la Caisse de secours mutuels des Ecrivains Russes*, la seule (des deux Sociétés qui ont une personnalité juridique et un fonds considérable) qui, étant sans et hors parti, fut toujours considérée comme conservatrice et, qui plus est, recevait entre autres subventions celles du cabinet de Sa Majesté (1000 roubles), du grand-duc Wladimir (200 roubles), du grand-duc Alexis (100 roubles), de la grande-duchesse Alexandra (50 roubles) et du grand-duc Konstantin (50 roubles); plusieurs ministres et hauts fonctionnaires en font partie! Non content de fermer cette Société qui a déjà payé à ses membres (à leurs familles) 700.000 francs de prime d'assurance (mutuelle) et 200.000 francs de pensions (aux veuves et orphelins), le gouvernement défère aux tribunaux 28 membres et ex-membres de son bureau! Le ministre de l'Instruction publique, du ressort duquel est la Société, n'était même pas prévenu de la fermeture. Les journaux n'en crurent pas la nouvelle et ne la publièrent que plusieurs jours après le fait accompli et alors que toute protestation était déjà inutile. Du temps de Plehwe un fait pareil n'eût pas été possible, car Plehwe lui-même, lorsque cette même Caisse de Secours, à l'occasion du 200e anniversaire de la Presse Russe, lança, en 1903, un appel de souscriptions pour créer une Maison Littéraire — ce qui en ce temps-là était considéré comme un acte éminemment révolutionnaire, — Plehwe lui-même, dis-je, et son adjoint M. Lopoukhine — qui expie actuellement en Sibérie un moment d'honnêteté et de courage civique — n'osèrent point dissoudre la *Caisse* et se contentèrent des « explications » données par le président Koloubowsky, actuellement déféré, lui aussi, aux tribunaux.

La première question qui se pose est, bien entendu, celle de savoir quel est le crime qu'a bien pu commettre cette société purement de secours et d'assurances mutuels pour encourir une telle peine? Les lecteurs seront stupéfaits par ma réponse : *aucun!* C'est comme je l'affirme.

Quelqu'un a dénoncé *la Caisse*, comme « donnant des subsides à la mère de Balmacheff (qui a tué, il y a 7 ans, le ministre Sipiaguine) et à d'autres terroristes et révolutionnaires », et le fonctionnaire qui remplaçait le ministre Stolypine absent crut la chose et sans recherche ni enquête osa ce que personne jusqu'à présent n'avait osé, même en Russie. La Caisse n'a jamais donné de secours à la mère

de Balmacheff, la Caisse n'a jamais donné de secours à aucun homme politique ! Les livres et tous les documents de la Société le prouvent surabondamment.

Les lecteurs comprendront que je n'ai pas besoin de commenter un fait pareil qui en Russie (comme ce serait le cas dans n'importe quel autre pays) prend les proportions d'un événement qui frappe douloureusement le monde des Lettres tout entier !

Un des doyens les plus vénérés des lettres et de la presse russe, M. G. Gradowsky (qui vient précisément de présider la première assemblée générale de la nouvelle *Société du Musée Tolstoy*), publie une éloquente protestation contre la fermeture de la *Caisse des Ecrivains*. Il dit entre autres choses :

> L'abolition de la Caisse des écrivains est égale à l'exploit d'Erostrate et n'incombe pas à un Etat quel que soit l'ordre gouvernemental du pays. Le ministre des Finances, M. Kokovtzeff, vient de prendre une part des plus chaleureuses à la dissipation des soupçons non fondés et l'on peut espérer que le ministre de l'Intérieur révoquera l'ordre erroné. Quant à la poursuite des membres du bureau, il n'existe aucun prétexte même, ni juridique, ni moral, ni politique à une telle poursuite.

M. Gradowsky profite de l'occasion pour répéter que

> dans les pays civilisés la littérature et le journalisme jouissant de la liberté ont pour base le terrain immuable de la loi ; quant à nous, notre Caisse littéraire a réuni pendant un demi-siècle quelques sous... Je ne parle même pas de la triste situation de la Presse, malgré les promesses qui datent de... 1865 encore.

Toute la Russie littéraire, la Russie lettrée, la Russie qui lit et qui écrit est bouleversée par le fait inqualifiable que je signale ici. On espère encore que le gouvernement à la rentrée reviendra sur son acte qui n'a même pas l'ombre de justification à présenter à l'opinion publique.

Memento. — Reçu : *Dictionnaire des types littéraires de Tourgueneff* (Matériaux pour caractériser la Société Russe d'après les types créés par les écrivains russes ; *Dictionnaire des types littéraires de Lermontoff ; Dictionnaire des types littéraires de Gogol*. C'est une des publications les plus intéressantes et les plus utiles pour tous ceux qu veulent étudier la littérature russe. Elle est rédigée par M. N. Noskoff. Toute l'édition comprendra de 12 à 15 livraisons à raison de 6 roubles par 6 livraisons, chaque livraison ayant près de 10 feuilles imprimées (160 à 200 pages), Saint-Pétersbourg, maison d'Edition *Vskhody*.

E. SÉMÉNOFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Léon Dubreuil : *La Révolution dans le département des Côtes-du-Nord* ; Champion. 3 50

Henri Daragon : *La Famille Impériale de Russie à Cherbourg en 1909* ; Daragon. 3 »

Hector Fleischmann : *Les Pamphlets libertins contre Marie-Antoinette ;* Publications Modernes. 3 50

Albert Savine : *Un Séjour en France sous Louis XV. Lettres du baron de Pöllnitz ;* Michaud. 1 50

Dr Cabanès : *Mœurs intimes du Passé,* 2e série ; Albin Michel. 3 50

Littérature

Jacques Boulenger : *Ondine Valmore ;* Les Bibliophiles fantaisistes. » »

Joseph Orsier : *Un Ambassadeur de Savoie poète d'amour au XIVe siècle. Othon de Granson ;* Champion. » »

Antonio de Stefano : *La Noble leçon des Vaudois du Piémont ;* Champion. 5 »

Musique

Maurice Magre : *La Fille du Soleil,* musique d'André Gailhard ; Fasquelle. 3 50

Philosophie

Kant : *Choix de textes,* notice de René Gillouin ; Michaud. 2 »

Gabriel Tarde : *Pages choisies.* Introduction par ses fils ; Michaud. 2 »

Poésie

J.-F. Louis Merlet : *L'Idole Fragile ;* Soc. de l'Ed. Libre. 3 50

Rosélia Rousseil : *La Naissance de Jeanne d'Arc ;* chez tous les Libraires et chez l'auteur. 1 »

Publications d'Art

E. Rodocanachi : *Le Château Saint-Ange ;* Hachette. 20 »

Romans

N. d'Arnoldi : *Sans conclure ;* Bernard Grasset. 3 50

Raymond Casal : *L'Amie lointaine ;* Plon. 3 50

J. de Cougny : *L'Intrus ;* Vasseur. » »

Charles Derennes : *Les Caprices de Nouche ;* Editions de la « Vie Parisienne ». 3 50

Edouard Deverin : *Le Confluent ;* Union intern. d'édition. 1 50

Fabri de Fabris : *Pèlerins et Egarés,* trad. par U. Caillet ; B. Grasset. 3 50

Alfred Gragnon : *Ce bon Monsieur Durand ;* Sansot. 3 50

Gyp : *La Chasse de Blanche ;* Flammarion. 3 50

Henry-Jacques : *Les Noyés ;* Edit. du « Monde illustré ». 3 50

Louis Mullem : *Contes ondoyants et divers ;* Ed. d'art et de littérature. 3 50

Jean Yole : *Les Arrivants ;* Bernard Grasset. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jean Dolent. — Une lettre de M. Jean Ajalbert. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Jean Dolent. — Un des plus précieux esprits de ce temps, Jean Dolent, est mort, le 31 août.

L'élite des écrivains et des artistes lui vouait une admiration fervente, et la petite maison qu'il habitait, à Belleville, a été, des années durant, un lieu de fréquents pèlerinages pour les « Amoureux d'art ».

Il avait soixante-quatorze ans. Mais il gardait l'énergie et la vivacité d'une invincible jeunesse. Son dernier ouvrage publié, *le Cyclone* — un chef-d'œuvre — est de 1907. Il travaillait, cette année encore, à un livre, *Celles de France,* dont nous connaissons des pages délicieuses ; travail interrompu brusquement par une maladie très douloureuse, de plusieurs mois...

Une foule d'amis et d'admirateurs l'accompagnait, le 3 septembre, au cimetière. Parmi les nombreuses couronnes qui cachaient le cercueil, on remarquait celle qui portait cette inscription :

A JEAN DOLENT
LES AMIS DE CARRIÈRE.

Des discours ont été prononcés par MM. Charles Morice, Alfred Mortier, Gustave Kahn, Pierre Caplain.

Par la concise allocution de M. Pierre Caplain, directeur d'une importante maison de fabrication d'or, beaucoup, qui connaissaient de Dolent la personnalité seulement de l'écrivain et de l'amateur d'art, ont appris que le même homme a constamment vécu de la vie laborieuse des affaires commerciales. Employé depuis cinquante-trois ans dans la maison de M. Caplain, il y faisait la correspondance contentieuse, répondant à des lettres écrites dans toutes les langues, représentant la maison en justice, consacrant à ce labeur ses journées entières. Il s'acquittait de ces fonctions avec tant d'autorité et de bonne grâce que ses collaborateurs, dans un sentiment de respect nuancé de familiarité, l'avaient surnommé « le Chef ». — Ainsi s'expliquait, dans le cortège, la présence de nombreux ouvriers mêlés au flot des écrivains et des artistes.

Ces traits ne sont pour diminuer aux yeux de personne la figure de l'homme qui sut, au cours d'une existence si pleine, écrire douze beaux livres, suivre avec passion les péripéties de la vie des lettres et des arts, de la vie publique aussi, recevoir ses amis le dimanche, exercer sur la pensée de son temps une influence discrète et réelle, composer une galerie de tableaux dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre, dont aucun n'est négligeable. — (C'est dans la collection de Dolent, on le sait, que se trouve le célèbre portrait de Verlaine par Carrière.)

M. Gustave Kahn a éloquemment caractérisé l'esprit et l'œuvre de Jean Dolent et célébré en un très noble langage « l'entrée du grand écrivain dans la gloire ».

M. Alfred Mortier a parlé au nom des poètes et des artistes accueillis par Dolent avec tant de bonté, aussi avec une probité si haute : « Car il était bienveillant toujours, complaisant jamais. »

Voici le dicours de M. Charles Morice.

C'est à la pensée de Dolent lui-même que je veux recourir, en ce moment où j'ai besoin de tant de force pour dominer mon émotion. Je voudrais lui rendre dignement le suprême hommage, et je fais violence à ma douleur en écartant tout de suite de votre esprit et du mien l'image de la mort, — quand j'ai à célébrer une pensée si ardemment vivante.

Il doit être dit, en cette minute, qui est l'homme dont le nom nous rassemble, et je viens de le dire : un amant de la vie. Mais cet amant ne se méprend ni sur l'objet de son amour ni sur les moyens de compréhension et d'expression qui lui ont été impartis par sa nature. Il sait que, directement, la vérité est ineffable. Il l'atteint par le détour de lui-même. Le mérite du rare écrivain que nous saluons du nom de Jean Dolent est d'avoir lucidement transposé dans la vérité de son âme la vérité de la vie.

La vie des sentiments, la vie des regards et des sourires, la vie des formes en mouvement, la vie expressive et belle des œuvres d'art, et la vie aussi des rues populeuses où l'homme se livre avec une spontanéité si ingénue, Dolent a dit toute cette vie si diverse, il en a trouvé l'unité claire et constante dans son âme, dans la lumière spirituelle que ses yeux admirables projetaient sur le spectacle changeant.

Ce spectacle qu'il aime, il nous le fait aimer jusque dans ce qu'il comporte d'inévitables tristesses. Les livres de Dolent sont vivifiants. Je n'en connais pas de plus riches en énergie expansive et communicative. Mais cette énergie n'est pas déclamatoire. C'est à penser pour notre propre compte qu'elle nous entraîne irrésistiblement.

L'esprit de Dolent est de qualité essentiellement française. Il fut de son temps surtout par contraste, cet homme de goût. Mais il est fortement et complètement de sa terre et de sa race. Il en a la subtilité, la vivacité, l'indépendance, la logique et la franchise, cette horreur de l'évidence, de l'insistance et de la solennité, ce besoin de l'affirmation, qui, pour éviter le ton dogmatique, emprunte volontiers le tour de l'ironie, et cette heureuse alliance de la spiritualité la plus haute avec la sensualité la plus raffinée, qui spécifie la poésie et l'art de notre pays.

Au plus haut point Dolent a le bon goût, dis je, et le bon sens : mais donnez à ces mots, pour les prononcer à propos de lui, leur acception lyrique et héroïque, hors du commun usage où les idées et les paroles perdent toute vertu. Le bon sens sublime et le goût absolu de Dolent conféraient à ses jugements littéraires et artistiques une certitude irréfragable ; son estime fut et reste un motif de fierté contre quoi rien ne prévaut.

Trouveur, initiateur incomparable, il n'attendit l'aveu de personne pour admirer Eugène Carrière alors en pleine période de recherches et encore inconnu.

Carrière et Dolent : ces noms sont unis pour jamais dans nos mémoires, et j'ose dire qu'ici, devant cette tombe, c'est à moi, l'ami de l'écrivain et du peintre et le témoin de leur amitié, qu'il appartient de conclure, une fois définitive, l'union de ces deux noms, de ces deux âmes.

Dolent a prouvé la certitude de sa pensée dans le choix des amitiés qui ornaient sa vie comme dans le choix des œuvres d'art qui décorent sa maison. Mais c'est dans ses livres qu'il nous a laissé le plus durable témoignage de cette certitude.

Je ne sais si des livres périssent. Je crois que peu de livres ont reçu la vie. C'est en naissant que la plupart meurent. Mais ceux qui ont une fois vécu vivront toujours.

Les livres de Dolent ont reçu la vie.

On ne leur a point fait encore la place qu'ils doivent tenir dans la littérature française, et je crains que le grand écrivain méconnu ait souffert de cette injustice. Car il méritait la gloire et il en avait conscience, si peu indulgent qu'il fût pour lui-même. — Il se consolait d'être ignoré du boulevard en le fuyant.

« Vivre sans bruit console de vivre sans gloire », disait-il.

Du reste, il se rendait compte que son genre d'écrire, ce dédain des procédés vérifiés, ce désir de ne dire que l'essentiel, cette recherche de la phrase synthétique où tient, condensée, toute une page, n'était pas pour plaire aux amateurs d'effets immédiats et violents. C'est à l'avenir qu'il dédiait ses livres vivants d'une vie si particulière, discrète et profonde, et, dans les rares admirations qu'il appréciât, il voyait l'assurance du consentement de l'avenir à son espérance.

Comme il va nous manquer !

Déjà, par cette lente initiation à l'adieu que leur imposait l'isolement du malade, ses amis ont pu mesurer le vide affreux où il les laisserait un jour. — Et ce jour est venu.

L'ami délicieux, sûr et brave, réconfortant, ce cœur plein d'esprit, ce conseiller juste, qu'on n'allait point en vain consulter, cet éveilleur d'âmes et cet avertisseur, cette bonté joyeuse et subtile, cette imagination jamais lasse qui de la vie elle-même, de la vie de tous les jours et de ses moindres circonstances savait faire, par le geste et la parole, des œuvres d'art en quelque sorte, — tout cela, perdu, nous laisse désolés inconsolablement, ô plusieurs que je pourrais nommer, plusieurs qui savent l'inestimable prix de tout cela.

Notre douleur rejoint celle des enfants, des parents de notre ami : ils voient dans quelle intime communion nous vivons avec eux cette heure cruelle.

Mais Dolent lui-même nous rappelle au sentiment de sa présence réelle parmi nous, de sa survivance dans ses œuvres et dans nos pensées. Cet homme qui a tant aimé la vie ne consent pas à se séparer d'elle, et je crois l'entendre nous répéter, avec un à propos valeureux où je retrouve la marque de son esprit, cette phrase qu'il aimait dire : « Je ne sors pas de mon sujet : je reste dans la vie. »

§

Une lettre de M. Jean Ajalbert.

Malmaison, Rueil (S.-et-O.).

Mon cher ami,

Je dois vous signaler une confusion, dans votre dernier numéro, tou-

chant *l'Exposition des Etoffes d'ameublement de l'Epoque napoléonienne*, à Malmaison. Le *Mercure* les indique comme ayant déjà figuré au *Musée des Arts décoratifs*. Or, c'est de l'inédit, c'est une *première*, et non une *reprise*, que nous avons donnée avec mon collaborateur M. Dumonthier, administrateur du Mobilier National, sous la direction de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

Amitiés,

JEAN AJALBERT.

§

Publications du « Mercure de France ». — Sous le titre : *Muses romantiques : Madame d'Arbouville*, nous publierons dans le courant d'octobre un nouvel ouvrage de M. Léon Séché. Ce livre, qui continue la série des *Etudes d'Histoire romantique*, du même auteur, présente un intérêt particulier. On sait que Mme d'Arbouville fut, après Mme Victor Hugo, la grande passion de Sainte-Beuve.

L'ouvrage paraîtra dans le format in-8o, à 7 fr. 50 l'exemplaire, et contiendra deux portraits inédits et un autographe de Mme d'Arbouville, un portrait de Sainte-Beuve et deux vues des châteaux de Champlâtreux et du Marais.

Il sera tiré un nombre d'exemplaires sur japon, chine et hollande *strictement limité* à celui des souscriptions qui nous seront parvenues au plus tard le 30 septembre. Les exemplaires souscrits porteront le nom du souscripteur. Prix : japon : 30 fr. ; chine : 25 fr. ; hollande : 20 fr.

§

Le Sottisier universel.

Malgré un visage hâlé, elle appelait en vain tout son courage. — SYLVINE GENEVOIS, *Petite République*, 2 septembre.

A peine le tribun eut-il proféré les dernières paroles, que, du coin le plus obscur du vaste quadrilatère, jaillit cette exclamation terrible : « Septembre ! »... Avec ce seul monosyllabe... — *Le Soleil*, 2 septembre.

Jeune Française distinguée, enseigne de méthode facile et rapide, cherche trois après-midi et des leçons de grammaire, conversation et littérature sous prix modéré. A parler de 7 à 8 heures du soir. — Annonce de la *Neue Freie Presse*, 22 août.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.